



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





BODLEIAN LIBRARY

*The gift of*

*Miss Emma F. I. Dunston*

Henry State

1/10/6

Francis '52 ds/5

1/12

Francis

Dunston A 256





# ORGANT,

POÈME

EN VINGT CHANTS.

---

Vous, jeune homme, au bon sens avez-vous  
dit adieu ?

*GILBERT, Sat. du XVIII<sup>e</sup> siècle.*

---



AU VATICAN.

«—————»

1789.





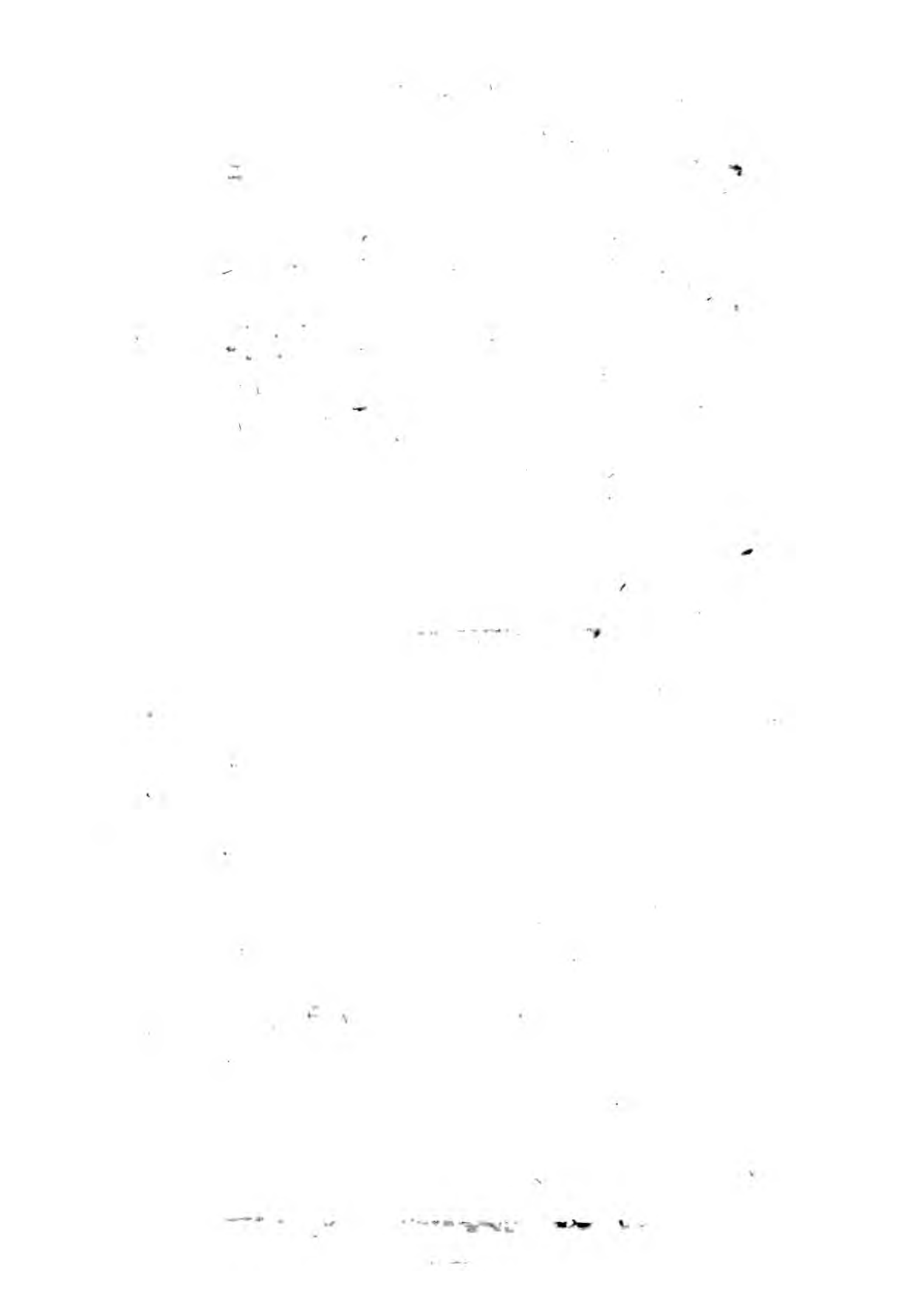
---

---

## PRÉFACE.

**J'**AI vingt ans ; j'ai mal fait ; je  
pourrai faire mieux.

---





# ORGANT,

POÈME

EN VINGT CHANTS.

---

## CHANT I.

---

### ARGUMENT.

*Comment Sornit devint âne ; comment sa mie Adeline fut violée par un Hermite ; comment l'Amour délivra Sornit ; comment la Folie devint Reine du monde.*

**I**L prit un jour envie à Charlemagne  
De baptiser les Saxons mécréans :  
Adonc il s'arme , & se met en campagne ,

A 3

Suivi des Pairs & des Paladins francs.

Monsieur *le Magne* eût mieux fait , à mon sens ,

De le damner que de sauver les gens ,

De s'enivrer au milieu de ses Lares ,

De caresser les Belles de son temps ,

Que parcourir maints rivages barbares ,

Et pour le Ciel consumer son printemps.

Dix ans entiers , sur les rives du Xante ,

On vit aux mains les Mortels & les Dieux.

Passé , du moins c'était pour deux beaux yeux ,

Et cette cause était intéressante :

Mais je plains bien les Héros que je chante.

Comme des fous , errans , sans feu ni lieu ,

Depuis quinze ans , les sires vénérables

Et guerroyaient , & s'en allaient aux diables ,

En combattant pour la cause de Dieu.

Tout allait bien , & le bon Roi de France

De triompher caressait l'espérance ,

Quand lui , l'armée , & tout le peuple franc ,

devinrent fous , & vous saurez comment.

Le blond *Sornit* , Sire de Picardie ,

Ayant en croupe *Adeline* sa mie ,

Errait au sein d'une épaisse forêt ,

Où le pouvoir d'une triste magie ,

Des voyageurs plaisamment se jouait.

Le passager un siecle cheminait

C H A N T I.

1

De çà , de là , par maintes avenues ,  
 A droite , à gauche , & sans trouver d'issues ;  
 Car la forêt , par un enchantement ,  
 Suivait les gens , s'avançait à mesure ,  
 De quel côté qu'on tentât aventure.

*Sornit* le preux s'ennuyait cependant ;  
 Dans ces déserts sa valeur abusée ,  
 Depuis long-temps ne s'était exercée ;  
*Sornit* brûlait de signaler encor  
 Et son grand cœur & sa haute vaillance ,  
 Pour *Adeline* , & l'Amour , & la France.  
 De temps en temps il sonnait de son cor ;  
 Tout répondait par un profond silence.  
 Mais un beau soir il voit venir enfin  
 Un Chevalier enveloppé d'airain,  
 Le pot en tête , & la lance à la main ,  
 Et sous lequel un palefroi superbe ,  
 D'un pied léger effleure à peine l'herbe.  
 Il accourait à pas précipités ;  
*Sornit* s'avance , & lui crie : Arrêtez ,  
 Chevalier preux , si n'êtes pour la France.  
 Je suis pour moi , dit l'autre avec fierté ,  
 Et sur le champ remets à ma puissance  
 Ce Palefroi , cette jeune Beauté ,  
 Si n'aimes mieux mourir pour leur défense.  
 Vain Chevalier , les perdrai s'il le faut ,

O R G A N T ,

Dit le Picard , mais périrai plutôt ;  
Et tout à coup ses yeux bleux s'arrondissent ,  
Et l'un sur l'autre ils fondent tous les deux :  
Sous les éclairs leurs casques retentissent ,  
La forêt tremble & les chevaux hennissent.  
Plein de fureur , l'un & l'autre guerrier ,  
En cent détours , & de taille & de pointe ,  
Multipliait le volatil acier.  
Par-tout la force à l'adresse était jointe.  
Tantôt le fer , étendu mollement ,  
Du fer rival suivait le mouvement ;  
Puis tout à coup leur fougue redoublée ,  
D'un bras soudain alongé , raccourci ,  
Cherche passage au sein de l'ennemi ,  
Et fait frémir la forêt ébranlée.

*Adeline* en pleurs , un bras au ciel tendait ,  
Et son amant de l'autre entrelaçait ;  
Ses cris perçans & le bruit de l'épée ,  
De la nuit sombre augmentent la terreur ;  
Elle criait , d'épouvante frappée :  
Ah ! déloyal , percez plutôt mon cœur !

A la faveur de son coursier agile ,  
Notre inconnu s'élance brusquement ,  
Prend dans ses bras *Adeline* immobile ,  
Pique des deux , & fuit comme le vent.  
Glacé de honte , enflammé de courage ,

C H A N T I.

Plein de regret, plein d'amour, plein de rage,  
*Sornit* s'emporte, & vole sur ses pas.  
*Linde* criait, & lui tendait les bras :  
 Bientôt après devant eux se présente,  
 Environné d'une onde transparente,  
 Un grand châtel, couvert de diabloteaux  
 Tenant en mains des torches, des fanaux,  
 Dont le zéphyr, dans les replis des flots,  
 Allait briser l'image étincelante.  
*Sornit* hâtait son cheval au galop.  
 Au son du cor le pont-levis s'abaisse,  
 L'inconnu passe, & *Sornit* aussi-tôt.  
 Soudain le pont se leve avec vitesse ;  
 Tout disparaît, les fanaux sont éteints.  
 Devers le ciel *Sornit* tendait les mains ;  
 Par-tout il roule une ardente prunelle,  
 A haute voix *Adeline* il appelle.  
 Rien ne répond : seul, l'écho de ces lieux  
 Renvoyait *Linde* à son cœur amoureux.  
 A la douleur succede la furie.  
 La lance au poing, il saute de cheval :  
*J'aurai ma Dame, ou j'y perdrai la vie.*  
 La porte était d'un acier infernal ;  
 sa lance en feu contre elle se partage a  
 Plus furieux de se voir désarmé,  
 En cris confus il exhale sa rage,



Quand tout à coup il se trouve enfermé.

Le cœur humain est né pour la faiblesse,  
Et l'héroïsme est un joug qui l'opresse.

Le Chevalier commença par jurer,  
Par braver tout, & finit par pleurer.

Dans le château quand *Linde* fut entrée,  
Le ravisseur, la tenant par la main,  
La conduisit, interdite, éplorée,  
En certain lieu lugubre & souterrain;  
Puis il s'en fut. Il paraît à sa place  
Un gros Hermite enflammé par la grace  
A la lueur d'un lustre de cristal.

Ses yeux brillaient d'un éclat infernal;  
Le Moine en rut, dans sa rage cinique,  
Sur ses appas porte une main lubrique;  
D'un bras nerveux à terre il vous l'étend,  
Et *Linde* en pleurs criait : Mon Révérend !  
Ce fut en vain ; d'une moustache rude  
Il va pressant sa bouche qui l'élude,  
Et sa main dure, en ces fougueux transports,  
De ce beau sein meurtrissait les trésors.  
*Linde* mourait de plaisir & de rage,  
Le maudissait en tortillant du cu,  
Et quelquefois oubliait sa vertu.

Oh ! qu'il est doux, dans le feu du bel âge,  
Pour un tendron, à son penchant livré.

C H A N T I.

32

De recevoir sur ses levres brûlantes  
 Mille baisers d'un amant adoré ,  
 De le presser en des mains caressantes ,  
 De se livrer & se laisser charmer !  
 Mais qu'il est triste , hélas ! de se confondre  
 Avec quelqu'un qu'on ne saurait aimer ,  
 De se sentir à regret enflammer ,  
 Et malgré soi brûler & lui répondre !

*Linde* pleuroit dans les bras du vilain  
 Après qu'il eut sa luxure assouvie ,  
 Il l'emmena sur une tour d'airain ,  
 Qui commandait à toute la prairie.

Tel autrefois *Saint-Jean* le songe-creux ,  
 Dans son désert , rêvant l'Apocalypse ,  
 Était porté sur la voûte des cieux ,  
 Comme *Lansberg* pour prédire une éclipse :  
 Il voyait là des animaux pleins d'yeux ,  
 Des chandeliers , des vents , des sauterelles ,  
 Des chevaux blancs , & quelques jouvencelles :  
*Linde* ne vit ces objets merveilleux ,  
 Et seulement le déloyal *Hermite*  
 Vous la posa brusquement de son long  
 Sur un chariot traîné par un Démon  
 Qui dans les airs soudain se précipite.

« Adieu la belle ; adieu , dit l'homme à froc ,  
 Dans un désert prenez en patience

» Cette aventure , & je jure Saint-Roch  
 » Que de vos jours ne reverrez la France :  
 » Vous apprendrez le but de l'Enchanteur » .  
 Mais suivons *Linde* ; elle appelle mon cœur.

Après avoir , dans sa course rapide ,  
 Un jour entier fendu l'espace vide ;  
 Après avoir franchi de vastes mers ,  
 Des monts , des lacs , des cités , des déserts ,  
 Son char léger s'abattit de lui-même  
 Sur un rocher où Neptune orageux  
 Venait briser ses flots impétueux.  
 Dans le transport de sa douleur extrême,  
 De cris perdus elle frappa les cieux ,  
 Et mille pleurs coulerent de ses yeux.

« Quelle est , hélas ! quelle est ma destinée !  
 » S'écria-t-elle , après quelques instans ,  
 » Dans l'univers errante , abandonnée ,  
 » Triste jouet de noirs enchantemens ,  
 » Loin d'un amant à vivre condamnée !  
 » C'est donc ici que le ciel rigoureux  
 » Fixe à jamais mon destin amoureux.  
 » Que deviendrai-je en ces déserts sauvages ?  
 » J'entends la mer se briser sur ces plages ;  
 » Tout est brûlé des feux ardents du jour . . .  
 » Ainsi mon cœur est brûlé par l'amour !  
 » O mon amant quel effroyable espace

» En ce moment te sépare de moi !  
 » Que dis-je ? hélas ! mon cœur est près de toi ;  
 » Le tien peut-être a volé sur ma trace » !

*Alinde* alors poussa de longs sanglots ,  
 Fondit en pleurs , & tomba sur le dos.

Dans ce moment d'amour & d'infortune ,  
 Tendre *Sornit*, que n'étais-tu présent !

Ces yeux errans sous leur paupiere brune ,

Ces bras d'ivoire étendus mollement ,

Ce sein de lait que le soupir agite ,

Et sur lequel deux fraises surnageaient ,

Et cette bouche & vermeille & petite

Où le corail & les perles brillaient ,

Au Dieu d'amour tes baisers demandaient.

Quelques instans , *Adeline* , plaintive ,

De son amour entretint les regrets ;

Et soit le bruit des vagues sur la rive ,

Soit même encor cette stupide paix

Qui naît du choc de nos troubles secrets ;

Elle dort. Le Maître du tonnerre

Fit le sommeil exprès pour la misère.

Dans une tour , notre amant enfermé ,  
 Voyant *Alinde* à ses baisers ravie :

« Amour , dit-il , Amour qui m'as charmé ;

» Ah ! suis ma Dame , & protège sa vie ;

» Rappelle-lui ses plaisirs , ses sermens ;

- » Protége-la contre les maléfices ,
- » Contre elle-même & les enchantemens ,
- » Et quelquefois peins-lui tous les supplices
- » Qu'elle me coûte en ces lieux effrayans.
- » Quand elle dort , que ta voix lui rappelle
- » Dans ces cachots que je veille pour elle ».

Comme il parlait , le tendre Chevalier  
 Sentit son dos en voûte se plier ;  
 En un poil dur sa peau douce est changée ,  
 Ses mains d'ivoire & ses pieds rembrunis  
 En un sabot font soudain racornis ,  
 Pousse une queue , & sa tête alongée  
 D'oreilles d'âne est bientôt embranchée.  
 Tendre *Sornit* , du moins , dans ton malheur ,  
 L'enchantement ne changea point ton cœur !  
 Il veut parler , ses soupirs énergiques  
 Font du châtel résonner les portiques.

Le Dieu d'amour , qui l'avait entendu ,  
 Pleure le trait que son arc a perdu.  
 « Eh quoi ! dit-il , moi , le Roi de la terre ,  
 » J'aurai rendu cent Héros mes captifs ,  
 » Et j'aurai fait qu'un ange de lumière  
 » Aura quitté le séjour du tonnerre ,  
 » Pour forniquer avec deux tetons juifs ;  
 » Et mon courroux n'aura pas la puissance  
 » De se venger d'une telle insolence !

» Ah ! pour jamais périsse mon carquois ,  
» Si le Ténare est rebelle à ma voix ,  
» Si les Démons , les vents , & le tonnerre ,  
» Au même instant ne servent ma colere ».

Amour alors , affourché sur un vent ,  
Pique des deux , & vole au firmament.  
Il était l'heure où , des grottes de l'onde ,  
Phébus se leve aux barrières du monde.

Les Chérubins , dans leurs alcoves d'or ,  
Sur l'édredon là-haut dormaient encor.  
Amour arrive , & le vaste Empirée  
De tout côté frémit à son entrée ;  
Et sa présence a plongé tous les cieux  
Dans un repos tendre & voluptueux.

Dieu sommeillait sans sceptre & sans couronne ,  
Sur le dernier des degrés de son trône ,  
Le cou posé sur un broc de nectar ;  
Et cependant les rênes de la Terre  
Erraient sans guide & flottaient au hasar ,  
Amour les prit , & monté sur un char  
Qui contenait l'attirail du tonnerre ,  
La foudre en main , il fillonne les airs ,  
Menace , rit , évoque les enfers.  
Le jour s'enfuit , l'éclair part , le ciel gronde ,  
Mille Démons , mille spectres hideux ,  
De leurs nazeaux , de leurs cuis , de leurs yeux ,

Soufflent dans l'ombre une lueur immonde.

Le gros Hermite , au donjon de sa tour ,

En cercles vains agite sa baguette ;

Enchantemens , grimoires , amulette ,

Tout est rebelle , & tout cede à l'Amour.

L'Hermitte enfin sort par une fenêtre ,

Assis en l'air sur un grand farfadet ;

Sa dextre main une corne tenait ,

L'autre la queue , & le monstre planait.

L'on vit soudain la forêt disparaître ,

Et le château du profane Enchanteur

Dans l'horizon s'éclipser en vapeur.

Il ne resta qu'un âne dans la plaine :

Cet âne-là l'on devine sans peine.

Amour s'outit avec un air malin ,

De ce triomphe , ouvrage de sa main.

Aux flancs de l'âne il ajuste ses aîles ,

D'un bond léger lui saute sur le dos ,

Et de sa voix caressant les échos ,

Sornit s'éleve aux plaines éternelles.

Sauf le dessein , peut-être audacieux ,

De dérober la foudre dans les cieux ,

L'on applaudit à l'heureuse aventure ,

Qui de l'Hermitte a puni la luxure.

Mais cet amour , enfant capricieux ,

Le plus petit & le plus grand des Dieux .

Pour l'intérêt d'une faible vengeance ,  
 En arrachant aux fers un Paladin ,  
 En prépara d'autres au genre humain ,  
 Surcroît aux maux qui menacent la France.  
 Amour partit , & laissa dans les airs,  
 Et le tonnerre , & les fatales rênes ,  
 Au gré du vent flottantes incertaines ;  
 Mais les courriers qui , frappés des éclairs ,  
 Ne sentent plus de main qui les réprime ,  
 Des cieus profonds escaladent la cîme ;  
 Leur frein rougit d'une écume de feu ,  
 Leur crin se dresse , ils s'agitent , hennissent ,  
 Et par les airs , d'un pied fougueux bondissent :  
 Le char s'ébranle , & la foudre s'émeut ;  
 Son roulement remplit au loin le vide ,  
 Frappe le ciel , emporte les courriers ,  
 Qui , furieux , impétueux , légers ,  
 Enflamment l'air dans leur course rapide.  
 Des Chevaliers qui regagnaient le camp ,  
 Virent de loin ce spectacle frappant.  
 Chacun avait sa douce amie en croupe  
 Loyalement , & l'amoureuse troupe  
 Allait errant & par monts & par vaux ,  
 Anes la nuit , & le jour des Héros.

Trois ils étaient , le Sire de Narbonne ,  
 Guy de Bretagne , Etienne de Péronne ;



Tous fort courtois & loyaux Paladins ,  
 Cherchant par-tout les hautes aventures ,  
 Couverts d'honneur , de fange , & de blessures ;  
 Car nos aïeux , comme nous , étaient vains ,  
 Braves , légers , & de la renommée ,  
 D'un nez avide avalant la fumée :  
 Jusques au bout les Gaulois seront ains.

Le Chevalier *Etienne de Péronne* ,  
 Avecque lui belle Dame menait ,  
 Qu'à fétoyer les gens il obligeait ,  
 Comme charmante & benoîte personne ,  
 Qui des humains les autels méritait.  
 Cettuite dame , on l'appelait *Folie* ;  
 Son œil était égaré , mais fripon.  
 Telle devrait se montrer la Raison ;  
 Elle plairait par la supercherie ,  
 Et ferait plus , par un coin de teton ,  
 Qu'avec Socrate , & Jésus , & Platon.  
*Folie* est sotte ; oui , mais elle est jolie ;  
 Elle suivait en croupe le Héros ,  
 En secouant un essaim de grelots ,  
 Dont la criarde & bruyante musique  
 Eût détraqué de stoïques cerveaux.  
 Sa robe était toute hiéroglyphique ;  
 On y voyait , en forme de plein chant ,  
 Les œuvres , noms , & grotesques figures

Des plus grands fous du passé , du présent ;  
Et qui plus est , ceux des races futures.  
Ici *César* , cet honnête brigand ;  
Là ce bandit , dont la rage infernale  
Ensanglanta l'univers gémissant ,  
Et qui serait à mes yeux bien plus grand ,  
S'il n'eût jamais vaincu que *Bucéphale* ;  
Là ces fléaux que le Nord inhumain  
Contre l'Europe a vomi de son sein ;  
Là *Louis IX* , ce fou bien plus bizarre ,  
Qui saintement sacrilège & barbare ,  
Sut déguiser , sous la cause du Ciel ,  
L'ambition de son cœur plein de fiel ,  
Et dans un temps chrétiennement stupide ,  
Fit honorer une main homicide ,  
En colorant , par des signes de croix ,  
Le noir penchant de son cœur discourtois.  
Ià *Charles-Quint* , au fond d'une cellule ,  
Dupe du ciel , l'imbécille caffar  
Devait troquer le sceptre de César ,  
Et le laurier contre un froc ridicule ;  
Grand par sottise , & dévot par fierté.  
Là *Henri II* , ladre de volupté ,  
Baissant *Diane* au déclin de sa vie ,  
Et caressant ses tetons de harpie.  
Vous étiez là , pauvres fous , bien déçus ,

Vieux Licophrons du Concile de Trente ,  
 Cardinaux ronds , Moines , Prélats joufflus ;  
 Le Saint-Esprit riait de votre attente ,  
 Et de vous voir sottement absolus ,  
 Donner le ciel , & réformer Jésus.  
 Là le profil de *Sixte le Cinquieme*.  
 On distinguait , autour des falbalas ,  
 Maints beaux esprits du siecle dix-huitieme ;  
*Piis* était par hasard vers le bas ;  
 Mais on ne peut le reconnaître à l'aïse ;  
 Car cet endroit de la robe qui pese ,  
 A balayé dans quelques chemins gras.

Dame *Folie* , en ce bel équipage ,  
 Depuis long-temps faisait route & voyage.  
 Avec le Sire elle avait parcouru  
 Pays lointains , & son cul étendu  
 dans l'univers , sur-tout dans ma patrie ,  
 Qui depuis onc ne s'en est départie.

Quand elle vit le char & les coursiers ,  
 Elle quitta nos pénauds Chevaliers ,  
 Et pour manteau leur laissant son génie ,  
 Avec le char s'envola comme *Eiie*.  
 Elle s'envole , & , nouveau Phaéton ,  
 De l'univers détraque le timon.  
 Tous les pays où son goût la dirige ,  
 Perdent le sens ; le sceptre des humains ,

C H A N T I.

21

Ce sceptre d'or, travesti dans ses mains,  
Seme par-tout un esprit de vertige.  
Elle parcourt les rivages gaulois,  
bords fortunés & soumis à ses lois.  
Là de tout temps elle fut adorée,  
Comme Phébus à Delphes autrefois,  
Et le soleil, de la voûte éthérée  
N'éclaire point, dans ce fol univers.  
A son amour des rivages plus chers.

---

---

---



---

## C H A N T I I.

---

### A R G U M E N T.

*Comment Vitikin partit de son camp  
pour aller demander du secours aux  
Alains ; funeste péché du saint Arche-  
vêque Turpin.*

**L'**ASTRE du jour , sorti du sein de l'onde ,  
Avait franchi les barrières du monde.  
*Charles* , suivi de ses fiers escadrons ,  
Se mit en marche , & suivit les Saxons.  
Une dernière & sanglante défaite  
Les avoit fait reculer vers le Rhin ,  
Non par frayeur , car ce peuple hautain  
Avait encore *Vitikin* à sa tête ,  
Et ne cédaient qu'à l'effort du destin.

Vaincus toujours , & toujours invincibles ,  
Chaque revers les rendait plus terribles ;  
Ils renaissaient de leurs propres débris ,

Et *Vitikin*, maître de leurs esprits,  
 Aux noms sacrés de dieux & de patrie,  
 Les enflammait du mépris de la vie.  
 Guerrier habile, & guerrier malheureux,  
 Ame & soutien de la cause commune,  
 Il maîtrisa quelquefois la fortune,  
 Et sa vertu lutta contre les Dieux.

Il conservait, au sein de la vieillesse,  
 Toute l'ardeur d'un jeune Paladin;  
 De sa vieillesse on ne connut enfin  
 Que les vertus, & jamais la faiblesse.  
 La renommée apprit à *Vitikin*  
 Qu'*Eratre-Hirem*, Prince du peuple Alain,  
 Etoit passé devers la Germanie,  
 Noyait la Saxe, & bloquait *Herminie*.  
 Cette cité, qui fleurissait alors,  
 A disparu; sur la terre tout passe.  
 Achille, Hector, Agamemnon sont morts,  
 Et de Carthage on ignore la place.  
 Nos ennemis balancerent long-temps  
 S'ils marcheroient contre *Hirem* ou les Francs.  
 De *Vitikin* la politique habile  
 Sut profiter même de ses revers.  
 Dans un conseil il assemble ses Pairs.

« Seigneurs, dit-il d'un air noble & tranquille,  
 » Le sort se plaît à nous persécuter ;

- » Mais en dépit de la fortune même ,  
 » De quelque espoir j'ose encor me flatter ,  
 » Que si les Dieux , par un arrêt suprême ,  
 » Ont résolu la perte des Saxons ,  
 » Soumettons-nous , mes amis , & mourons ;  
 » Mais n'allons point nous abattre d'avance .  
 » Le Ciel est juste ; il frappe les méchans ;  
 » Nos ennemis ne sont que des brigands ,  
 » Et notre espoir est dans notre innocence .  
 » Sans le savoir , peut-être les Alains  
 » Ne sont venus que pour notre défense .  
 » Ingénieux dans sa lente vengeance ,  
 » Le Ciel , formant à son gré nos destins ,  
 » Donne le change aux jugemens humains .  
 » Je vais aller , au danger de ma vie ,  
 » Trouver *Hirem* dans les murs d'*Herminie* .  
 » S'il est hardi , je saurai l'enflammer  
 » Du noble espoir de venger nos outrages ;  
 » S'il aime l'or , un brigand doit l'aimer ,  
 » Il me suivra par l'espoir des ravages .  
 » Les justes Dieux sauront me protéger ,  
 » Et si je meurs , vous saurez me venger » .

Le lendemain , dès que l'aube naissante  
 Eut éclairé la terre blanchissante ,  
 Le Roi de Saxe attela ses coursiers ,  
 Et prit au nord le chemin d'*Herminie* ,

Avec

## CHANT II.

Avec un Page & quelques Chevaliers ,  
Les compagnons des travaux de sa vie.  
Le Roi laissa , pour gouverner le camp ,  
Sa brue *Hélène* , & son fils *Hydamant*.

- « Tendres époux , espoir de ma vieilleffe ,
- » Embrassez-moi , leur dit-il en pleurant ;
- » Grand *Irminful* , prête-leur ta sagesse ,
- » Et sois leur pere , au lieu d'un pere absent !
- » Je vais aller trouver un peuple impie ,
- » Sans frein , sans mœurs , sans pays , & sans loise
- » Je me dévoue aux Dieux , à la Patrie ,
- » Et ce n'est point pour la premiere fois !
- » Depuis trente ans j'ai blanchi sous les armes ;
- » Et mon visage est sillonné de larmes.
- » Imitiez-moi ; si je viens à mourir ,
- » Jurez aux Francs une haine invincible ,
- » Poursuivez-les jusqu'au dernier soupir ,
- » Et répandez sur ma tombe sensible ,
- » Au lieu de pleurs , le sang des ennemis ;
- » Au lieu de fleurs , leurs armes en débris.
- » Souvenez-vous que mon ombre indignée ,
- » Après ma mort , doit vivre parmi vous ,
- » Pour animer , pour diriger vos coups.
- » Si vous cédez à la France étonnée ,
- » Tremblez , ingrats , tremblez ; je vous attends ,
- » Et j'armerai ma rage de serpens ,



» Pour vous punir du bonheur de la France ,  
 » Et de laisser *Vitikin* sans vengeance.  
 » Je pars , & laisse entre les Francs & nous ,  
 » le Rhin , mon nom , les Dieux vengeurs & vous »  
 Le Roi de France & sa gauloise armée ,  
 Ivres de sang , de gloire , & de fumée ,  
 Devers le Rhin précipitaient leurs pas ,  
 D'autant plus fous qu'ils ne s'en doutaient pas .  
 Pleins des vapeurs de leur sainte fortune ,  
 Ils se flattaient de baptiser bientôt ,  
 Et le Saxon , & le Maure , & le Got ;  
 Et cependant le Diable qui n'est sot ,  
 Se flattait lui qu'il grossirait la lune  
 De leurs projets. Le Démon est madré ,  
 Et quand il a par sa griffe juré ,  
 Ce n'est en vain. « Faisons pécher la France ,  
 » Dit *Satanas* , & nous verrons bientôt  
 » Le Ciel vengeur abandonner *Charlot*.  
 » Le bon Adam , de mémoire gloutonne ,  
 » Pour un péché , damna le genre humain ;  
 » Le Juif David perdit jadis un trône ,  
 » Pour un baiser que sa bouche felonne  
 » avait cueilli sur un teton payen » .  
 Las ! il s'y prit d'assez gente manière ,  
 L'armée arrive auprès d'une rivière ,  
 Et l'on allait s'élançer dans les flots ,

Quand tout à coup une force inconnue  
 Fit frissonner la surface des eaux ,  
 Et tous les cœurs de l'armée éperdue.  
 Au même instant, d'un tourbillon léger ,  
 Qui vint au bord en cercles expirer ,  
 L'on vit sortir une Nymphe gentille ;  
 Son char était en forme de coquille ;  
 Effaims d'Amours à l'entour voltigeaient ;  
 Ses beaux cheveux au gré de l'air flottaient ,  
 Et des pigeons doucement la traînaient :  
 Ses yeux en pleurs parcoururent la rive.  
 « Hélas ! dit-elle , & d'une voix plaintive ,  
 » Que n'avez-vous choisi quelque autre bord ,  
 » Cœurs inhumains , pour voler à la mort ,  
 » Sans effrayer mes rivages paisibles  
 » Par l'appareil de ces armes terribles ,  
 » Et préparer à mon cœur innocent  
 » L'affreux remords du sort qui vous attend !  
 » Où courez-vous , insensés que vous êtes ?  
 » A des combats , des lauriers , des conquêtes ?  
 » Le temps a-t-il si peu de prix pour vous ,  
 » Que de la mort vous soyez si jaloux ?  
 » Quand le printemps échauffe la nature ,  
 » Quand tout respire & tout chante l'amour ,  
 » Vous désertez vos châteaux & la Cour ,

- » Pour vous charger d'une cuirasse dure ,
- » Chercher l'honneur quand le plaisir sourit ,
- » Chercher la mort alors que tout revit !
  - » Et toi , cruel , dont la rage implacable
  - » Aime à traîner au milieu des combats
  - » ton peuple doux , & né pour être aimable ,
  - » De tes fureurs n'es-tu point encore las ?
  - » Est-ce trop peu pour ta noire furie
  - » D'avoir de sang inondé l'Italie ?
  - » Est-ce par-là , monstre , que tu soutiens
  - » Le nom de grand & celui de chrétien ?
  - » Que t'avaient fait ces lointaines contrées ,
  - » Par tes fureurs à la flamme livrées ?
  - » Que t'avaient fait ces enfans , ces vieillards ?
  - » Leur crime donc étoit d'être Lombards !
  - » Le tien , barbare , est d'être sanguinaire ,
  - » Et pour le ciel de faccager la terre.
  - » Jeunes Guerriers , sensibles à ma voix ,
  - » Ne courez point à ces lâches exploits ;
  - » Le temps , cette ombre & légère & frivole ,
  - » Trop tôt , hélas ! & nous quitte & s'envole ?
  - » Ces vains lauriers , dont le renom trompeur
  - » paye le sang que l'on vend à l'honneur ,
  - » Que valent-ils , après tout , sans la vie ?
  - » Et que sert-il à l'homme qui n'est plus ,
  - » D'avoir été fameux par des vertus ?

» Le héros dort sous sa tombe flétrie,  
» Et les amours viennent danser dessus !  
» Si la fureur tellement vous anime ,  
» Que tous vos cœurs à ma voix soient fermés ,  
» Partez , volez , combattez & mourez :  
» Mais de vos maux épargnez-moi le crime ;  
» Et sans troubler & déchirer mon sein ,  
» Allez mourir par un autre chemin ».

Vous avez vu quelque belle affligée  
Entre la crainte & l'espoir partagée ,  
Mouiller de pleurs ou la gaze ou le lin ,  
Qui rougit , s'enfle , & s'empreint sur son sein ,  
Lever au ciel une vue attendrie ,  
Et proférer avec un air plaintif  
Les noms d'amour , d'honneur , de perfidie  
A ce délire , enfant d'un amour vif ,  
Bientôt succède un air morne & pensif ,  
Et tour à tour elle passe de même  
De cette paix à ce délire extrême.

Telle parut la Nymphé sur les eaux ,  
Lorsque sa bouche eut prononcé ces mots.

Brulés d'amour , les yeux baignés de larmes ,  
Les Paladins laissaient tomber leurs armes.  
*Charles* le voit , & piquant son courfier ,  
Dans la riviere il saute le premier.  
L'armée eut honte alors de sa faiblesse ;

On court, on vole, on le fuit, on se presse,  
 Et notre Nympe, en jetant des sanglots,  
 Fut se cacher & pleurer sous les flots.

Ce trait sans doute était fort honorable;  
 Mais, mes amis, soyons de bonne foi;  
 Le triste honneur de triompher de soi  
 Vaut-il encore une faiblesse aimable?

Le Diable en l'air, sur un rayon perché,  
 A vu s'enfuir sa coupable espérance,  
 Avec *Charlot*, la *Nympe* & le *Péché*.

Parmi la fleur des pénaillons de France,  
 Nul ne trébuche, & le courroux d'en haut  
 Fut allumé; par qui? par un dévot.

Or vous saurez qu'il était dans l'armée  
 Certain Prêlat tout bouffi de vertus,  
 Musqué de grace, & fourré d'orémus,  
 Nommé *Turpin*, de mémoire embaumée.

La Belle en pleurs quand le saint homme vit,  
 En se signant, son cou tors il tendit,  
 Et se tapit chastement sous des faules.

Moi j'aurais cru que si l'Esprit malin,  
 Par un péché pouvait perdre les Gaules,  
 C'aurait été quelque fier Paladin  
 Qui l'eût commis. L'*Archevêque* en priere,  
 Jusqu'à la nuit resta sous la bruyere;  
 Et dès que l'ombre obscurcit le lointain,

Les yeux baissés , il descend au rivage ,  
Et l'Esprit saint lui dicte ce langage ,  
Qu'il prononça d'un air tendre & benin.

« Quitte le fond de ta grotte , ô ma brune ,  
» Ouaille pie , & dans mes bras bénis ,  
» Viens oublier tes peines & soucis ;  
» Point n'ai trempé dans l'injure commune ,  
» Bien tu le vois ; Dieu me perde à tes yeux ,  
» Plutôt que faire ainsi qu'ils ont fait , eux ».

Du haut du Ciel alors le bon *Saint-Pierre*  
Avait baissé ses yeux creux sur la terre ;  
Du saint Evêque il était le patron ;  
Il le couvait de son regard paterne ,  
Et lui prêtait quelquefois sa raison ,  
Pour lui servir ici bas de lanterne.  
Las ! il partit du séjour éternel ,  
Pour lui sauver ce doux péché mortel.  
Le bon Apôtre en sa main , comme un cierge ,  
Tient en volant sa luisante flamberge ,  
Et de son corps l'éclat éblouissant  
Trace dans l'air un fillon ondoyant.  
Il approchait du monde sub lunaire ,  
Quand tout à coup une voix de tonnerre ,  
De certain *B.* fit retentir les airs.  
*Pierre* se tourne , & voit l'Esprit pervers :  
Il est glacé d'une peur effroyable ,

Mais se rassure & s'avance. Le *Diabla*  
 lui dit : « *Pierrot*, je t'attendais ici.  
 » *Fils de P.* je te cherchais aussi ,  
 » Lui riposta le Saint d'une voix ferme.  
 » C'est aujourd'hui que nous allons vider  
 » Nos vieux débats ; Dieu met ici le terme  
 » A ton audace , & va me seconder ».

Parlant ainsi d'une voix nazillarde ,  
 Le *Saint* tremblant poignit sa hallebarde ;  
 L'*Ange cornu*, dressant son noir griffon ,  
 Se précipite , & le combat s'engage.  
 O Dieu de paix , vous le permîtes donc !

*Pierre*, aveuglé par sa chrétienne rage ,  
 fouille ses mains sur le cuir d'un Démon.  
 Muse , redis cette fatale noise.  
 Entre leurs mains l'acier brille & se croise ,  
 Et les combats du Grec & du Troyen ,  
 Et de *Tancrede* , & du fier Circassien ,  
 Si redoutable autrefois dans Solime ,  
 N'approchent point de la savante escrime ,  
 Acharnement , fureur , vivacité  
 Dont combattait notre couple irrité.

*Mathieu Paris*, homme à cervelle anglaise ,  
 De qui je tiens ceci , par parenthèse ,  
 Dit là-dessus , c'était assez leur lot ;  
 L'un était diable , & l'autre était dévot.

Par un détour, *Satan*, avec sa queue,  
Au nez du *Saint* laisse la place bleue.  
L'Anglais *Mathieu*, qui rapporte ce trait,  
Aurait bien dû nous dire à ce sujet  
Comment l'esprit peut être susceptible  
De recevoir quelque empreinte sensible.  
Néant de l'homme; on peut être Breton,  
Et n'avoir pas pourtant toujours raison.  
Très-prudemment *Saint-Pierre* crie à l'aide;  
Un Ange vient. *Satan* appelle à lui;  
Arrive alors un Diable quadrupède,  
Vomissant flamme, enfumé, velu, cui.  
Ses hurlemens font retentir l'espace;  
Sur les deux Saints il fond avec audace,  
Les met en fuite: ils appellent encor.  
Un bataillon arrive pour renfort.  
Tout l'Enfer vient, le Ciel se multiplie,  
Et l'intérêt d'un combat singulier  
Cause bientôt un horrible incendie.  
L'on voit par-tout luire l'affreux acier;  
De tous côtés les bataillons chancelent,  
Et tous les yeux du fureur étincelent.  
Lorsque l'hiver, en son char nébuleux,  
S'est élancé des sommets de la Thrace,  
Et couronné de frimas & de glace,  
Souffle la mort dans nos champs orageux.



Les bois déserts jaunissent les rivages  
 De moins d'essaims de leurs tristes feuillages ,  
 Qu'on ne voyait de cimenterres nus ,  
 De chars de feu roulans sur les nuages ,  
 De bataillons fierement étendus ,  
 De braquemarts , de boucliers , de casques ,  
 Et de Démons sous des formes fantasques.

Là , l'on voyait de petits Anges blonds ,  
 Aux aîles d'or , aux yeux bleus , aux culs ronds ,  
 L'arc à la main , comme l'enfant de Gnide ,  
 Sur des rayons voltiger par le vide.  
 Ici volaient de brillans Chérubins ,  
 Environnés de défunes nonnains.  
 Là des Prélats , tous chamarrés d'étoles ,  
 Vêtus de rouge & coiffés d'auréoles ,  
 Brillaient encor de ce coloris vif ,  
 Dont ici bas l'austere pénitence ,  
 Les oraisons , l'amour contemplatif  
 Enluminaient leur dévoute éminence.

Mais d'autre part les guerriers infernaux  
 Offraient à l'œil un spectacle effroyable ;  
 Là d'un dragon la croupe épouvantable ,  
 En cent replis recourbe ses anneaux ,  
 Là des géans à tête de cyclope ,  
 Là dans les airs un Centaure galope :  
 L'un est chameau , l'autre vautour , & bref ,

Un autre Moine , oreille d'âne au chef.  
Au même instant où les troupes grossirent ,  
Le doux *Apôtre* & le *Roi* des Maudits  
Avaient laissé leur combat indécis ;  
Les escadrons à leur voix s'arrondirent.  
Tout orgueilleux de soumettre l'Enfer.  
*Pierre* , animé , grimpe sur un éclair ;  
Devant ses pas marche la Renommée ,  
Trompe à la bouche , une oreille à la main ,  
Emblème fiere des prouesses du Saint.  
*Pierre* se signe , & bénit son armée.  
Le *Satanas* , sur un dragon de feu ,  
Volait en l'air , & sa bouche enflammée  
Tint ce discours : « Fiers ennemis de Dieu ,  
» Voici le Ciel , autrefois votre place ;  
» De mon forfait je n'ai point de remord ;  
» Par un nouveau , couronnons notre audace ,  
» Et vengeons-nous de l'injure du sort.  
» Il l'a voulu ; par un coup de tonnerre  
» Précipités du séjour de lumière ,  
» Le noir Ténare , en ses flancs odieux ,  
» Servit d'asile à l'élite des Dieux.  
» J'ai tout perdu , ma dignité suprême ,  
Mon sceptre d'or , & ce trône immortel  
» Qui dominait les Puissances du Ciel ;  
» Mais , malgré tout , je suis encore moi-même.

» Indépendant des arrêts du Destin,  
 » J'étais un Dieu, je le serai sans fin,  
 » Et les sillons de la foudre éclatante,  
 » Et les tourmens de la *Gehene* ardente,  
 » Ne peuvent point arracher à mon cœur  
 » Ni repentir, ni l'aveu d'un vainqueur.  
 » Je fus jadis, dans l'Olimpe céleste,  
 » Le Dieu du bien; le mal & la fierté  
 » Sont mon essence & ma divinité.  
 » J'ai tout perdu, mon courage me reste  
 » Pour triompher ici de nos rivaux,  
 » Ou pour braver des supplices nouveaux »

Qu'on se figure Amphitrite immobile,  
 Roulant ses plis d'une haleine tranquille,  
 Les Alcyons promenant leurs berceaux,  
 & les Tritons se jouant sur les eaux;  
 Puis tout à coup les cieux qui s'obscurcissent,  
 La mer en feu, les nochers qui pâlisent,  
 Et les éclairs, & la foudre, & le vent,  
 Qui méconnaît l'empire du Trident.  
 Ainsi l'on voit les Guerriers qui s'avancent,  
 Avec le bruit des clairons belliqueux,  
 Régulant leur pas fier & majestueux;  
 Mais tout à coup au signal ils s'élancent:  
 Leur choc affreux fit retentir le ciel;  
 Des chars de feu les débris voltigerent,

Et

Et des éclairs de l'acier immortel  
 De tous côtés les nuagés brillèrent.  
 Au même instant, les damnés, les élus,  
 Diables & Saints se virent confondus.  
 Les escadrons se choquent, se dispersent,  
 Sur les coursiers les coursiers se renversent.  
 Avant que *Dieu*, de son souffle puissant,  
 Eût débrouillé l'Empire du néant,  
 Des élémens la guerre épouvantable,  
 Et leurs combats & leurs rebellions  
 N'expriment point le désordre effroyable  
 Que *Mars* souffloit parmi les bataillons.

On se pourfend, on s'écrase, on se perce ;  
 On jure, on crie, on s'avance, l'on fuit ;  
 On se mesure, on court, on se poursuit,  
 Comme les flots que le vent bouleverse.  
 Egale rage, égal acharnement,  
 Le sabre en main, là marche *Foutriquant* ;  
 Tout devant lui fuit comme la poussière ;  
 Les Saintes, non ; car ce Diable paillard  
 Est chamarré, pardevant & derrière,  
 De ces hochets qu'*Héloïse* trop tard  
 Redemandait à son cher *Abailard*.  
 De plus en plus redouble le carnage ;  
 L'on se blessait, mais l'on ne mourait pas.

Sur l'arc-en-ciel, entouré d'un nuage,

En se signant, Jésus disait : Hélas !  
 Pourrai-je voir une telle furie ?  
 Non. A ces mots , il appelle les vents ,  
 Trouble les airs , fait gronder les Autans ,  
 Et d'eau bénite il répand une pluie.  
 Il fallait voir tous les Diables rôtis  
 Prendre la fuite en jetant de grands cris.  
 Moins promptement les vents soumis se turent ,  
 Quand *Neptunus* , armé de son trident ,  
 Leva le front sur l'humide élément.  
 En un instant les Diables disparurent.  
 Sur son éclair , *Pierrot* les poursuivait ,  
 Tout agité d'une fureur tranquille ,  
 Criant du ton que jadis il prêchait :  
 « Où courez-vous , troupe vaine & servile ?  
 » Lâches , allez dans l'éternelle nuit  
 » Cacher au Ciel l'opprobre qui vous suit.  
 » Quelle terreur glace votre courage ?  
 » L'eau vous fait peur ! Ah ! je croirais bien plus  
 » Que vous craignez le destin de *Malcus* » !  
 Le Saint , du geste appuyant ce langage ,  
 Contre un essaim des profanes Esprits  
 Laisse échapper la clef du Paradis ;  
 De cette clef des Diables s'emparèrent ,  
 Et dans le Ciel bientôt se renfermèrent.

---

---

**C H A N T I I I .**

---

---

**A R G U M E N T .**

*Comment l'Archevêque Ebbo devint le  
Calchas de l'armée : suite du péché du  
saint Archevêque Turpin.*

**J**E veux bâtir une belle chimere ;  
Cela m'amuse & remplit mon loisir.  
Pour un moment , je suis Roi de la terre ;  
Tremble , méchant , ton bonheur va finir.  
Humbles vertus , approchez de mon trône ;  
Le front levé , marchez auprès de moi ;  
Faible orphelin , partage ma couronne . . . .  
Mais , à ce mot , mon erreur m'abandonne ;  
L'orphelin pleure : ah ! je ne suis pas Roi !  
Si je l'étais , tout changerait de face ;  
Du riche altier qui foule l'indigent ,  
Ma main pesante affaîsserait l'audace ,  
Terrasserait le coupable insolent ,  
Eleverait le timide innocent ,

Et peserait, dans sa balance égale ,  
 Obscurité , grandeur , pauvreté , rang ,  
 Pour annoncer la majesté royale ,  
 Je ne voudrais ni gardes , ni faisceaux.  
 Que *Marius* annonce la présence  
 Par la terreur & la clef des tombeaux ;  
 Je marcherais sans haches , sans défense ,  
 Suivi de cœurs , & non pas de bourreaux.  
 Si mes voisins me déclaraient la guerre ,  
 J'irais leur dire : « Ecoutez , bonnes gens ;  
 » N'avez-vous point des femmes , des enfans ?  
 » Au lieu d'aller ensanglanter la terre ,  
 » Allez vous rendre à leurs embrassemens ;  
 » Quittez ce fer & ces armes terribles ,  
 » Et comme nous , allez vivre paisibles ».

Mon peuple heureux, mais heureux dans ses ports,  
 Sans profaner , aux rives étrangères ,  
 Sa cendre due aux cendres de ses peres ,  
 S'enrichirait de ses propres trésors ,  
 Et fleurirait à l'ombre respectable  
 Des vieilles lois de nos sages aïeux ,  
 Arbres sacrés , recours des malheureux ,  
 Sans que jamais mon sceptre audacieux  
 Osât flétrir leur mousse vénérable.  
 Je laisserais le *Turc* & le *Huron*  
 Se faire un Dieu chacun à leur façon ,

Bien pénétré du sublime système  
Que Dieu n'est rien que la sagesse même ,  
Et que l'honneur , la vertu , la raison ,  
Bien avant nous , dans *Emile & Caton* ,  
Valaient leur prix , sans le sceau du baptême.

Si *Charlemagne* eût comme moi pensé ,  
Il aurait eu maints déplaisirs de reste.  
Devers le Rhin il s'était avancé ,  
toujours armé pour la cause céleste.  
Enflé déjà de ses exploits nouveaux ,  
Il s'apprêtait à traverser les flots ;  
Mais de revers une invincible nue  
Le menaçait : la source en est connue.

L'Évêque *Ebbo* , qui lifait couramment ,  
Était alors un prodige étonnant.  
Dieu , par son baume , avait fait des miracles ,  
Et par sa bouche annonçait ses oracles.  
Plein de mépris pour les terrestres biens ,  
Il vint s'asseoir sur le siège de Reims ;  
Il quitta tout pour Jésus & Marie ,  
Sa pauvreté , ses haillons , sa patrie ,  
Mais conserva , dans un dévot éclat ,  
L'air simple & sot de son premier état.

Pendant la nuit , il ronflait dans sa tente ,  
Seul par hasard ; un grand bruit l'éveilla :  
Il voit , au sein d'une nue éclatante ,



Un *Ange* assis , qui d'abord l'appela.  
*Ebbo* troublé , d'une voix chancelante  
 Lui répondit : « *Gloire soit au Seigneur ,*  
*» Qui vient trouver son humble serviteur »* .  
 Le Messager du Maître du tonnerre ,  
 D'un saut léger ayant mis pied à terre ,  
 Vers le châtait s'est avancé soudain ,  
 Une écritoire & la plume à la main.  
 Ses doigts bénis levent la couverture.  
 Le Saint Prélat , immobile de peur ,  
 Le laisse faire , obéit sans murmure ,  
 Disant , *soit fait comme veut le Seigneur* .  
 L'Ange , troussant les fesses étonnées ,  
 En chiffres noirs y mit nos destinées ,  
 Et dit ensuite au Prélat plein d'effroi :  
 « *Demain matin allez trouver le Roi ,*  
*» Dieu vous l'ordonne , & vous lui ferez lire*  
*» Ce que le Ciel , par ma main , vient d'écrire »* .  
 Puis il partit. D'un regard de profil  
 Le *Prélat saint* lorgnait l'Ange gentil ,  
 Et quelquefois disait , d'un air moroze :  
 « *Ah ! j'ai bien cru qu'il voulait autre chose !*  
 Le lendemain , *Ebbo* tout radieux ,  
 Fut chez le Roi d'un air mystérieux.  
 « *Lisez , Seigneur* ». Le *Sire* vénérable  
 Baisse le nez sur la nouvelle table .

C H A N T I I I.

43

Et lit ces mots : « *Malheur au peuple franc ,  
Tant que Turpin péchera loin du camp* ».

*Charles* , saisi d'une mortelle crainte ,  
Tombe le nez sur la tablette sainte.

*Ebbo* s'éloigne , & fait voir en tout lieu ,  
Parmi le camp , qu'il est l'ami de Dieu.

Selon l'usage antique & respectable ,  
On fit venir mille Sorciers dans l'ost ,  
Et des Docteurs qui ne l'étaient pas trop.

Ces bonnes gens évoquerent le Diable ;  
Mais vainement ; & vous savez , je crois ,  
Pourquoi le Diable était sourd à leur voix.

*Charlot* avait , pour chef de sa bombance ,  
Un vieux Vandale , appelé *Jean Marcel* ,  
Sage bonhomme , & lourdaud plein de sel ,  
Inquisiteur des sottises de France ,  
Ne gazant rien , bravant même les Grands ;  
Il amusait le Prince à leurs dépens.

Riant de tout , déconcertant l'adresse  
Des Courtisans , & glosant leur bassesse ;  
De sa cuisine & du sceptre occupé ,  
Bernant le Roi , quand on l'avait trompé ,  
N'espérant rien , ne demandant pour grace ,  
Que de trancher ses mots avec audace.

Dans le néant de son chétif emploi ,  
Il bravait tout , & la Cour , & le Roi ;

Il écartait les insectes du trône.

*Charles* lui dut souvent un bon avis ,  
Et ce manant , nous dit *Mathieu Paris* ,  
Était peut-être , en ces âges maudits ,  
Digne lui seul du poids de la couronne.

Son avis fut , en voyant nos Docteurs ,  
Nos Négromans , tartuffes imposteurs ,  
Qu'il les fallait écorcher vif ou pendre ;  
Et les bernant , il les força de prendre  
La fuite au loin , pour prix de leurs labeurs.

Maint Chevalier vint briguer l'avantage  
De s'enquérir du *Saint Palladion* ;  
*Marcel* , disait : Ou pêche le felon ?

*Antoine Organt* , fils du saint personnage ,  
Se mit en quête , & courut maint rivage ,  
Accompagné de son Ange gardien.  
Cet Esprit pur , sans doute Esprit de bien ,  
Le protégea dans ses longues prouesses ,  
Et le soutint dans ses jeunes faiblesses ,  
En lui prêchant les devoirs du Chrétien ,  
Et lui montrant les palmes éternelles  
Que Dieu réserve à ses amis fideles.  
Le mauvais grain & les ronces charnelles  
Germerent mieux dans le cœur du vaurien !

*Antoine Organt* avait vu la prairie  
Vingt fois déserte & vingt fois refleurie.

Vingt ans enfin s'étaient passés depuis  
Que l'*Archevêque*, animé d'un saint zele,  
Vint élever son ame au Paradis  
Entre les bras de la Nonnette *Engelle*.

Le sang *Turpin* dans ses veines bouillait,  
Les yeux brillans de sa mere il avait;  
Mais c'était tout : car sa figure haute  
N'annonçait point le fils d'une dévote.

Jà le contour de son jeune menton  
Était bruni par un léger coton ;  
Avec vigueur il maniait la lance.  
Pour gouverneur il n'eut que des soldats ;  
Chasses, tournois & joûtes, dès l'enfance,  
Avaient durci ses membres délicats.  
Au demeurant, c'était des hérétiques  
Le plus affreux, se moquant des reliques,  
Bernant les Saints, quelquefois le Seigneur,  
Qui cependant l'aimait de tout son cœur.

D'ailleurs il eut un Ecuyer profane,  
Grand indévot, grand Epicurien,  
Ne connaissant de Dieu que la tocané ;  
Qui lui prouva que le mal était bien,  
Le corrompit, & n'en fit qu'un vaurien,  
Malgré la grâce, & son Ange gardien.  
Ayant donc pris congé de *Charlemagne*,  
En l'embrassant, il se mit en campagne,

---

Pour toute suite ayant cet écuyer ,  
L'Ange gardien , & George l'Aumônier.

Organt trotta sur un cheval d'Espagne ,  
Impétueux , ardent à batailler.

Messire George , avec un air altier ,  
Et l'écuyer , qu'on nommait *Jean Champagne* ,  
Sur des rouffins à l'envi cheminaient ,  
Qui , fiers du poids , les oreilles dressaient ,  
Et la poussière autour d'eux amassaient.

Organt battit plaines , forêts , collines ;  
Le nom *Turpin* s'entendit en tous lieux ,  
Le nom *Turpin* retentit jusqu'aux cieux.  
Il chemina vers les cités voisines.  
Après cela , que faire ne sachant ,  
Il s'en revint devers cette rivière  
dont j'ai parlé , quelque soupçon ayant  
Qu'il aurait pu s'y noyer en passant.  
Mais s'il péchait , il vivait cependant :  
Un mille ou deux il suivit le courant ,  
Cherchant parmi les aulnes , la bruyère ,  
Et d'oncle point. Il sonna de son cor ,  
Pour appeler cette *Nymphe* perfide ,  
Qui , plus cruelle & plus aimable encor ,  
Parut bientôt sur la plaine liquide ,  
Avec un air craintif , mais séduisant ,  
Et ses beaux yeux de son voile couvrant.

- « Cruels , eh quoi ! dit-elle en soupirant ,  
» N'êtes-vous point contens d'un seul outrage ?  
» Vos cœurs sont-ils à la pitié si sourds ,  
» Qu'ils aient juré de m'affliger toujours ?  
» Si vous avez ce barbare courage ,  
» Cherchez ailleurs quelque ennemi sauvage ,  
» Digne de vous , & qui puisse opposer  
» A vos fureurs , à vos farouches armes ,  
» D'autres combats que de timides larmes ,  
» Que des soupirs qui ne peuvent percer ,  
» Ni votre cœur , ni ce dur bouclier.  
» Ce tendre sein, que vous pouvez frapper ,  
» Renferme un cœur moins cruel que sensible ;  
» Ce faible bras n'est rien moins que terrible.  
» Armé du fer , l'avez-vous vu jamais  
» Porter la mort & l'effroi sur vos rives ?  
» Percer le cœur de vos dames plaintives ,  
» & renverser vos superbes palais ?  
» Non. Pourquoi donc, pourquoi, monstres sauvages,  
» Désolez-vous nos innocens rivages ?  
» Mais à quoi bon ces frivoles clameurs ?  
» Pourquoi me plaindre , & que servent ces pleurs ?  
» Tigres , vos cœurs , fermés à la tendresse ,  
» Dédaignent trop mon sexe & ma faiblesse » !

Un tel discours était accompagné  
D'un air si tendre & si passionné ,

Que les rochers à l'entour s'amollirent ,  
 Et que les eaux leur course suspendirent.  
 Mais ces soupirs , ces larmes , ces sanglots  
 Avaient pour but la perte du Héros.  
 Ciel ! se peut-il qu'une figure aimable  
 Puisse voiler un cœur abominable !

*Organt* repart : « Ma Princesse aurait tort  
 De me prêter telle décourtoisie ;  
 Belle jamais ne vis en ennemie ,  
 Mieux aimerais la plus cruelle mort.  
 Je ne viens point vous déclarer la guerre ,  
 Et Dieu le fait quels genres de combats ,  
 Si le vouliez , vous livreraient ces bras.  
 N'a pas long-temps , près de cette rivière ,  
 S'est égaré l'*Archevêque Turpin*.  
 Pardonnez-moi ma démarche indiscrete ;  
 Je ne fais rien de son nouveau destin ;  
 De tous côtés je me suis mis en quête  
 Pour le trouver , & me feriez plaisir ,  
 Sur ce malheur , si pouviez m'éclaircir ».

Elle sourit , & de cet air aimable ,  
 Cet air touchant , cet air inexprimable ,  
 Mêlé de joie & mêlé de langueur ,  
 Qui désignait amour , désirs , frayeur ;  
 Il s'échappait encore quelques larmes ,  
 Qui du sourire embellissaient les charmes.

Lorsque

Lorsque l'aurore annonce un beau matin ,  
 Après le deuil d'un passager orage ,  
 Et que Zéphyr , de son souffle badin  
 Semble chasser la foudre du rivage ,  
 A l'Orient tel on voit le soleil  
 Voiler son front d'un nuage vermeil.  
 La nuit s'envole , & la clarté naissante  
 Rend la Nature encore plus piquante.  
 En folâtrant , Zéphyre sur les fleurs ,  
 Du Ciel calmé vient balancer les pleurs.  
 Vous entendez la fauvette au bocage ,  
 Qui tremble encore , & pourtant qui ramage ,  
 Et vous voyez aux tortueux buissons  
 Pendre la pluie en perles , en festons.

« Guerrier , l'honneur de la Chevalerie ,  
 » Dit notre *Nymphe* au jeune Paladin ;  
 » Oui , je l'ai vu l'*Archevêque Turpin* ;  
 » Mais je ne fais s'il n'a perdu la vie :  
 » Seul il était sur la rive resté ;  
 » Un Enchanteur , qui fondait de la nue ,  
 » Parmi les airs l'a soudain emporté ,  
 » Et sur le champ je l'ai perdu de vue.  
 » Mais je vous puis enseigner le moyen  
 » De le trouver , & vous ferai connaître  
 » Sa destinée , ainsi qu'elle puisse être ,  
 » Si me suivez en ce lieu souterrain.

*Part. I.*

**E**



Le fleuve était immobile & paisible ;  
 Nos Paladins s'élancent dans les eaux :  
 Bref il séleve un ouragan terrible ,  
 Qui jusqu'au ciel a fait voler les flots.  
 Le temps se couvre , un effroyable orage  
 Se forme , brille , éclate dans les airs ,  
 Et de ses feux sillonne le rivage.  
 Tous les Démons sortirent des enfers ,  
 De cris affreux les plages ils remplirent ,  
 Et les échos à l'entour répondirent.

Nos *spadassins* , qui ne s'attendaient pas  
 A ce malheur & cette perfidie ,  
 Assurément devaient perdre la vie ,  
 Ne virent onc de si près le trépas.  
 Aucunes fois sous l'onde ils disparurent ,  
 Aucunes fois abîmés ils se crurent.  
 Heureusement le brave Chevalier  
 Avait son Ange, & sur-tout son courfier.  
 George mâcha quelque priere impie ;  
 Car il était expert dans la magie.  
 Sur son baudet , *Champagne* dextrement  
 Criant alerte , allons boire , courage !  
 Saisit la queue à l'Espagnol d'*Organt* ,  
 Serra sa bête , & gagna le rivage ,  
 Près de périr , & toujours en chantant.  
 A l'autre bord quand tous trois ils se v'rent ,

De très-bon cœur complimens ils se firent.  
 C'en était bien la peine de pardieu.  
 George pourtant avait l'ame marrie.  
 J'ai bu de l'eau , disait-il , moi ; corbleu ,  
 Moi qui croyais n'en boire de ma vie !  
 George pensait mourir empoisonné ,  
 Antoine *Organt* jurait comme un damné ;  
 En piteux cas c'était là son usage.  
 Pour l'Écuyer , il était bien plus sage ;  
 Car il riait. « Quand le mal est passé ,  
 » Riez , dit-il ; l'heureux ingrat qui pleure ,  
 » Si le Destin l'eût occis tout-à-l'heure ,  
 » De par *Saint-Jean* , serait bien avancé » .  
 L'Aumônier dur , sous sa masse profane ,  
 Vit au rivage expirer son cher âne ,  
 Cet âne preux , cet illustre grison ,  
 De ses travaux vigoureux compagnon.  
 Heureusement dans la plaine émaillée  
 Paraît un âne , & s'affourchant dessus ,  
 George riait de celui qui n'est plus.  
*La vertu morte est bientôt oubliée* (1).

---

(1) *Œdipe* de Voltaire.

---

## C H A N T I V.

---

### A R G U M E N T.

*Ce que devinrent les Démons , ce que devint Sornit ; Conseil tenu par Charlemagne , Conseil tenu par Hydamant & Hélène.*

**M** O N cher Lecteur , il convient de vous dire  
Ce qui se passe au lumineux Empire.

Le peuple saint , chassé du Paradis ,  
Pressait l'attaque au céleste parvis ,  
Et l'Eternel , qui n'a plus de tonnerre ,  
Depuis qu'Amour l'emporta sur la terre ,  
Criait de loin , à l'Ange *Ithuriel* :

« Dresse ton vol , monte sur l'arc-en-ciel ;  
» Va me chercher , au pays des orages ,  
» D'autres coursiers , un char & des éclairs ,  
» Des ouragans , des pétards , des nuages ,  
» Et des carreaux pour griller ces pervers ».

*Ithuriel* , à ces mots , fend les airs ,

---

La lance au poing , le casque sur la tête ,  
Et vole droit devers une planete ,  
Séjour d'effroi , séjour de la tempête.

Là , sous des monts l'un sur l'autre entassés ,  
S'étend au loin une horrible caverne ,  
Noire , profonde , & pareille à l'Averne ;  
D'affreux rochers tous les champs hérissés ,  
Semblent aux yeux le débris effroyable ,  
L'éboulement des mondes renversés ;  
Du ciel ingrat quelques rayons brisés ,  
En un jour faible , obscur , épouvantable ,  
Semblent venir expirer de terreur  
Dans ce séjour de tristesse & d'horreur.  
Dans leurs cachots les aquilons mugissent ,  
Et les rochers de leur bruit retentissent.

*Ithuriel* fit entendre sa voix ,  
Les vents mutins se turent à la fois ;  
A son aspect les rochers tressaillirent ;  
Les flancs du mont sous sa lance s'ouvrirent.

Bref , il en tire un grand chariot d'airain ,  
Environné de gerbes fulminantes ,  
Tout constellé des maux du genre humain.  
Il attela quatre jumens fringantes ,  
Quatre étalons orgueilleux , bondissans ,  
Nés de la foudre , impétueux , ruans ,  
Et dont l'humour , que Dieu voulut charnelle ,

Les allumait d'une fougue éternelle.  
 Impatiens de prendre leur effor ,  
 Ils hennissaient en secouant la tête ;  
 Ils se cabraient en rongant un frein d'or.  
*Ithuriel* enchaîna la tempête  
 Autour du char , y posa des carreaux ,  
 Et des éclairs enfermés dans des pots ;  
 Il entourait le char d'un gros nuage ,  
 Et de sa voix fit voler l'attelage.

Le Ciel était dans un chaos affreux ;  
 Le saint parquet , aspergé d'eau bénite ,  
 Brûlait aux pieds la canaille maudite.  
 Ils bondissaient comme des furieux ,  
 Buvaient la *grace* , & trinquaient l'*ambrosie* ,  
 Saintes liqueurs pour le palais des Dieux ,  
 Qui des Démons brûlait la gueule impie.  
 Quelques-uns d'eux pour la fuite opinaient ,  
 Les plus hardis au combat s'acharnaient ,  
 Et pour servir leur brutale furie ,  
 Lançaient aux Saints les coupes de la vie.  
 Voires agnus que les nonnes pleuraient.

Ah ! voilà donc ce qu'entraîne après elle  
 D'un sot orgueil l'ivresse criminelle !  
 Saint Pierre , hélas ! n'eût-il pas mieux valu  
 De mon Prélat secourir la vertu ?  
 Ciel ! que de sang lavera sa faiblesse !

L'injure faite au cocu Ménélas ,  
 Coûta moins cher aux bandits de la Grece.  
 Que de Héros menace le trépas !  
 Que de Beautés, dans les cités de France  
 S'en vont pleurer une éternelle absence !  
 Ne pleurez point , & faites des soldats !  
 On entendait de loin dans l'atmosphère  
*Ithuriel* amenant le tonnerre.  
 Le *Satanas* , faisant réflexion  
 Qu'il lui faudrait , malgré lui , tout à l'heure  
 Evacuer la céleste *Sion* ,  
 Et qu'au surplus cette haute demeure  
 S'accordait mal avec le grand dessein  
 De perdre *Charle* & de cacher *Turpin* ,  
 Abandonna sa coupable entreprise ,  
 En emportant la clef du Paradis ,  
 Que le Malin , par finesse depuis ,  
 Mit à l'encan , & vendit à l'Eglise.  
 Icelle mit à l'Olympe un Portier ,  
 Lequel Portier sa peine fit payer.  
 Il repoussa durement de l'entrée  
 Toute vertu qui n'était point dorée.  
 On acheta par pieds cubes le Ciel ;  
 L'or remplaça la grace sur l'autel ;  
 On acheta , l'on vendit les miracles ,  
 Et l'avarice inspira des oracles.  
 Le Dieu d'amour , le Dieu de pauvreté ,

Au poids de l'or vendit la charité :

Il s'enrichit , & la chevre *Amalthée*

Vint habiter l'étable de Judée.

Heureux encore , on nous laissa le bien ,

Et de pécher , & nous damner pour rien !

Laiissons l'Eglise , & le Ciel , & le Diable

Pour quelque temps ; car je crains d'ennuyer

Mon cher Lecteur , & je veux l'égayer

Par quelque objet moins grand , mais plus aimable.

*Amour* , perché sur le tendre *Sornit* ,

Comme *Piis* sur un baudet du Pinde ,

Sans aventure arrive avant la nuit ,

Dans le désert où dormait *Adeline*.

Ce ne sont plus ces rochers fourcilleux

Qui menaçaient les Enfers & les Cieux ,

Ces champs brûlés où mourait l'espérance ,

Et tout remplis d'un farouche silence :

Une autre fois vous apprendrez comment

Un merveilleux & rare enchantement ,

De ce désert effroyable & sauvage

Fit tout à coup un riant paysage.

Mille bosquets s'élevent dans les champs ,

La terre prend une face nouvelle ;

Là des oiseaux par les airs gazouillans ,

Là des ruisseaux où Phébus étincelle :

L'on voit flotter sur la tête des monts ,

Des ormeaux verts où paissent des moutons.

L'ame s'éleve , une illusion tendre

Peuple ces bois de Nymphes , de Sylvains ,

D'une Driade elle anime les pins.

Le cœur écoute , & le cœur croit entendre

Les chalumeaux , les haut-bois des pasteurs,

Et des amans les naïves langueurs.

Là Philomele , en pleurant , se soulage.

Un beau palais domine le rivage ;

Son faite altier s'éleve dans les cieux ,

Et de rubis chaque pierre incrustée

Dans l'onde au loin va répéter ses feux.

Linde dormait ; à cette Isle enchantée

Il ne manquait que l'éclat de ses yeux.

Sornit d'abord, oubliant qu'il est âne ,

Porte à sa bouche une levre profane ,

Et d'un pied dur potele ses appas.

Linde pourtant tu ne t'éveillais pas !

L'ame souvent, par la peine absorbée ,

Aux sens flétris semble être dérobée.

L'âne hésita s'il userait des droits

Dont en ce cas il usait autrefois.

Quoique baudet , dans sa rude tendresse , }

Il conservait quelque délicatesse ;

La passion l'emportait cependant :

La chair , la chair , de son aiguillon roide ,



Le combattait , & lui pressait le flanc ;  
 La chair insiste , & le pauvre âne cede.  
 Le tendre amour avait mis en effet  
 Dans son cœur faible un vigoureux projet.  
 Il était âne , & guerrier qui plus est.  
 Sur le rocher mollement étendue ,  
*Linde* découvre une cuisse charnue ,  
 Et cependant le nerveux pénaillon  
 De la chair dure agitait l'aiguillon.  
 Amour , dit-il tendrement en lui-même ,  
 Entre mes bras assoupis ce que j'aime.  
 Il s'agenouille ; au premier coup de rein ,  
 La Belle saute , & s'éveille soudain.  
 Elle s'éveille , ô fantôme ! ô surprise !  
 Un âne en pleurs , un âne à ses genoux !  
 Ses sentimens , qu'il rendait à sa guise ,  
 Dans ses regards je ne fais quoi de doux ,  
 L'air de vertu , de honte , de franchise ,  
 Et ne fais quoi qui toujours sympathise ,  
 Font soupçonner à l'avidie Beauté  
 L'enchantement , *Sornit* , la vérité.  
 Au cou de l'âne elle vole en liesse.  
 « Mon ami cher , est-ce toi que je presse ,  
 » Est-ce bien toi » ? *Sornit* , avec candeur ,  
 D'un haut le corps confirma son bonheur.  
*Alinde* avait une bague magique ,

Dont la vertu , soit du Diable ou du Ciel ,  
Rendait à tout son état naturel.

*Linde* peut-être eût aimé le bourique ;  
Son cœur éprouve un aimable combat ;  
Mais de sa voix elle craignait l'éclat.

Changeons sa tête ; elle touche , elle change.  
Que de baisers donnés , pris confondus ,  
Précipités , redemandés , rendus !  
Changeons ces pieds , & ce poil qui démange.

Le tout changea. Partant elle hésitait  
Si , pour le reste , elle le changerait.  
Grand'peine c'est , lui dit enfin la Belle ;  
Mais cette bague est d'une vertu telle ,  
Que sur le reste elle n'a point d'effet ,  
Etant bénite ; & *Linde* larmoyait !

« A mon bonheur je passe cette clause ;  
» J'aurai du moins ces yeux bleus , ce beau tein ,  
» Ces bras mignons , & ces levres de rose ,  
» Et ce sein blanc à presser sur mon sein ».

*Sorniz* partant , redevenu lui-même ,  
A cela près , usait bien tendrement  
Des droits d'un âne & des droits d'un amant.  
Oh qu'il est doux d'être âne cependant  
Entre les bras du faible objet qu'on aime !  
*Linde* éperdue , à ce qui la blessait  
Voulait toucher , & pourtant ne touchait.

Heureux amans , je vais quitter votre Ile ,

Bien qu'à regret ; ma Muse , une autre fois ,  
 Viendra s'asseoir à l'ombre de vos bois ,  
 Lorsque sa lyre , aux meurtres inhabile ,  
 Lasse sera des querelles des Rois.

En ce moment , le Monarque de France  
 Tenait conseil en son camp vers le Rhin ;  
 Monsieur *Ebbo* , dans sa sotte éloquence ,  
 Peignait les maux dont le Prêlat *Turpin*  
 Les menaçait par sa fatale absence.

*Charlot* repart : « Où diable le Destin  
 » S'est-il niché dans ce fils de Putain » ?

Ce Roi si bon , si plein de courtoisie ,  
 Et si loyal , avant que la Folie  
 A son grelot l'univers eût soumis ,  
 Devint brutal & fou de sens rassis ;  
 Il a perdu son antique prudence :  
 Je ne veux plus que boire & que chanter.  
 S'il avait su chanter , boire , & régner ,  
 Ce n'eût été le pis de sa démence ;  
 Mais il s'endort , & n'en est pas meilleur ,  
 Du sang du peuple il enivre son cœur.  
 Si , dans sa plate & sotte fantaisie ,  
 Il avait eu quelque aimable folie !  
 Mais le vilain ne se repaissait pas  
 De la fadeur , des vices délicats.  
 Il aimait mieux être un Sardanapale ,

Et s'engourdit dans sa volupté sale.  
 La soif de l'or le gosier lui sécha ;  
 Pour en avoir le peuple il écorcha.  
 Il eut de l'or , mais perdit , en échange ,  
 Gloire & repos : le Ciel ainsi nous venge.  
 J'aimerais mieux , si j'étais le Sophi ,  
 Manquer de pain , que de me voir haï.  
 Le peuple fuit, l'effroi qui l'environne ,  
 Défend aux cœurs l'approche de son trône.  
 Le pauvre Sire avait une moitié  
 Que l'on nommait Madame *Cunégonde* ,  
 Reine , autrefois les délices du monde ;  
 Elle devint sans remords , sans pitié ,  
 Immola tout à sa rage lubrique ,  
 Vit les forfaits avec un œil stoïque.  
*Charles* du moins , tranquille , regardait  
 Les maux présens ; la furie en riait ,  
 Et maudissait la pauvre espece humaine ,  
 Qu'on maltraitait avec autant de peine.  
 Mais je m'éloigne ici de mon objet ;  
 Je moralise , & j'aurais bien mieux fait  
 De vous conter les gauloises prouesses  
 Des Paladins & leurs nobles maîtresses ,  
 De déplorer le péché de *Turpin* ,  
 De le chercher , ou de vous dire enfin  
 Ce qui se passe au camp de *Vitikin*.

Quand ce Héros partit pour *Herminie* ,  
 L'on tint conseil , & le jeune *Hydamant*  
 Leur dit : « Saxons , votre armée affaiblie  
 » A plus besoin de repos à présent ,  
 » Que de lauriers achetés par du sang.  
 » Sans doute enflés de leur gloire imparfaite ,  
 » Nos ennemis s'avancent orgueilleux ,  
 » Et vont bientôt reparaître à nos yeux.  
 » Qui fait les maux que le sort nous apprête ?  
 » Qui fait bientôt si nous n'aurons en tête ,  
 » Et les Gaulois , & même les Alains.  
 » O *Vitikin* ! ô douleur ! ô mon pere !  
 » Il ne voit plus peut-être la lumiere !  
 » Quinze ans de pleurs , d'horreur , & de misere ,  
 » Nous ont appris à craindre les destins » .

A ce discours , *Salamane* s'élançe ,  
 Guerrier fougueux ; la raison , la prudence  
 Lui répugnaient , & ce courage altier  
 Ne connaissait de raison que l'acier.  
 « Eh quoi ! dit-il , frappant son ciméterre ,  
 » Attendons-nous que le peuple Gaulois  
 » Passe le Rhin , traîne chez nous la guerre ,  
 » Et jusqu'ici nous apporte ses lois ?  
 » Moi , je prétends , dût-ce être pour ma perte ,  
 » Passer en France , & jusques dans Paris ,  
 » Parmi le sang , les larmes , les débris ,  
 » Laver l'affront dont la Saxe est couverte .

» Je pars : adieu ; si vous êtes Saxons ,  
 » Suivez mes pas ; vengeons-nous , ou mourons ».

Comme il parlait , *Hélène* soulevée ,  
 Le glaive nu , s'étoit déjà levée.

« Lâches , partez ; le danger est ici :  
 » Partez , dit-elle , & cherchez sur la terre  
 » Quelque désert qui vous mette à l'abri  
 » Et des périls & des maux de la guerre.  
 » Sans colorer une indigne frayeur  
 » Des faux dehors d'un excès de valeur ,  
 » Il est plus court d'avouer que tu tremble ,  
 » Et que ce camp où marche l'ennemi ,  
 » Ne calme point ton cœur mal affermi.  
 » Répondez-moi , soldats ; que vous en semble ?  
 » Son artifice a-t-il su m'éblouir ?  
 » C'en est assez , & vous pouvez partir ;  
 » Sans votre bras nous saurons nous défendre  
 » Nous n'irons point au devant des Gaulois ,  
 » Mais fierement nous saurons les attendre ,  
 » Non pour fléchir & recevoir des lois ,  
 » Mais soutenir & nos Dieux & nos droits ,  
 » Et vous apprendre à nous rendre justice ,  
 » Comme à rougir d'un pareil artifice ».

Le guerrier , plein de folie & d'honneur ,  
 Etincelait de honte & de fureur ;  
 Mais le respect que l'on doit à son maître ,

De cette fougue étouffa le salpêtre.  
 Il se retire écumant de dépit ,  
 Impétueux , roulant dans son esprit  
 Tous les moyens de laver cet outrage ,  
 Et dans sa tente il dévore sa rage.

Par ce discours , *Hélène* adroitement  
 Sut prévenir la fuite inévitable  
 De cent Héros utiles dans le camp ,  
 Qu'entraînerait cet exemple honorable.

Le *Salamane* , en sa tente captif ,  
 Vit quinze fois le jour & la nuit sombre  
 A l'Univers rendre le jour & l'ombre ,  
 Sans que son cœur , atteint d'un poison vif ,  
 Permît jamais à sa vue abusée  
 De se fermer sous les doigts de *Morphée*.  
 On ne voit plus ses palefrois légers ,  
 D'un pied sonore atteindre le rivage ,  
 Et de l'amour dédaignant le servage ,  
 Le front mobile , appeler les dangers.  
 Ce n'était plus cette ardeur belliqueuse  
 Dont pétillait leur prunelle orgueilleuse ;  
 On ne voit plus ces flancs toujours pressés ,  
 Ce crin ardent que la trompette agite ;  
 Mais languissans , & les regards baissés ,  
 Tristes , pensifs comme ceux d'*Hippolite* ,  
 Ils demeureraient , & la nuit & le jour ,  
 Sourds à la voix de Mars & de l'Amour.

---

---

**CHANT V.**

---

**ARGUMENT.**

*Comment George fut fessé ; comment Nice fut baisée ; comment l'Ange gardien fut berné.*

**V**OUS avez vu la fraîche Jardiniere  
Quitant les bras de son joufflu Colin ,  
En jupon blanc sortir de sa chaumiere ,  
Et vers Paris trotter de grand matin .  
De même l'aube , aimable avant-courriere ,  
De l'univers entr'ouvroit la barriere .  
L'aube naquit , dit un grave Romain ,  
D'Endymion , & Diane la lune ;  
Elle apportait au Ciel chaque matin  
Le lait nouveau des troupeaux de Neptune .  
Or , un beau jour , Jupiter l'attendit  
Vers l'Orient : en chantant elle arrive .  
Jupin courut ; l'adroite fugitive  
Fit un faux pas , son urne répandit ,



Et la blancheur est toujours demeurée  
En cet endroit de la voûte azurée.

*Antoine Organt , & George , & l'écuyer ,*

Etaient alors en train de cheminer ,  
Et les Zéphyr , & l'aube moitié née ,  
Tout annonçoit une belle journée.

A l'Orient le Ciel éblouissait ,  
Soit que ce jour la laitière immortelle  
Eût essuyé quelque encombre nouvelle ,  
Et répandu le divin pot au lait ,  
Soit qu'il fût beau simplement en effet.

On arriva dans une hôtellerie ,  
Où l'on dîna ; la table fut servie  
Sans grand apprêt , mais pourtant proprement.  
*Nice* servait , non point élégamment  
Et de cet air plein de mignarderie ,  
A dire vrai ; mais *Nice* possédait  
Deux beaux tetons sous un léger corset  
Fort mal noué , par mégarde sans doute ;  
D'un blanc mouchoir la transparente voûte  
En trahissait le boutonnet charmant ,  
Et par mégarde encore apparemment.  
Gentil souris que le souris de *Nice* ,  
Petit air fin & sans nul artifice ,  
Œil bleu , teint frais , cotillon blanc & court ,  
Laisse lorgner jambes faites au tour.

C H A N T V.

57

Ce n'était point du tout coquetterie ;  
Mais *Nice* était apparemment grandie ;  
L'amour avait arrondi ses deux bras.  
Ainsi charmante , & ne s'en doutant pas ,  
Elle danfait sur un pied & sur l'autre ,  
A droite , à gauche allait dans la maison ,  
Faisait virer perfide cotillon ,  
Et marmottait joyeuse patenôtre.

L'impénitent & lubrique Aumônier  
Ne se lassait icelle de lorgner ,  
Et convoitait son joyau de baptême.

*Nicette* alors apportait une crème  
Moins blanche qu'elle. « Or ça , Belle , dit-il ,  
De son bras dur ferrant son bras gentil ;  
» Ça , la petite , a-t-on son pucelage ?  
» Point ne mentons ; l'avons-nous ce bijou ?  
» L'aurions-nous pas laissé dans le village ?  
» Oui , n'est-ce pas ? » Vous importe-t-il où ?  
Dit *Nice* , dont la pudeur outragée ,  
De lys en rose est tout à coup changée ,

L'air elle avait , qu'elle aurait mieux voulu  
Qu'*Antoine Organt* eût son beau bras tenu ,  
Même autre chose , & d'un coin de prunelle  
On vous frisait le jeune Chevalier ,  
Qui bien souvent jetait les yeux sur elle ,  
D'un certain air qu'on savait épier.

Point ne parlait ; plus l'amour est extrême ,  
 Moins il éclate en frivoles discours ,  
 Et le silence , au temple des Amours ,  
 Parle souvent mieux que l'oracle même.  
 Cela posé , fillettes là-dessus  
 Très-rarement ont les esprits obtus.

Ce n'est le tout ; notre Aumônier sans grace  
 Avec fureur un doux baiser voulait ;  
 Mais le poil dur de sa lubrique face ,  
 De ce tendron les levres n'alléçait.  
*Nicette* crie : Au secours , on m'égorge ;  
 Et fretillant comme anguille dans l'eau ,  
 Elle s'arrache aux tenailles de *George* ,  
 Qui vers sa bouche affilait son museau.  
 Dans le jardin , *George* poursuit *Nicette* .  
 Soudainement deux robustes valets ,  
 Chacun armés de vigueur & de fouets ,  
 D'un bras nerveux vous empoignent la bête ;  
 On vous lui met dans la gueule un bâillon ;  
 On vous l'étend sur l'herbe de son long ,  
 Et nos deux *gars* défroquent son derrière .  
*Nice* accourut , & frappa la première  
 Etourdiment : mais ayant aperçu  
 Le globe affreux de cet énorme cu ,  
 Cette vallée infernale , profonde ,

Et qu'ombrageait une forêt immonde,  
 Ce cuir tané, ce croupion monstrueux,  
 Comme n'en eut ni le fier *Poliphème*,  
 Ni le *Mimas* armé contre les Cieux.  
*Nice* tremblante, & le visage blême,  
 Recule un pas, puis en avance deux.  
 Mais chaque *gars*, & ferme & vigoureux,  
 Ayant saisi l'instrument de vengeance,  
 D'un bras terrible, harmonieusement,  
 Sur ce derrière infatigable, immense,  
 Avec sang froid fait tomber la cadence.  
*Champagne* vint, sa voix contrefaisant;  
 Il exhorta le Moine à patience.  
 « Mon frere cher, disoit-il saintement  
 » En *Jésus-Christ* mettez votre espérance;  
 » Pour nous tirer des griffes du Démon,  
 » Il a souffert maintes irrévérences,  
 » Crachats, soufflets, & fustigation.  
 » Ceci n'est rien auprès de ses souffrances,  
 » *Jésus* mourut, & vous ne mourrez pas.  
 » Recueillez-vous avec l'Agneau sans tache,  
 » Et priez-le, dans ces rudes combats,  
 » De vous aider à fournir votre tâche ».  
 Du patient les cris percent les cieux;  
 Sa croupe impure étoit en marmelade.  
 Tels sont ces monts où gémit *Encelade*.

---

Les Forgerons du Souverain des Dieux  
 Ces monstres noirs , ces Cyclopes affreux  
 Les nerfs faillans & l'haleine bruyante ,  
 Couverts de poudre & les poils hérissés ,  
 Sous des marteaux lourdement cadencés  
 Faisoient trembler l'enclume gémissante.  
 Ainsi nos *gars* , à coup précipité ,  
 Font retentir , sous une main pesante ,  
 Le cul de *George* en sa concavité.

*Organt* disait : « Que le révérend *Pere*  
 Chante à loisir là-bas son bréviaire ;  
 Pour nous , buvons ». *Champagne* lui versait,  
 Et toutefois son verre n'oubliait.

*George* hurlait , & ses fesses tannées  
 Etaient par-tout de marques sillonnées.

*Organt* enfin fit signe de cesser ,  
 Et de s'enfuir. On prend la fuite , on crie ;  
 Et le Héros , branlant son braquemard ,  
 Comme s'il fût venu plein de furie  
 A son secours , lui dit : « Je viens trop tard ;  
 » J'aurais voulu les scélérats connaître ,  
 » De qui l'audace ainsi vous a su mettre ,  
 » Que n'avez-vous à mon aide crié » ?

Le Moine au lit s'en fut estropié ,  
 Se promettant de punir cette esclandre.  
 Le Chevalier avait cru ce jour-là

Aller gter à vingt mille de là.  
 Cet incident vint le départ suspendre ;  
 Mais au surplus il n'en fut pas fâché.  
*Nicette* avait son jeune cœur touché ;  
 Il espéra que le sien serait tendre.  
 C'en fut assez ; il oublia bientôt  
 L'arrêt du sort , & son oncle , & *Charlot*.

« Ah ! que le Ciel, disait-il , est bizarre ,  
 » De dégrader une beauté si rare ,  
 » Et d'abaïsser de si touchans traits  
 » Aux soins grossiers d'un essaim de valets !  
 » Si le Destin l'avait fait à ma guise ,  
 » Il en eût fait plutôt une Marquise.  
 » Mais le Destin eut peut-être raison.  
 » *Nice* Marquise eût été précieuse ,  
 » Coquette , sottè , altiere , impérieuse.  
 » Vaut-il pas mieux un villageois tendron ?  
 » Il me faudrait faire mainte grimace ,  
 » Et larmoyer , & faire le muguet ,  
 » Pour obtenir un froid baiser , par grace ,  
 » Et découvrir un sein avec respect ,  
 » Du vrai bonheur n'avoir que le fantôme ,  
 » Etre cocu tout comme un autre en somme ;  
 » J'aime bien mieux que ma *Nicette* enfin ,  
 » *Nicette* soit , que Baronne ou Comtesse ;  
 » Le vain éclat d'un titre de noblesse

» S'évanouit à côté d'un beau sein ».

Comme il parlait , brillant trait de lumière  
Soudainement par les airs s'épandit ;

Et le Héros son *Ange gardien* vit

Croissant de flamme embrassait sa paupière ,

Cheveux blondins sur son dos voltigeaient ,

Au gré de l'air ses vêtemens flottaient ,

Que les zéphyrus curieux retournaient.

On lui voyait maint flacon efficace ,

Rempli d'une eau que l'on appelle grace ;

Le doux *Jésus* en distribué aux Saints

Qu'il a chargés du salut des humains ,

Et chacun d'eux un pareil flacon porte ,

Dont , au besoin , son ouaille il conforte.

Il dissipa de son souffle divin ,

De Diablotaux un sémillant essain ,

Qui le bernait , dansait sur ses épaules ,

Et ricanait autour de ses fioles.

En soupirant d'un air sanctifié ,

Il prononça ces benoîtes paroles ,

Avec un ton d'amour & de pitié.

« Mon enfant cher , je viens vous prêter aide ,

» Et vous tirer des griffes du Malin ;

» Car votre cœur bien lâchement lui cede ,

» Et certain feu brûle dans votre sein ,

» Feu qui n'est pas celui d'amour divin !

« Vous

» Vous soupirez pour des Beautés mortelles  
 » De qui l'éclat est si frêle & si vain ,  
 » Et que les vers dévoreront demain.  
 » Connaissez mieux les beautés éternelles :  
 » Ces culs si ronds , si fermes , & si blancs ,  
 » Dans le tombeau vont bientôt se dissoudre ,  
 » Se consumer , & ne feront que poudre ;  
 » Ces yeux remplis de charmes séduifans ,  
 » Se sécheront comme la fleur des champs ;  
 » Ces blancs tetons , dont la forme est si belle ,  
 » Ou qui du moins , mon fils , vous semble telle ,  
 » Vont s'éclipser dans la nuit du trépas » !

« Oûi , dit *Organt* , c'est une loi cruelle ,  
 » Mais qui devrait respecter tant d'appas.  
 » Affreuse Mort , sous ta faux tout succombe ,  
 » Tu détruis tout , trônes , palais , cités ;  
 » Ton bras cruel , dans l'oubli de la tombe ,  
 » Anéantit & rangs & dignités ,  
 » Et les attraits des touchantes Beautés.  
 » La faux du temps , tout frappe , tout enleve ;  
 » Tout finit , fuit , & passe en ces bas lieux.  
 » Que faire donc si la vie est un rêve ?  
 » Rêvons du moins que nous sommes heureux.  
 » Ce Dieu si grand , & sans doute équitable ,  
 » Qui nous soumet à de tristes destins ,  
 » Peut-il encor trouver l'homme coupable



- » D'avoir aimé l'ouvrage de ses mains ?  
 » Non ; j'aime *Nice* , & d'un amour extrême ;  
 » J'aime ses yeux, passagers, mais charmans ,  
 » Et tous les Saints, mon bon Ange, & vous-même.  
 » Forniqueriez si vous aviez des sens ».

- L'*Ange* repart : « Mon filleul, que tant j'aime »  
 » Si forniquez , & point ne conservez  
 » Votre innocence & rose de baptême ,  
 » Et pour le Ciel si peu vous soupirez ,  
 » Songez au moins à ce que vous devez  
 » Au ciel , à *Charle* , à votre oncle , à vous-même ,  
 » Point ne sentez cette onction suprême ,  
 » Cet avant-goût de la gloire des Saints ,  
 » Et ne voulez que des motifs humains.  
 » Eh bien , sachez que la guerre présente  
 » Dépend en tout de votre oncle *Turpin*.  
 » Les yeux sur vous , la France est dans l'attente ,  
 » Pour découvrir son coupable destin.  
 » Songez aux maux qui tombent sur la France ,  
 » Au déshonneur qui va vous menaçant ,  
 » Tant qu'il vivra dans son impénitence.

- » Mon cher *Gardien* , reprit *Antoine Organt* ,  
 » Veuillez me dire où mon bon oncle pêche ,  
 » Ou donnez-moi cet astre bienfaisant  
 » Qui conduisit les Bergers à la crèche ,  
 » Et mettrai fin aux maux du peuple franc.

» Si j'étais Dieu , pour un chétif , un homme ,  
 » Me garderais de proscrire un Royaume ;  
 » Et Dieu nous doit pardonner bonnement ,  
 » S'il est meilleur encor qu'il n'est méchant ».

L'Ange comprit que la grace divine  
 Y ferait plus que toute sa doctrine.

Comme il allait la fiole verser

Droit sur son chef , *Nice* vint à passer.

On ne dit point pourquoi passait la Belle.

Elle courait ; *Organt* court après elle ,

Et plante là , plein de confusion ,

L'Ange perclus , de qui l'effusion

Manqua son coup , & tombant irritée ,

Fit tressaillir la terre épouvantée.

La Grace & lui de la sorte bernés ,

L'Ange s'envole avec un pied de nez.

De mon Lecteur l'attention distraite ,

Avec *Antoine* a volé vers *Nicette*.

*Nice* rougit , le brave s'enhardit ;

*Nice* sourit , *Organt* sourit de même ,

Lui prend la main , & la baise , & lui dit

Tout bonnement : Ma *Nicette* , je t'aime.

Cet aveu-là n'était pas éclatant.

Que voulez-vous ? *Nice* était du village ,

Et le Héros n'était pas impudent.

*Nice* repart : Non , point de badinage ;

Mais ses yeux bleus parlaient bien autrement ;

*Organt* vola baiser furtivement ,

Puis un second moins difficilement ,

Puis un troisieme , & puis un quatrieme ,

Et *Nice* enfin en rendit elle-même.

Amour alors par les airs voltigeait ;

Il avait vu la visite de l'Ange ,

Et le flacon & l'aventure étrange ,

Et dans ses mains , en volant, il riait.

Il s'approcha de notre couple tendre ,

Leur décocha par le cœur certains traits

Que dans leurs yeux son art avait su prendre ,

Puis il les mit dans un nuage épais.

*Mathieu Paris* ne dit point ce qu'ils firent ;

Mais il nous dit : Alors qu'ils en sortirent ,

Défordre était dans le faible corset ;

On remettait épingles au bonnet ;

Mouchoir froissé , contre son ordinaire ,

Car *Nice* était propre comme le jour ,

Elle tenait ce soin là de sa mere ;

Gorge qui bat , yeux humides d'amour ;

Mon cher Lecteur , sans tant vous en décrire ,

Bien devinez ce que *Mathieu* veut dire ;

Tous deux enfin s'en furent satisfaits ,

*Organt* chez lui , *Nicette* à son balais.

Je veux avoir une gente maîtresse ;

Je n'entends point par gente une déesse ;  
 Car je l'irai querir parmi les champs.  
 Je veux qu'elle ait une taille gentille ,  
 Un cœur ouvert , qu'elle ait toujours quinze ans ,  
 Qu'elle soit douce , & que son œil pétille ;  
 Je lui voudrais un petit souris fin ,  
 Sans hardiesse , un petit air malin ;  
 Auprès de moi sur-tout qu'elle rougisse ,  
 Et qu'elle soit enfin telle que *Nice*.

De son côté , fait-on ce que faisait  
*Jean l'écuyer* ? L'hôtesse il caressait.  
 Elle était veuve , & veuve inconsolable.

*Antoine* soupe , & *Nice* le servait.

Aiguillonné par le vin & la table ,  
 Il la trouvait encore plus aimable ;  
 De temps en temps tetons il lui prenait ,  
 Et de baisers les mets assaisonnait.  
 Dans une tendre & pétillante orgie ,  
 Oh ! qu'il est doux de presser tour à tour  
 Contre son sein sa bouteille & sa mie ,  
 Ivre à la fois & de vin & d'amour !  
 Les deux amans , sans scrupule & sans gêne ,  
 S'abandonnaient à leurs brûlans désirs ,  
 Et s'enivraient de vin & de plaisirs.

Déjà la nuit, sur son trône d'ébène ,  
 Allait atteindre au milieu de son cours ;

Cette heure là , c'est l'heure des amours ,  
 Dit *Arouet*. Sous le marbre & les chaumes ,  
 En ce moment , tous les hommes sont hommes ;  
 Le Pâtre alors est souvent plus heureux  
 Entre les bras de sa brune *Climene* ,  
 Qu'un Roi ne l'est dans les bras d'une Reine ;  
 Et sous l'abri de son palais pompeux ,  
 Souvent il tient des fesses surannées ,  
 Presse un teton & des cuisses tannées ,  
 Et bien souvent caresse même un cu ,  
 Qui dans le jour l'a fait sept fois cocu.  
 Pour mon *Guillot* , de la bouche il vous presse  
 Bouche vermeille & gorge enchanteresse ,  
 Baise un teton & ferme , & rond , & frais ,  
 Dont ses voisins ne tâterent jamais.

Au Chevalier demandez s'il préfère ,  
 Ou *Nice* à Reine , ou Reine à sa bergere.  
 En ce moment , son cœur est plus heureux  
 Que ne le font & les Rois & les Dieux.  
 Son sein brûlait sur celui de sa mie ,  
 Sa bouche humide à sa bouche est unie.  
*Nice* éperdue , en son brûlant transport ,  
 Entre ses bras le presse avec effort.  
 Dans ces instans , leur ame évanouie  
 Semble parfois abandonner la vie.  
 Le couple heureux jette un profond soupir ,

Et se confond dans le feu du plaisir.

*Organt* lui dit : « Soyez ma douce amie ,

» Echappez-vous de cette hôtellerie ;

» J'ai dans le Maine un assez beau châtel

» A pont-levis , & c'est là que j'espere

» Vous couronner au retour de la guerre.

» Je vous le jure à la face du ciel ;

» Oui , quelque jour vous serez noble Dame ,

» Et mon courage , envers & contre tous ,

» Fera juger , chere ame de mon ame ,

» De mon amour & tendresse pour vous » .

*Organt* ainsi faisait parler sa flamme .

*Nice* repart d'un sourire agaçant .

Voici de quoi l'on convint cependant .

Elle devait habit de *George* prendre ,

Et sa mandille , & Monsieur son baudet ,

Tandis qu'au lit bien malade il gissait ,

*Champagne* étant averti du projet ,

Et de la sorte en campagne se rendre .

Cela fut dit & fut exécuté .

Grace à *Champagne* , à sa dextérité ,

On enleva la monacale armure ;

Elle sentait une certaine odeur .

Bien devinez , sous cet habit trompeur ,

La ridicule & charmante encolure

Du gentil Moine ; à quelques ampleurs près ↓

L'habit fort bieu ajustait ses attraits ;  
 On ne laissa que ce moule effroyable ,  
 Que l'on eût pris , sans trop exagérer ,  
 Pour les étuis des deux fesses du Diable ,  
*Nice* tremblait seulement d'y penser ,  
 Se rappelant la façade étonnante ,  
 Grosseur , rondeur , couleur & profondeur  
 De l'instrument dont le susdit malheur  
 Avait rendu la gaine ainsi vacante .

Le Chevalier ne perdait point au troc ;  
 Il admirait sa *Nice* sous le froc :  
 Ces grands yeux bleux où feu d'amour pétille ,  
 Etincelans dessous ce voile obscur ,  
 Comme l'étoile au milieu de l'azur ,  
 Et cet endroit où la noire mandille  
 S'arrondissait sur sa gorge gentille ,  
 Et cette croix qui de son cou pendait ,  
 Et qu'aurait même adoré *Mahomet* ,  
 Et ces deux mains petites & d'ivoire ,  
 Sortant au bout de large manche noire ;  
 Onc on ne vit Moine si gentelet .  
 Ah ! si le *Christ* eût pris telle faconde ,  
 S'écriait-il , pour paraître en ce monde ;  
 Son cu divin n'eût pas été fessé ,  
 Et ses bourreaux l'auraient plutôt baissé .  
 Jà le trio dans la plaine s'avance .

Fort gentiment *Nicete* l'Aumônier  
Allait trottant sur son baudet altier,  
Qui, Dieu merci, sentait la différence ;  
Aussi sa voix en sons plus douxereux,  
Allait flattant les échos de ces lieux.  
D'abord il crut avoir changé de maître,  
Tant le Monsieur se sentait soulagé ;  
Mais en voyant accoutrement de Prêtre,  
Il se disait, mon frere est bien changé.

Contes d'amour abrégeaient le voyage ;  
L'aube naissante égayait les Sylvains,  
Et la Nature, & nos trois Pélerins.

Mais repassons sur un autre rivage ;  
Le Rhin sanglant m'appelle sur ses bords ;  
Chantons l'honneur, la sottise, & les morts.

---



---



---

## C H A N T V I.

---

### A R G U M E N T.

*Comment la Folie fit tourner la tête aux  
Gaulois ; comment Charles passe le  
Rhin , pour surprendre l'ennemi ; com-  
ment ils se battirent.*

**P** O U R le malheur des cervelles de France,  
 Dame Folie avait dans nos climats  
 Fixé son char , & l'esprit de démence  
 Avait gagné Ministres , Magistrats ,  
 Prêtres & Clercs , Généraux & Soldats.  
 Ils étaient fous , mais selon leur richesse,  
 Selon leur rang , leur pouvoir , leur noblesse.  
 Tous n'avaient pas le moyen d'être fous.  
 Le muletier , avec un cœur jaloux ,  
 Du Financier enviait l'ânerie ,  
 Et déplorait sa mesquine folie ;  
 Le Colonel enviait le Séjan :  
 De balourdise enfin en balourdise.

Aucun n'était assez sot à sa guise :  
 Tous désiraient ; & le Prince du Sang ,  
 Du Roi son maître enviait la sottise .  
 Par-ci , par-là , quelque esprit ostrogot  
 Se préserva de l'honneur d'être sot ;  
 Mais cette espee était par-tout huée ,  
 Comme stupide , & de sens dénuée .  
*Charles* lui-même , autrefois si prudent ,  
 Avait subi ce fatal ascendant ;  
 Mais sa folie avait un caractère  
 Particulier. De fous environné ,  
 Par le torrent il était entraîné ,  
 Et respirait la folie étrangere .  
 Quelque Séjan est-il entré chez lui ?  
*Charles* doit être un tyran aujourd'hui .  
 Si quelque sage , il sera magnanime ;  
 Si quelque Prêtre , il est pusillanime .  
 Jouet enfin des divers mouvemens  
 De sa folie & de celle des gens ,  
*Charles* paraît souvent , à la même heure ,  
 Bon & cruel , fait le mal , puis le pleure .  
 Il résolut , dans un certain moment ,  
 D'aller forcer les Saxons dans leur camp .  
 Au nom du Ciel , *Ebbo* , le grand Prophète ,  
 Vint lui prédire une entiere défaite ,  
 S'il combattait sans le *palladion* .

*Charles* lui dit : Oui , vous avez raison ;  
 Mais ordonna qu'aussi-tôt la nuit close ;  
 On se tint prêt à traverser le Rhin.  
 Le jour s'enfuit ; la nuit vient , tout repose ;  
 Chez les Saxons on s'avance soudain.  
 Quelques forêts antiques & sauvages ,  
 Du Rhin alors ombrageaient les rivages.  
 Là le Druïde adorait *Teutatés*.  
 De ce séjour l'horreur & le silence  
 Semblaient des Dieux annoncer la présence ,  
 Et rappelaient ces siècles fortunés  
 Où , sous le poids des pompeux édifices ,  
 Nos bords heureux n' étaient point asservis.  
 Pour les vertus , des bois furent choisis ;  
 L'on a bâti pour honorer les vices.

A la faveur de l'ombre & des forêts ,  
*Charle* aux Saxons déroba ses projets :  
 Bientôt le Rhin se présente à la vue ,  
 Et dans les eaux déjà les bataillons ,  
 Et les coursiers , & les fiers escadrons  
 Brouillent du Ciel l'image confondue.

Le Roi des Francs , par sa valeur pressé ,  
 Brûlait d'atteindre au rivage opposé.  
 Fier de son poids , son cheval intrépide  
 Fendait les eaux d'une course rapide ;  
 Autour de lui les vagues blanchissaient

Et

Et devant lui d'effroi se partageaient.  
 Rempli d'ardeur , il gravit le rivage ,  
 Frappe du pied , bondit superbement ;  
 Son œil en feu , son fier hennissement  
 Semblent d'avance appeler le carnage.  
 Pour contempler nos Gentilshommes francs ,  
 Du Rhin alors les Néréïdes blondes  
 Quittent le sein de leurs grottes profondes.  
 Las ! au travers de la gaze des ondes ,  
 Elles dardaient leurs yeux étincelans ,  
 En conjurant quelque terrible orage ,  
 Et se disant , qu'ils fassent donc naufrage !  
 Tempêtes , vents , bouleversez les flots ,  
 Et dans nos bras adressez ces Héros !

*Charles* marchait , sa fortune pour guide :  
 Tout reposait dans un calme perfide  
 Chez les Saxons. *Salamane* , éveillé  
 Par le souci dont il est accablé ,  
 Entend un bruit de coursiers dans la plaine ;  
 Au clair de lune il reconnaît les Francs ,  
 Qui s'avançaient & marchaient à pas lents.  
 « Je puis enfin humilier *Hélène* ,  
 » Dit le Guerrier , & lui rendre l'affront  
 » Dont son envie a fait rougir mon front.  
 » Tout dort ici ; sans moi le Roi de France  
 » Nous eût encore occis sans résistance ,  
 Part. I. H

» Et tout le sang de ce peuple égorgé  
 » Aurait lavé mon honneur outragé.  
 » Mais je veux vaincre en ce péril extrême,  
 » Et les Gaulois , & l'envie , & moi-même »

A ce discours , il monte un palefroi ,  
 Parcourt le camp , galope , jure , crie :  
 A l'ennemi , soldats , à la patrie !  
 Le soldat , plein de courage & d'effroi ,  
 S'arme à la hâte. *Hélène* , impétueuse ,  
 Vole mi-nue à la porte du camp ;  
*Sadit* , *Madel* , *Agrifoux* , *Hydamant*  
 Courent par-tout. Ainsi , lorsque le vent  
 Trouble le sein d'*Amphitrite* écumeuse ,  
 Le vieux Pilote , à l'aspect des rochers ,  
 Appelle , éveille , assemble les Nochers.  
 L'un brise un mât , l'autre détend les voiles ;  
 L'un lorgne terre , & l'autre les étoiles ;  
 De ses méfaits chacun sent le remord ,  
 Et fait des vœux dont il se rit au port.

Le généreux & noble *Salamane* ,  
 Moins fier qu'*Achille* , & vaillant comme un âne ,  
 Piquant des deux , & courant au galop ,  
 Trouve les Francs à la porte de l'Ost ,  
 Et furieux , reçoit à coup d'épée  
 De ces Messieurs l'espérance trompée.  
 A droite , à gauche , il renverse , il pourfend ,

Couvre d'éclairs le bouclier , le casque ,  
 Et le parvis est inondé de sang.  
 Les Francs , surpris d'une telle bourrasque ,  
 Rendent à peine un timide combat ;  
 Avec l'espoir , leur courage s'abat ,  
 Le premier rang sur l'autre se renverse ,  
 Et le Héros , par sa fougue emporté ,  
 De rangs en rangs s'avance , enfonce , perce ,  
 Comme un rocher d'un mont précipité.  
 Le dur *Odmars* , le poli *Bradanelle* ,  
 Le beau *Rhimbou* , & le laid *Pyrabelle* ,  
 Viennent fougueux tomber sur les Gaulois.  
*Hélène* accourt de mille hommes suivie :  
*Charles* s'avance , on s'anime à sa voix ;  
 Des deux côtés on charge avec furie ;  
 La lune seule éclaire ces exploits ,  
 Ces vaillants coups dignes de la lumière.  
 C'est grand pitié de mordre la poussière  
 Dans la nuit sombre ; on voudrait , glorieux ,  
 Mourir du moins à la clarté des cieux.  
 Les sifflemens des traits impétueux ,  
 Les cris aigus , le cliquetis des armes ,  
 Les juremens sonores des Gendarmes ,  
 Les yeux roulans , allumés de fureur ,  
 Le sabre en feu froissé contre le sabre ,  
 Sur le coursier , le coursier qui se cabre ,

Jettent par-tout l'épouvante & l'horreur.

Muse , dis-moi quelle est cette héroïne  
 Qui met là-bas en fuite les Saxons ?  
 C'était la faible & brave *Caroline* ,  
 Niece de *Charle* , & Reine de *Soissons* .  
 Eprise alors d'une folle chimere ,  
 Depuis trois mois elle courait la terre ,  
 Cherchant par-tout joyau qu'elle a perdu ;  
 Et ce joyau , c'était son pucelage ,  
 Malignement emprunté par un Page ,  
 Qui le rendrait , & ne l'a point rendu .  
 Sa plainte amere , à la Terre , à Neptune ,  
 Redemandait sa chimere importune .  
 Le jeune Page en tous lieux la suivait ,  
 Lui promettant qu'il le retrouverait ;  
 Et chaque nuit , plein de persévérance ,  
 En attendant , caressait l'Espérance .  
 Il est aisé d'accorder dans le cœur  
 Tant de faiblesse avec tant de valeur .

L'on vit en l'air paraître la *Sottise* ;  
 Ce vieil enfant , à chevelure grise ,  
 A d'une main la crosse d'un Prélat ,  
 De l'autre un sceptre , & sur le dos un bât .  
 Roi citoyen , à la Cour , à la Ville ,  
 Ce vil Prothée est admis en tous lieux ;  
 Prélat , Ministre , & Courtisan habile .

Ce Dieu caffard , avide industriel ,  
 Bénit , cabale , & se glisse en reptile.  
 Il tonne à Rome au haut du Vatican ;  
 Chargé de fers , on le voit rire en France ;  
 Sous un despote il tremble dans Byzance ;  
 Soumis & fier , esclave & tout-puissant ,  
 Toujours le même , & toujours différent ,  
 Son empire est celui de la Nature :  
 Et je serais , après cette peinture ,  
 Très-fort tenté de le croire ce Dieu ,  
 Ame de tout , tout entier , en tout lieu.

Dans les replis de sa robe azurée  
 Brillaient en l'air , d'un infernal éclat ,  
 Priape en froc , & l'Intrigue en rabat ,  
 L'Hypocrisie à la langue dorée ,  
 Dogmes , erreurs , vertiges , préjugés ,  
 Faux point d'honneur , l'un par l'autre égorgés ;  
 Près d'elle était ce spectre de fumée ,  
 Nommé *la Gloire* ; il tenait un laurier  
 Que poursuivaient le cuistre & le guerrier ;  
 Devant leurs pas marchait la Renommée ,  
 Et cependant notre Empereur *Charlot*  
 Criait d'un air glorieusement sot :  
 « Amis , corbleu , vive France ! Allons boire ;  
 » Dans un moment , nous avons la victoire ;  
 « Le voyez-vous ? l'aide nous vient d'en haut ».



Sur son cheval , *Hélène* , moitié nue ,  
 Livrait aux coups une cuisse dodue ,  
 Des bras d'ébene , une gorge de lait ;  
 Et courageuse , au travers la mêlée ,  
 A mille morts sans peur s'abandonnait.

Des Paladins la tête fut troublée  
 A son aspect , & ses nouveaux appas ,  
 Sur tous ces fous faisaient plus que son bras.  
 Ils la suivaient , & leur main , de sa tête ,  
 De mille coups écartait la tempête.  
 Notre Amazone à leurs soins complaisans  
 Ne répondait que par des coups pesans.

L'audacieux & plaissant *Lesdiguiere*  
 Lui faute en croupe , & de ses bras nerveux  
 Rend surperflus ses efforts vigoureux ,  
 Pique des deux la monture légère ,  
 Et par la plaine emporte la guerriere.

« Ah ! disait-il , ces membres délicats  
 » Ne sont point faits pour l'horreur des combats !  
 » C'est à l'amour une injure cruelle ! . . .  
 » Que me dis-tu , lâche ? répondait-elle ;  
 » Ose descendre , & tu sauras tantôt ,  
 » Si cette main déshonore une épée.  
 » Elle se flatte , avec l'aide d'en haut ,  
 » De se venger , & d'envoyer bientôt  
 » Dans les enfers ton ombre détrompée ».

Le palefroi , pressé par l'aiguillon ,  
Les emporta dans un secret vallon.

*Hélène* était de rage étincelante.  
Et les lauriers sans elle moissonnés ,  
Et les guerriers de sa fuite étonnés ,  
Aiguillonnaient son ame impatiente ;  
Contes d'amour le galant lui faisait ,  
Et le teton & le cœur lui pressait.

Bref , on entend un coursier qui s'élance.  
Le Paladin , frappé d'un coup de lance ,  
Et presse *Hélène* , & la quitte en jetant  
Un cri plaintif ; il tombe dans son sang.  
*Marc Hippolite* avait vu fuir *Hélène*  
Et le Guerrier ; son cœur vil & jaloux  
Crut mettre à prix le plus lâche des coups.  
Le jour déjà descendait dans la plaine ,  
*Hélène* voit *Lesdiguière* mourant ,  
Et l'assassin à ses pieds réclamant  
Le prix honteux d'un service coupable.

« Oui , je consens , indigne Chevalier ;  
» Oui ; je consens , dit-elle , à te payer ,  
» Mais en lavant dans ton sang exécration  
» Le déshonneur d'une action semblable ,  
» Et t'immolant à cet infortuné ,  
» Comme à mon cœur doublement indigné.  
» Monstre , choisis ; je descends , ou remonte

» Ton palefroi ». Le perfide Guertier,  
 Plein de regret, d'épouvante, & de honte,  
 Lui dit : Descends. En bas de son coursier  
*Hélène* saute, & le lâche *Hippolite*  
 Lui porte un coup, remonte, & prend la fuite.  
 « Les Dieux, dit-elle, en volant sur ses pas,  
 » A mon courroux ne t'arracheraient pas ».  
 Dans sa fureur, en cercles elle agite  
 Sa longue pique, & d'un bras détendu,  
 Avec élan & la pousse & la quitte.  
*Marc Hippolite* entendit éperdu  
 Le sifflement, & comme un coup de foudre  
 Le trait frappant le jeta sur la poudre ;  
 Dans l'étrier il reste embarrassé.  
 Son palefroi, qu'emporte l'épouvante,  
 Traîne en tous lieux le cadavre froissé,  
 Laisant par-tout une trace sanglante  
 Du fer tremblant dont il était percé.  
 Le mouvement d'une pitié guerrière  
 Ramene *Hélène* auprès de *Lesdiguère*.  
 Elle s'avance ; il respirait encor :  
 Elle défait son casque formidable,  
 Qui laisse voir une figure aimable ;  
 Ses cheveux blonds descendent à flots d'or.  
 Sous les croissans de deux sourcils d'ébène,  
 Un mouvement & pénible & douteux,

Laisse entrevoir l'azur de ses beaux yeux.  
 A cet aspect, la redoutable *Hélène*  
 Sentit bientôt s'évanouir sa haine.  
 De la vengeance & du ressentiment,  
 Il n'est qu'un pas à l'amitié souvent.  
 « Jeune Guerrier, dit alors l'Amazone,  
 » Meurs innocent, & mon cœur te pardonne.  
 » Dieu m'est témoin que j'ai vengé ta mort ;  
 » Cette faveur te vient d'une ennemie,  
 » Qui, si sa voix pouvait toucher le sort,  
 » A prix de sang racheterait ta vie.  
 » Ainsi ce Franc, patriote sans foi,  
 » Fut plus cruel que moi-même envers toi.  
 » Le Dieu fatal qu'adore ta patrie,  
 » Ce Dieu sanglant protège donc l'impie ?  
 » On ne voit point chez nous de ces forfaits ;  
 » Vos crimes sont payés par des succès,  
 » Et nos vertus se payent d'amertume.  
 » Mon Dieu, plus grand sans doute que le tien,  
 » Me dit de plaindre & d'aimer le Chrétien.  
 » Jamais le sang dans ses Temples ne fume ;  
 » Par la Nature il a dicté sa loi ;  
 » Elle nous dit que le bien est la foi ;  
 » Que l'innocence & la pitié du sage  
 » Sont un encens plus pur que le carnage,  
 » Et ce Dieu saint ne veut être adoré

» Que par un cœur où ce culte est sacré ».

*Hélène* vit une pauvre chaumière

Dans le vallon ; cabane hospitalière ,

Elle y trouva quelques simples Bergers ,

Par leur misère , à l'abri des dangers.

« Venez , dit-elle , au nom de la Nature ;

» Un Paladin est tombé près d'ici ;

» Lavez le sang qu'a versé sa blessure ,

» Et de mon cœur n'ayez point de souci.

» Votre service aura sa récompense ,

» Et si je meurs au milieu des combats ,

» Le juste Ciel , qui tient dans sa balance

» Et les bienfaits & les noirs attentats ,

» Se chargera de ma reconnaissance ».

Jà du soleil les premières ardeurs ,

De *Leucothée* avaient séché les pleurs.

*Hélène* alors pique au travers la plaine ,

Et vole au camp. La Guerrière incertaine

Sur le succès du combat de la nuit ,

Tremble d'avoir des larmes à répandre

Sur les débris de son camp mis en cendre.

De son époux l'image la poursuit ,

Et dans l'ardeur de sa course légère ,

Sur son armet son carquois retentit ,

Et son cheval fait voler la poussière.

Toute la nuit on avait combattu ,

Sans distinguer le vainqueur du vaincu.  
Chaque parti se donnait l'avantage.  
Enfin le jour découvrit le carnage.  
Les champs, de morts étaient par-tout couverts,  
Hommes, chevaux, étendus pêle-mêle !  
De flots de sang la plaine au loin ruisselle,  
Et des tronçons des homicides fers,  
De tous côtés le rivage étincelle.  
L'astre du jour quitte à regret les mers.

Telle en hiver, après ces nuits palpables,  
Où d'*Eolus* les sifflets importuns  
Semblent vouloir éveiller les défunts ;  
Une dévote, en conjurant les Diables,  
Quitte son lit, où les fils de *Vénus*  
Nichaient jadis à côté des *agnus*,  
Puis endossant sa maternelle cape,  
Au premier bruit des cloches dans les airs,  
Vole à l'église, avec son chien qui jappe,  
Et son missel qu'elle tient à l'envers.  
Elle aperçoit débris de cheminée,  
Par Boréas à moitié ruinée,  
Débris de Saint dans sa niche ébranlé,  
Débris de toits, où le vent a sifflé.  
Un pauvre here a couché dans la rue ;  
La vieille prie, & n'en est pas émue,  
Et cependant d'indécens aquilons,

En folâtrant dans les saints cotillons,  
Laissent lorgner au plaisant qui chemine ;  
D'autres débris sur lesquels il badine.

*Charles* campa sur le côteau voisin,  
Et s'étendit jusqu'aux rives du Rhin.  
*Monsieur Ebbo*, de qui la prophétie,  
Par le succès se trouvoit démentie,  
Vint à son tour complimenter *Charlot*,  
En lui disant que sa valeur extrême,  
En ce moment triomphait du Ciel même.  
*Marcel* lui dit : « Vous, vous êtes un sot ».  
*Ebbo* repart : « Vous êtes un profane ».

---

---



---

 CHANT VII.
 

---



---

## ARGUMENT.

*Comment l'Ange gardien berné se vengea ;  
comment Organt voyagea dans le Ciel,  
monté sur un Docteur.*

**O** JEUNES cœurs , c'est ainsi qu'on vous damne ;  
Lancés à peine au fein du tourbillon ,  
Des séducteurs la criminelle adresse ,  
De l'innocence assiége la faiblesse ,  
Et par les sens lui donne la raison :  
Dans une coupe aimable , enchanteresse ,  
Leur main adroite embaume le poison.  
L'innocent boit ; adieu son innocence ,  
Adieu vertus , adieu paix de l'enfance.  
Qu'arrive-t-il à l'esprit égaré ?  
Avec l'Eglise & les Saints il fait schisme ,  
Met en oubli le dévot catéchisme ,  
Et les leçons de Monsieur le Curé.

Part. I.

I



Ainsi parlait d'*Antoine le bon Ange* ,  
Vilipendé naguere au cabaret ,  
Comme la Grace au profane il versait .  
Sur un nuage à grands pas il marchait ,  
Disant parfois : Il faut que je me venge !  
Dans sa fureur , le front il se cogna ,  
Qui , sous le coup , étincelle jeta .  
Il en fortit , par le même passage ,  
Certain projet bien méchant , quoique sage .  
Ce grand dessein était de désunir  
*Antoine Organt* , & cette Villageoise  
Par qui jadis avint ladite noise :  
*Nice* s'entend . Il sauta de plaisir ;  
Et déployant ses aîles diaprées ,  
Et par les bords artistement dorées ,  
Il s'envola , derriere lui laissant  
Certain rayon d'odorante lumiere ,  
Qui jaillissait du céleste derriere ,  
Et suspendu majestueusement ,  
Droit il s'envole au pays des chimeres ,  
Reines du monde , & sur-tout de nos peres .  
Sur les confins de ce sot Univers ,  
Affreux séjour , & terme où tout expire ,  
Du vieux néant s'étend le vaste Empire ;  
C'est là qu'on voit ces fantômes divers ,  
Enfans légers du sommeil & de l'ombre ,

Se promener sous des formes sans nombre ,  
Au sein profond de l'éternelle nuit ,  
Fuyant le jour qui les anéantit,  
Là, sont Docteurs , Médecins, & Sophistes,  
Marchands de Ciel , Sectateurs , Alchimistes  
Tendant la main , & maîtres d'un trésor ;  
Creux Charlatans , dont la fotte science ,  
Ou bien plutôt notre avare ignorance ,  
A chaque instant métamorphose encor  
L'or en fumée , & la fumée en or.  
C'est là qu'on voit le Temple de Mémoire ;  
L'orgueil en fut l'ingénieux auteur ,  
Et s'y plaça sous l'heureux nom de Gloire.  
Il le bâtit de la sombre vapeur  
Des actions fameuses sur la terre ,  
Et des forfaits enfantés par la guerre.  
Il est assis sur des lauriers honteux ,  
Tenant en main quelques rameaux poudreux,  
Dont il se sert à repousser sans cesse  
L'opprobre altier qui le fuit & le presse,  
Et détourner l'importune lueur  
De ce flambeau , dont l'équité terrible ,  
D'un œil profond , avide , incorruptible ,  
Vient éclairer le néant de son cœur.  
Il a les mains & la levre sanglante ,  
Les yeux tendus , superbes , menaçans ,

Et toutefois la bassesse impudente  
 Autour de lui brûle un profane encens,  
 Dont la vapeur & les flots imposans  
 Font voir l'idole au travers d'un nuage  
 Qu'adore un sot, & que perce le sage.  
 Là sont placés tous ces vils Conquérans,  
 Vantés par nous, & maudits en leur temps;  
 Ces Dieux cruels, & que la renommée  
 Pétrit de sang, de pleurs, & de fumée.  
 Ah! faut-il tant se donner de soucis  
 Pour acheter l'opprobre & le mépris!

L'Ange, en passant, aperçut sur ces rives  
 La Vérité, l'Equité, les Vertus,  
 De notre monde aimables fugitives,  
 Poussant vers lui des regrets superflus.

Il ramena de ces lieux formidables  
 Deux *farfadets* aux deux amans semblables;  
 L'un à baudet, comme *Nice* Aumonier;  
 L'autre à cheval, comme le Chevalier.  
 Il les percha sur son rayon céleste,  
 Pique, part, court, vole, arrive soudain.  
 Les esprits purs sont d'une essence preste.  
 Ce groupe en l'air frappa le genre humain,  
 Qui bonnement crut voir une Comète.  
 Les Négromans prirent leur amulette.  
 Maintes Nonnains disaient: Jésus! ma sœur.

**La fin du monde ou quelque grand malheur !**  
**On vit frémir la croix du Tabernacle ;**  
**Chaque Saint fit cette année un miracle,**  
**Mainte dévôte avait des visions ;**  
**On n'entendait parler que de Démons,**  
**Le Pape en rut, armé de son étole ,**  
**Catéchifait au haut du Capitole ,**  
**Et tout cela pour un Saint qui pétait ,**  
**Et qui d'eux tous fort peu s'embarrassait.**  
**Mais cependant *Organt* & sa maîtresse**  
**Au nez du Saint cheminaient en liesse.**  
**Un tel aspect ( c'était fait pour cela )**  
**De son cerveau le salpêtre éveilla.**  
**Il fit d'un B. retentir l'atmosphère.**  
**Eh ! qui craindra de jurer désormais ?**  
**Passé un Valet , un Roi même , un Roi ; mais**  
**Mais jure-t-on au séjour de lumière ?**  
**L'un, d'un côté , l'un de l'autre trottant ,**  
***Antoine Organt* & sa maîtresse gente ,**  
**Au gré de l'Ange allaient se séparant ,**  
**Du *farfadet* suivant la trace errante.**  
***Jean* l'Ecuyer avait pris les devans ,**  
**Pour se choisir une hôtesse vaillante**  
**Et sans façon. Au yeux des deux amans**  
**Les farfadets galopent dans la plaine ;**  
**Ils les suivaient , courant à perdre haleine.**



*Nice* pensa laisser son capuchon ,  
 Et tous les deux perdirent la raison.  
 L'Ange gardien , d'une main invisible ,  
 Précipitait leur course irrésistible.

*Organt* criait : Friponne , cette nuit ,  
 De par Saint Luc , j'enchaînerai ta fuite !  
 En ricannant , l'Ombre lui répondit :  
 Nous le verrons , & puis se précipite .

De son côté , *Nice* , dont le baudet ,  
 Impatient , les gregues alongeait ,  
 Voyant bien loin percer dans la campagne  
 Son cher amant sur son cheval d'Espagne ,  
 Criait à l'Ombre : Attendez , s'il vous plaît !

Le jour baissait , la vallée obscurcie  
 Favorifait cette supercherie .

*Organt* enfin au logis arriva ,  
 Et *Nice* aux champs se trouvait loin de là .  
 Au même instant leurs yeux se dessillèrent ,  
 De tous côtés les regards ils tournerent ;  
 Mais vainement . *Nice* se livre aux pleurs ,  
 Et son amant à d'horribles fureurs .  
 Tel un lion de l'affreuse Hircanie ,  
 Dont quelque More avare & sans pitié  
 A terrassé l'imprudente moitié ,  
 Plein de douleur , transporté de furie ,  
 Des longs accens de son sauvage amour

Fait retentir les déserts d'alentour.

*Champagne* alors vers son maître s'avance.

« Quoi, lui dit-il, Seigneur ; quoi, nous pleurons ?

» Y pensons-nous en bonne conscience ,

» Dans l'univers n'est-il d'autres tetons ?

» Vous trouverez mille *Nices* pour une.

» En attendant , le temps point ne perdons ;

» Le verre en main , bravons notre infortune ;

» Heureux , rions ; & malheureux , buvons.

» Le Ciel fort peu s'intéresse à nos peines.

» Les Dieux là-haut , enivrés de nectar ,

» Entre les mains de l'aveugle hasard ,

» Du genre humain laissent flotter les rênes.

» Notre vie est un fleuve impétueux ,

» Libre en sa course , & maître de son onde ,

» Qui suit sa pente , & traverse le monde ,

» Tantôt parmi des rochers sourcilleux ,

» Des lits de fange , un effroyable abîme ;

» Tantôt parmi des sites plus heureux.

» Je plains celui qui se rend la victime

» Des simples jeux du hasard & du sort :

» Je ne crains rien , & même dans la tombe ,

» Si , sous ses coups , mon ame ne succombe ,

» Après ma mort , je rirai de la mort.

» Votre douleur est douleur inutile ,

» Sur la fortune elle ne fera rien ;

» Au reste , elle est & volage & mobile ;  
 » Par un caprice elle vous ôte un bien ,  
 » Que par un autre elle pourra vous rendre .  
 » En attendant , le parti qu'il faut prendre ,  
 » C'est de livrer votre peine au zéphyr ;  
 » C'est de chanter , & de rire , & de boire ,  
 » Pour convertir cette peine en plaisir ,  
 » Ou tout le moins en perdre la mémoire .  
 » Est-ce aux Héros à se laisser charmer ? » ?

*Organt* repart : « Ah ! fallait-il aimer » ?

Il était nuit , Diane nébuleuse  
 N'était encor qu'à son premier croissant .  
*Nice* , jouet de sa peine amoureuse ,  
 Sans savoir où , s'en allait cheminant .  
 De temps en temps , le long des vastes plaines  
 Mon cher *Organt* ! *Organt* elle criait ;  
 Et l'écho seul , sur les cîmes lointaines ,  
 Plaintivement *Organt* lui répondait .  
 Ses bras mignons au Ciel elle tendait ,  
 Et ses beaux yeux , pleins d'inutiles charmes ,  
 Et qui fondaient en inutiles larmes .  
 Il était nuit ; où giter cependant ?  
 A qui s'offrir ? Car elle avait grand'peine .  
 A se montrer sous le noir vêtement .

Tandis qu'ainsi , malheureuse , incertaine ,  
 Elle flottait entre mille projets ,

C H A N T V I I.

208

Nés l'un de l'autre, un par l'autre défaits,  
Elle entendit le son d'une musette,  
Qui s'élevait du milieu des forêts ;  
Pour l'écouter, *Nice*, en pleurant, s'arrête.

« Il est sans doute heureux, dit-elle, hélas !  
» Celui qui chante, & que j'entends là-bas » !  
*Nice*, à ces mots, éplorée & tremblante,  
Devers ces lieux où le berger chantait,  
Hâtait au trot sa monture indolente.

On aurait dit que le drôle en effet  
Prenait plaisir au pied qui le frappait.  
Pour comble enfin, comme *Nicette* avance,  
Notre Berger sa musette laissant,  
Fit place au loin au plus morne silence.  
Près d'un ruisseau, *Nicette*, en cheminant,  
Vit un vieillard endormi sous un plâne ;  
Elle descend, timide, de son âne,  
'Accourt, s'approche, & croit voir un pasteur ;  
Mais elle voit *Ydrahaut*, l'Enchanteur,  
Qui, pour voler librement dans l'espace,  
'Avait laissé son corps en cette place.  
Ses vêtemens étaient blancs, & de lin ;  
Sa barbe antique, artistement bouclée,  
A flots d'argent descendait sur son sein ;  
Une ceinture étroite & constellée,  
'Autour de lui tenait dans son repos  
Une baguette, un livre, & des anneaux.



De la magie instrumens infernaux.

*Nice* hésitait , & d'une main timide

Elle touchait le vieillard doucement ,

Qu'elle craignait d'éveiller cependant ;

Mais son esprit , occupé dans le vide ,

Et dégagé des liens de son corps ,

De ce bas monde était bien loin alors.

Il connaissait à fond l'Astronomie ,

Apparemment flambeau de la Magie ,

Et s'en allait dans les champs éternels

Etudier le destin des mortels.

Au bord de l'eau , *Nice* étendit ses charmes ,

En attendant le reveil d'*Ydrahaut* ;

Bref , elle entend des courriers au galop.

« Voici venir , dit-elle , des Gendarmes ,

» Eloignons-nous ». Elle prend son grison ,

Monte dessus & perce le vallon.

C'était *Organt* & son ami *Champagne* ,

Pour la chercher , qui battaient la campagne.

*Organt* tantôt ou jurait ou pleurait ,

Et l'Écuyer sur son âne préchait.

Nos spadassins courent les plaines vertes ,

Les monts , les bois , & les gorges désertes.

Bien étonnés , le lendemain matin ,

De se trouver sur les rives du Rhin.

Ils entendaient de loin un bruit de guerre ,

*Organt* s'arrête , & leve sa visière.

« Ami , dit-il , on combat près d'ici ;  
 » Heureux qui meurt ! allons mourir aussi »  
 Comme ils parlaient , de la plaine voisine ,  
 En voltigeant , Zéphyr leur apporta  
 Le son aigu d'une cloche argentine.  
*Champagne* au bruit son oreille prêta ;  
 Il aperçut dans le lointain bleuâtre  
 Le coq altier du clocher d'un couvent.  
 « Pour Dieu , dit-il , afin de mieux combattre  
 » Allons là-bas dîner auparavant ».

Derrière un bois , muette solitude ,  
 Loin des mondains & de l'inquiétude ,  
 Quelque Traitant , de ses tardifs remords  
 Bâtit au Ciel un couvent sur ces bords.  
 Ici paraît une tourelle enduite  
 Des larmes d'or de la veuve proscrite ;  
 Là le regret éleva des murs saints  
 Des pleurs amers , du sang des orphelins.  
 La sacrilège & profane Opulence  
 A mis ce sang pour y crier vengeance ,  
 Sur ces autels où le Dieu de bonté  
 Fait homme un Dieu , fait Dieu l'humanité

Une tardive & froide pénitence ,  
 Là de Frocards a renté l'indolence.  
 « C'est donc pour eux que l'avare Intérêt »  
 » Lavant ses mains dans un autre forfait ,  
 » S'est engraisé de meurtres , de victimes »

» Pour soudoyer à jamais d'autres crimes !  
 » Quelques tondus payent-ils les malheurs  
 » Des innocens dont ils boivent les pleurs »

*Antoine Organt* , en parlant de la sorte ,  
 Jà du Moutier découvrait la grand'porte ,  
 Où s'élevait sur la croix expirant ,  
 Un Dieu pour nous chaque jour renaissant.  
*Organt* arrive ; il entre au monastere.  
 Près de la porte était un vieux tilleul ,  
 Dans ce séjour , vénérable lui seul.  
 Le *spadassin* trouva là grande chere ,  
 Et l'avant-goût des biens du Paradis.  
 Ces gros reclus , de vin muscat fleuris ,  
 En le voyant sont saisis d'épouvante.  
 Pere *Anaclet* vint au devant de lui.  
 A chaque pas , sa bedaine branlante  
 Rebondissait sur la terre tremblante.  
 Il se courbait sur un mobile appui ;  
 Mille rubis , de couleur éclatante ,  
 Étincelaient sur son nez montueux ,  
 Et son menton , sur un pourpoint crasseux ,  
 Se promenait à replis onctueux.  
 Il maugréait , d'une voix clapissante ,  
 Contre le preux , qui , sans permission ,  
 Était entré dans la sainte Sion.  
*Organt* , flétri de douleur & de rage ,

Incontinent

D'un coup de poing soulageant son grand cœur,  
Fit reculer Monsieur l'Inquisiteur.

On crut alors le couvent au pillage.  
Notre prudent & tranquille Ecuyer  
Met pied à terre, & cherche le cellier.  
Les saints reclus, l'effroi sur le visage,  
Priaient Saint-Jean de conjurer l'orage,  
Et s'écriaient : « Monsieur le Paladin,  
» Ah ! prenez tout, mais laissez-nous le vin ».

*Organt* leur dit : « Messieurs, mettez la table ;  
» Je viens ici boire à votre santé ».

Les porte-froc, à ce discours affable,  
Se coloraient d'un air d'aménité.

Bientôt le vin dissipa les alarmes,  
Et du tokai la subtile vapeur

Rougit les fronts qu'avait blanchis la peur.

*Antoine Organt* leur conta ses faits d'armes ;  
Il commença d'oublier son chagrin,  
Et son amour qu'avait noyé le vin.

Vers le dessert : « Ça, leur dit notre Alcide

» D'une voix forte & d'un air intrépide,

» Ce n'est pas tout : vous voilà rebondis ;

» Il faut, Messieurs, marcher aux ennemis :

» Je les ai vu poindre sur vos montagnes ;

» Le Rhin lui seul vous protège contre eux ;

» Ils vont bientôt fondre dans ces campagnes ».

» Et s'en viendront boire votre vin vieux.  
 » Çà braves gens , armez-vous ; qu'on me suive ».  
 Parlant ainsi , son redoutable bras ,  
 Aux yeux hagards de la troupe craintive ,  
 Faisait briller un large coutelas.  
 Le pere *Luc* ne put vider son verre ;  
 L'un se signa , l'autre fit sa priere ,  
 Et tout à coup la fenètre s'ouvrit ;  
 Du haut des Cieux un âne descendit.  
 Mes chroniqueurs étaient gens bien profanes  
 D'aller nicher en paradis des ânes.  
 Voici comment certains Commentateurs  
 Ont expliqué cet indévoit passage :  
 « Apparemment quand l'ame des Docteurs  
 » A dépouillé les terrestres honneurs ,  
 » Pour s'envoler au céleste héritage ,  
 » L'âne paraît , & reste à découvert ».  
 Mais revenons à mon saint homme d'âne ;  
 Son corps était vêtu d'une soutane ,  
 Un grand bonnet par le sommet ouvert ,  
 Couvrait son chef , & cachait ses oreilles.  
 Que de bonnets en cachent de pareilles !  
 L'âne , porté sur l'aîle d'Aquilon ,  
 Par la fenètre entre dans le salon  
 Où s'abreuvaient tous les bienheureux Peres.  
 « Du haut des Cieux , je viens , dit-il , mes freres ,

» Pour vous tirer du coupable danger  
 » Où le courage aurait pu vous plonger.  
 » Quoi ! méprisant le Saint Pere & l'Eglise ,  
 » Vous aideriez la mondaine entreprise  
 » D'un Paladin. *Horret à sanguine*  
 » *Ecclesia* » ! Lors d'un épais nuage  
 Il entoura le brave courroucé  
 Dont il voyait s'allumer le vifage.  
 Ainsi Vénus , aux rives de Carthage ,  
 Couvrit son fils avec l'air condensé.  
 L'âne , en latin , tint après ce langage.

« Fut-il un sot , l'Apôtre ingénieux ,  
 » Qui , par des lois si doucement séveres,  
 » A défendu que tout Religieux  
 » Traître , infidele à son culte pieux ,  
 » Ne se baignât dans le sang de ses freres ?  
 » Par ce moyen , loin du bruit , loin des guerres ,  
 » Dans un torrent de plaisirs enchanteurs ,  
 » Du genre humain vous narguez les malheurs ;  
 » D'un mort dupé les remords vous font boire ,  
 » Et vous riez sous votre cape noire ,  
 » Quand vous voyez le mortel hébété  
 » Baïser la trace où vos pas ont porté » .

Le Paladin se lassait de l'entendre  
 Braire en latin , sans pouvoir rien comprendre ;  
 Il s'élança , le braquemard en main

Hors du nuage où l'avait mis le Saint.  
 Espadonnant & d'estoc & de taille ,  
 Sans goutte voir , il court de tout côtés.  
 Les saints reclus fuyaient épouvantés ,  
 Tous rebondis de la grasse ripaille  
 Qu'ils avaient faite. *Organt* fut au hasard  
 Heurter le Saint d'un coup de braquemard.  
 L'âne , dressant & l'oreille & la queue ,  
 Fit retentir , du clairon de sa voix ,  
 L'air , le couvent , & toute la banlieue.  
 C'était ainsi qu'il prêchait autrefois.  
 D'un bond léger , le guerrier, plein d'audace,  
 Impétueux s'élança sur le dos  
 Du saint baudet , par la fenêtre il passe.  
 L'âne rua , péta , fit mille sauts.  
*Organt* saisit les oreilles pour bride  
 Allegrement , s'envola , disparut ,  
 Et rassura notre banquet timide ,  
 Qui , de rechef, se réunit , & but.  
*Organt* planait au séjour de l'orage ,  
 Profanement sur le Docteur monté ;  
 Sylphes , lutins volaient sur son passage ,  
 Riant , bernant le pauvre âne hébété.  
 En voltigeant , ils lui tiraient l'oreille ,  
 Et lui faisaient mainte insulte pareille.  
*Mathieu* nous dit que ces frères cerveaux

Etaient pétris de sel & de bons mots ,  
Dont la vapeur & délicate & fine  
Ne montait point à la cervelle asine.

De temps en temps le saint Docteur ruait ,  
Et le Héros à grands coups charpentait  
Les flancs sacrés du céleste Bourique ,  
Qui lui disait , dans son style énergique ,  
Que le Seigneur un jour le jugerait.

Sur l'Univers la nuit tendait ses voiles ,  
Tout chamarrés de brillantes étoiles ,  
Et dirigeait de l'orbe occidental  
Son char traîné par un maigre cheval.

Le Paladin , en promenant sa vue ,  
Vit dans les airs un palais de cristal ,  
Qui s'élevait comme sur une nue :

*Mathieu Paris* aimait le merveilleux.  
En lettres d'or on voit au frontispice :  
*L'Extravagance habite dans ces lieux.*

*Organt* sourit , & se dit sans malice :  
« Je lui connais des Temples aussi beaux  
» Dans l'Univers ». En prononçant ces mots ,  
Il admirait ce bizarre édifice ,  
Etincelant d'un million de flambeaux.

Sous un portique , il vit nombre de sots ,  
Tristes amans de notre Pythonisse ,  
Mores , Gaulois , Espagnols , Ostrogots ,



Qui venaient là de l'un & l'autre pôle  
 Chercher les Arts , le goût , le bel esprit ,  
 Et le bonheur , qui s'appelait V . . . . le .  
 Ici la haine à la haine fourit ;  
 Là j'apperçois Courtisanes tannées ,  
 Tombeaux blanchis : ces roses furannées  
 Vendent aux gens la mort qui les nourrit ,  
 Jouant l'amour , ses faveurs & sa flamme ,  
 Le front ferein , la rage au fond de l'ame ,  
 Donnant un cœur pour un morceau de pain .  
 Là la Richesse au pauvre tend la main .  
 Les yeux hagards , ici rode l'Envie ;  
 Nouveau Tantale , on la voit qui poursuit  
 Un affiquet , un carrosse , un habit .  
 Ici l'Orgueil , là la Coquetterie ,  
 L'œil de côté , l'abord doux & flatteur ;  
 Le vermillon lui tient lieu de pudeur .  
 Elle s'avance ; elle a pour compagnie  
 L'Intrigue sourde & la Discrétion .  
 Et l'Impudence & la Dévotion ;  
 Là des pédans réforment la patrie .  
 Là des Prélats , Hermites du bel air ,  
 Et que l'on croit dans le monde au désert ;  
 Là les fous qui se pâment de rire ;  
 Là des rimeurs haves , secs , effarés ,  
 Dont la faim seule a causé le délire ;

Là la vertu sous des haillons soupire ;  
Là des faquins & des forfaits dorés.

*Antoine* dit au Portier : « La Déesse  
Est-elle ici ? puis-je la voir » ? Non pas ;  
Elle est en France , & voici son adresse ,  
Devers Paris assemblant les États.

---

---



---

## C H A N T V I I I .

---

### A R G U M E N T .

*Etrange péché d'Antoine Organt ; étrange  
pays où il aborde ; étrange action de  
l'Ange gardien.*

**L'**ANGE GARDIEN de l'incrédule *Organt* ,  
Rassasié de sa sainte vengeance ,  
Avait quitté l'atmosphère de France ,  
Et revolait tout fier au Firmament.  
Il voit *Organt* affourché sur un âne ,  
Un saint Docteur , & qui dans les airs plane.  
Le papeiard ayant tors son cou long ,  
Savance , & dit : « O mon tendre pupille ,  
» En bonne foi , perdez-vous la raison » ?  
« Corbleu ! repart ce filleul indocile ,  
» Monsieur le Saint , qui faites le Docteur ,  
» Vous commencez à m'échauffer la bile ;  
» Restez là-haut , & laissez-nous tranquille ;

» Car me déplait ce babil orateur.  
» Je veux pêcher, moi, rien ne m'en empêche ;  
» Et que vous fait, ventrebleu, que je pêche ?  
» Je veux rôtir avec ces gens fameux,  
» Dignes peut-être, & plus que vous, des Cieux ;  
» Tant de Beautés célèbres dans le monde,  
» Et que dévore, hélas ! le gouffre immonde !  
» Ainsi partez, Monsieur le Prédicant,  
» Et laissez-moi pêcher tranquillement ».

« Ah ! répondit d'une voix tremblotante  
Le *Saint*, saisi d'horreur & d'épouvante,  
» Puisse le Ciel, ingrat, vous pardonner !  
» Quoi, mon filleul, vous voulez vous damner » ?  
« Oui, je le veux » ; & sans autre parole,  
Il vole à lui, le coutelas au poing,  
Et d'un grand coup lui fait voler bien loin  
Et son oreille, & morceau d'auréole.  
Il le poursuit, l'Ange fuit dans les Cieux,  
Remplissant l'air de ses cris furieux ;  
Et le pervers disait d'un ton profane :  
« Trouve mauvais désormais qu'on se damne » !  
Parlant ainsi, dans le vide il planait,  
Comme un César, assis sur son baudet,  
Qui, respirant dans un air sympathique,  
Se rengorgeait, pétait, caracolait,  
Et modulait sa voix académique.

Le Chevalier , trottant par le pays ,  
 Roulait par-tout de grands yeux ébahis.  
 Il regardait comme chose nouvelle  
 De trouver là le pauvre genre humain ,  
 Lequel rongéait un ridicule frein ,  
 Sanglé , bridé , courbé sous une selle ,  
 Et , qui pis est , des ânes gravement  
 Traînés par lui sur un char triomphant.  
 Là sous le joug quatre bêtes humaines ,  
 A pas comptés , de même que nos bœufs ,  
 Tiraient le soc , & traçaient avec peine  
 Un dur sillon sur un sol raboteux.  
 Dans ce pays , les ânes , pour les hommes ,  
 Sont ce qu'ici pour les ânes nous sommes.

Ils ont leur code & leur gouvernement ,  
 Leurs Magistrats , leurs Lois , leur Parlement ,  
 De grands Docteurs , héritiers des Apôtres ,  
 Et c'est de là que nous viennent les nôtres.  
 Ils ont aussi leur Université.  
 La Capitale est *Afinomaïe*.  
 Mon Chevalier , trottant par la Cité ,  
 Scandalisait le peuple à longue ouïe ,  
 Qui le voyait sur un âne monté.

Cet attentat parut le plus profane ,  
 Le plus hardi , dont de mémoire d'âne ,  
 Dans le pays on se fût avisé.

Le pauvre Saint était formalisé.  
Quoi qu'il en soit, l'humilité céleste  
Le retenait ; on le voyait souffrir ;  
Il tenait bas une oreille modeste ,  
Et seulement quelque léger soupir  
Faisait par fois la cité retentir.

Mais que disait la race pécadille ?  
De tous côtés les bons mots circulaient ,  
Et par un rire où les graces brillaient ,  
Au Paladin les esprits se montraient  
Epanouis d'une façon gentille ;  
Ils excellaient dans l'art des calembourgs.  
Esprits pointus des plaifans de nos jours ,  
Vous êtes nés sous cet astre bénigne.  
Les ânes ont là-haut l'esprit bien fait ,  
Les nôtres ont la bile plus maligne :  
Que si cet œuvre à leurs yeux paraissait ,  
Vous les verriez s'épuiser en ruades ,  
Et m'envoyer de longues pétarades  
Au nom du Ciel ; que pitié d'eux il ait !  
Mais les pavots de leur Académie ,  
Sans moi , pourront endormir l'Aonie.  
Qu'ai-je besoin , sur le docte sommet ,  
D'aller montrer , en ma folie extrême ,  
Un sot de plus ? Un de moins il aurait ,  
Si le S. . . . avait pensé de même.

Mais reprenons notre premier objet.

*Antoine Organt* était tout stupéfait

De voir ainsi la pauvre humaine engeance ;

Il ne voyait que ce qu'on voit en France.

« Dieu soit loué , ce qu'il fait est bien fait ,

» Difait *Organt*. L'homme n'est qu'une bête ,

» L'âne non plus ; c'est le droit de conquête.

» Apparemment les hommes par là-bas

» Sont les plus forts , & l'âne en ces climats.

» Voyons pourtant , pendant que nous y sommes ,

» Si , dans ces arts dont nous nous pavanons ,

» Ces ânes-ci valent les ânes hommes ;

» Si c'est du moins pour de bonnes raisons

» Qu'ils servent l'homme , ou que nous les servions ».

Il se trouvait alors près d'une église.

Il entre , & voit ânes le froc en chef.

Dans notre siècle , il se ferait cru , bref ,

Chez les enfans de Saint-François d'Assise ,

Comme Lourdis , lequel , chez la Sottise ,

Si l'on en croit le sincere *Arouet* ,

Dans son couvent encore se croyait.

Un âne en chaire , esprit évangélique ,

Adoucissait sa voix apostolique.

Il appuyait d'un pied périodique

Les vérités que sa bouche entonnait.

L'oreille haute , & de dextre & de gauche ,

Comme

Comme un manant qui dans la plaine fauche ,  
 Son éloquence au peuple il envoyait.  
 Point n'oubliait une modeste pause ,  
 Quand il avait dit une belle chose.  
 Son cœur ardent semblait voler à Dieu ,  
 Et les élans de sa voix déployée  
 Faisaient frémir les échos du saint lieu.  
 Il parla d'or ; la troupe édifiée,  
 Chacun chez soi s'en fut sanctifié ,  
 Et le Docteur avait si bien prêché ,  
 Qu'en descendant il eut un évêché.

*Organt* disait : Nous faisons tout de même,  
 Puis il s'en fut , & l'imprudent fit bien ;  
 Car un bédaut venait chasser le chien.  
 Comme on jugeait une cause suprême ,  
 Au Parlement il s'en fut de ce pas ,  
 Où tout à l'heure au Cirque de Cujas  
 Allaient lutter de braillards Avocats.  
 Là gravement touffe Monsieur le Juge ;  
 Là les grugeurs , & là ceux que l'on gruge.  
 Bref , un Huissier cria : Paix là ! paix là !  
 L'on fit silence , & puis l'on commença.  
 Voici d'abord un début pathétique ,  
 Enluminé de fleurs de rhétorique ,  
 Et dans lequel la lune & le soleil  
 Jouaient sur-tout un rôle non pareil.



Des deux côtés , les Avocats tonnerent ,  
De tous côtés les oreilles dresserent .

A ce fracas , on devine aisément  
Qu'il s'agissait d'un cas très-important .  
Si l'on en croit des chroniques certaines ,  
C'était , Messieurs , pour un licou volé ,  
Que l'on avait tant & si bien hurlé .  
Or vous saurez que , depuis six semaines ,  
On ne parlait , grand , petit , sage , fou ,  
Que du licou , du licou , du licou ;  
On en parlait à la table du Prince ,  
Dans les boudoirs de toute la province ,  
Et ce licou fit lui seul plus d'éclat ,  
Que n'auraient fait mille crimes d'Etat .  
Sur ce licou l'on fit un nouveau code ,  
Et les licous devinrent à la mode :  
Onc on ne prit un si juste ornement .

Monseigneur le Juge , après très-longue pause ,  
L'oreille haute , & le nez renfrognant ,  
Dans le silence & le recueillement ,  
Comme il aptait à cette grave cause ;  
Après avoir pesé très-mûrement  
La vérité , prononça posément ,  
Et toutefois condamna l'innocent .  
*Organt* disait , nous en ferions autant .  
Bien qu'en ces lieux l'homme fût bête vile ,

On ne fut pas de l'y voir bien surpris.  
 Ce n'étoit pas chose plus incivile  
 Que voir un âne en tribune à Paris.  
 On ne dit rien ; on crut , à sa figure ,  
 Que de son âne il étoit la monture :  
 On le voyait marcher à ses côtés.

On adorait dans l'*Afinomaë* ,  
 Comme ici bas , *Melpomene* & *Thalie* :  
 Non toutefois ces deux Divinités ,  
 Meres de l'Art , filles de la Nature ,  
 Rouges sans fard , & belles sans parure ,  
 Telles qu'enfin les a représenté  
 La vertueuse & simple Antiquité.

Là *Melpomene* , en âne travestie ,  
 Braille en vers froids la morale bouffie ,  
 Et grimaçant pour amuser les fots ,  
 En vieux Rhéteurs habille les Héros ;  
 Prône le M . . . . . , & rit du vieux Corneille ,  
 Siffie Dorfeuille , (1) , & caresse S . . . . F . . . ,  
 Pour avoir fait de Pyrrhus un brutal ,  
 Et d'Apollon épouvanté l'oreille.

*Antoine Organt* , simple comme un Gaulois ,  
 Dit , en voyant ces Grecs Groënlandois :

---

(1) Dorfeuille , Acteur sublime , plein de naturel , & par conséquent repoussé par les Comédiens français , en dépit du Public même , qui l'a redemandé quatre fois.

C'est donc ainsi qu'on parlait autrefois ?  
 Il voit *Thalie* en cotillon mesquin ,  
 Pour des sabots laissant le brodequin ,  
 Froidement gaie , & grotesquement tendre ,  
 Dédaigner l'art & le sel de Ménandre.  
*Organt* vit là M. . . . . , dont le talent  
 Est d'écorcher Moliere impunément ,  
 Et Des. . . . , le Sancho de l'école ,  
 Qui croit l'Olympe assis sur son épaule ;  
 La glaciale & brûlante R. . . . . ,  
 De qui les feux ont fait rougir l'amour ,  
 Et dont le cœur , digne de Messaline ,  
*Parodia la Trinité divine* ,  
*Avec trois culs l'un par l'autre pressés* ,  
*Et se heurtant , unis & divisés* .  
 F. . . . . , suivant & mignon des Héros ,  
 Lequel jamais *ne dort sur le dos* ;  
 Cette C. . . . . , nouvelle Cythérée ,  
 Que sur le sable apporta la marée ;  
 Et Dor. . . . , dont le palais branlant  
 Mâche les vers de sa dernière dent ;  
 Cette Ch. . . . , ânesse de Cythere ,  
 Divinité dont *Cybelle* est la mere ;  
 Fl. . . . enfin , sot avec dignité ,  
*Thersite* en scene , *Achille* au Comité .  
 Or de nos jours *Balourdise* inhumaine ,

Tantôt *Thalie* , & tantôt *Melpomene* ,  
Sur un nuage attelé de dindons ,  
Pendant la nuit , a , de ces régions ,  
Devers Paris traîné ces Licophrons ,  
Et notre France est une Colonie  
Des champs déserts de l'*Afinomaïe*.

Gente *Huberti* , mon Preux ne vous vit point  
Dans ce pays ; vous étiez à Cythere  
Avec l'Amour , dont vous êtes la mere.  
*Mathieu Paris* m'est garant sur ce point ;  
Mais vos talens valent bien sa chronique.  
*Turpin* (1) était le minois d'*Angélique* ;  
L'Abbé *Tritême* (2) était celui d'*Agnès*.  
*Organt* s'en fut au Temple du Génie ;  
Certaine odeur de loin prenait au nez ,  
Odeur asine , odeur d'Académie.  
Figurez-vous les Quarante assemblés.  
Au milieu d'eux paroissait la Science ,  
Cent fois plus sotte encor que l'Ignorance ;  
Ses yeux étaient ceints d'un voile d'airain ;  
De le percer elle tâchait en vain !  
Elle tenait une lanterne obscure ,

---

(1) Chroniqueur d'Arioste.

(2) Chroniqueur de la Pucelle.

D'où s'élevait une fumée impure ,  
 Et toutefois son cortége hébété ,  
 A sa lueur cherchait la vérité.  
 Sa nuque était vers la terre affaissée ;  
 Elle rongea le mors avec les dents ;  
 Et par ce mors , sa langue embarrassée  
 Ne bégayait que des sons discordans.

Le sot Orgueil paraissait auprès d'elle ;  
 Il lui servait de digne champion ,  
 Et chaque jour , à sa gloire fidele ,  
 Il combattait sa rivale , Raison.

Le Paladin dormit à la séance ;  
 En ce moment , un songe aérien  
 Vola vers lui du Mont Olympien.  
 Il emporta son esprit vers la France ,  
 Et lui fit voir l'image des combats ,  
 Et les lauriers qu'il ne moissonnait pas.

En ce moment , les troupes s'ébranlerent ;  
 Les deux partis l'un vers l'autre marcherent.  
 La charge sonne , on vole ; mille cris ,  
 De mille coups à l'instant sont suivis.  
*Charles* criait : *Nivernois , Picardie* ,  
 Soyons vainqueurs , ou perdons tous la vie ?  
 Les bataillons heurtent les bataillons :  
 On porte , on pare , on rend mille horions.  
*Pannon* reçoit un coup de cimeterre ,

Et voit rouler son nez sur la poussière.  
*Charles*, suivi d'un escadron picard,  
Se précipite, & combat au hasard.  
Les ennemis, comme la foudre il perce ;  
Il frappe, il tue, il écarte, il renverse.

Vous avez vu les fougueux Aquilons  
Livrer la guerre aux fragiles moissons,  
Bouleverser les campagnes humides,  
Et sous les eaux chasser les Néréïdes :  
Ainsi devant *Charlot* & ses Picards,  
Les ennemis fuyaient de toutes parts.  
*Organt*, en proie aux vapeurs de *Morphée*,  
Croyait aussi lutter dans la mêlée.  
Heureux sommeil, dans tes bras séducteurs,  
Présente-moi de plus douces erreurs !  
Transporte-moi dans ces lieux enchanteurs,  
Où les Amours veillent près d'*Emilie*,  
Sur le duvet mollement assoupie.  
Là, sur la foi des ombres de la nuit,  
(O songe heureux que n'es-tu véritable !)  
Montre-la moi dans un désordre aimable,  
Un bras, un sein, une fesse hors du lit ;  
Que je l'entende, en une erreur pareille,  
Me confesser quelque tendre secret,  
Et que le bruit d'un baiser indiscret,  
Entre mes bras en sursaut la réveille.

Le sang coulait sur les rives du Rhin ,  
*Organt* voyait l'agile Renommée  
 Courir les rangs , un laurier à la main ,  
 Et les Guerriers de l'une & l'autre armée ,  
 Avec chaleur balancer le destin.

Alors *Pepin* , frere du Roi de France ,  
 Tombe mourant à l'aspect d'une lance.  
 A ce malheur , *Organt* , saisi d'effroi ,  
 Courut venger le frere de son Roi ;  
 Car il dormait , & ne soupçonnait guere  
 Etre si loin du monde sublunaire.

On écoutait alors un madrigal ;  
 Le Paladin , en style fort brutal ,  
 Change la scene , & fond sur l'Auditoire :  
 Vîte on détale , & tous les beaux Esprits  
 fuyaient chantant sur le ton de *Piis*.  
*Organt* s'éveille , & rougit de sa gloire.  
 Heureusement son âne il retrouva ,  
 Monta dessus , & dans l'air s'éleva ;  
 Bientôt après son procès s'informa.

Quand le *Gardien* , l'oreille délogée ,  
 Se présenta dans le saint Apogée ,  
 Des esprits purs les regards curieux ,  
 Sous les flots d'or de ses blondins cheveux  
 Percerent tôt , & la troupe enjouée  
 Fit circuler une longue huée.

Monsieur *David* , sur un sujet si beau ,  
 Un couplet fit , plein d'un sel hébraïque ,  
 De *Balaam* l'âne en fit la musique ,  
 Et tous les deux , montés sur un tréteau ,  
 L'un modulant sa harpe prophétique ,  
 L'autre l'éclat de sa voix énergique ,  
 Vilipenda le bon Ange confus ,  
 Et divertit le peuple des Elus .  
 Le gros *Cochon* , d'Antoine le compère ,  
 Fit le trio ; car jaloux il était  
 Que le *Psalmiste* , & l'âne , son confrere ,  
 Eussent pour eux tout l'honneur du couplet !  
 Vous eussiez dit trois de l'Académie .

Le bon *Gardien* n'entendit raillerie .  
 « Corbleu , dit-il on vous conseilleraït  
 » De plaisanter , si toute ma vaillance ,  
 » De mon oreille avait suivi la chance .  
 » Je n'en fais rien ; mais je m'en sens , je crois ,  
 » Encore assez pour vous cogner tous trois .  
 » Si la valeur était dans les oreilles ,  
 » De vous braver je me garderais bien ;  
 » Car il n'en est aux vôtres de pareilles  
 » Dans le contour de l'ost Olympien .  
 » Mais je ne suis ni *Baudet* , ni *Psalmiste* ,  
 » Et ni *Cochon* , de par *Saint-Jean Baptiste* :  
 » Donc , pour avoir ma revanche en ce point ,



» Je vous attends tous trois au coup de poing ».  
 Un tel discours enflamma le courage  
 Du *saint Roi Juif* ; il s'élança à l'instant ,  
 Se met en garde , & le combat s'engage.  
 Nos deux lutteurs , une jambe en avant ,  
 Les yeux en feu , sous leurs poignes nerveuses ,  
 Font tour à tour gémir leurs têtes creuses.  
 L'*Ange* reçoit sur son nez émoussé ,  
 Un vaillant coup , dont il est renversé  
 Si rudement , que les cieux en frémissent.  
 Des cris de joie & de peur s'entendirent.  
 Il se relève , & baissant un front dur ,  
 Prend son élan , & va d'un coup plus sûr  
 Frapper le Juif dans sa ronde bedaine ,  
 Et l'envoya , sans pouls & sans haleine ,  
 A quinze pas. L'intrépide *Gardien*  
 Court attaquer l'âne musicien.  
 Pour le *Cochon* , il avait fui d'avance ;  
 Pour un *cochon* , c'était trait de prudence.  
 L'âne entonna l'hymne pour le combat ,  
 Et présentant ses fesses déliées ,  
 Lâche au *Gardien* ses gregues déployées ;  
 Adroitement l'*Ange* sur lui sauta ,  
 Et le baudet par les airs l'emporta ,  
 En répétant le couplet du *Psalmist* ,  
 Qui chantait lors sur un ton bien plus triste.

Mon cher Lecteur , laissons battre les Saints ,  
Et revenons à ces pauvres humains .  
J'ai trop long-temps voyagé par les nues ,  
En vous leurrant de visions cornues ,  
Et de maint conte à sommeiller debout .  
Il faudra bien enfin que je vous parle  
De l'*Aumônier* , de *Vitikin* , de *Charle* ,  
De *Caroline* , & *Nicette* sur-tout .  
Dame Folie a brisé mes cordages .  
Comme un vaisseau qui flotte sur les eaux ,  
Par un gros temps détaché des rivages ,  
Ma frêle nef s'avance au gré des flots :  
Puisse les vents nous être favorables ,  
Et nous mener , par des sites aimables ,  
Devers *Ithaque* , ou , pour mieux dire , au but ,  
Et de son port , dans celui du salut !

---

---



---

## C H A N T I X.

---

### A R G U M E N T.

*Comment l'Aumônier George , jadis fessé , rencontra sa maîtresse Balourdise ; comment il se brouille avec icelle ; comment le Comte de Blois délivra sa sœur.*

**M**ON cher Lecteur , prenez une bouteille  
 Auprès de vous , & si vous fais dormir ,  
 Buvez un coup , cela l'esprit réveille ,  
 Ou tout du moins l'endort avec plaisir.  
 C'est un remede exquis , aimable , voire ,  
 Dont se servait , quand il lisait *Cottin* ,  
 L'ami *Boileau* , de caustique mémoire ,  
 Et maint moderne , en lisant le *Cousin* ;  
 Au lieu d'écrire , il ferait mieux de boire ;  
 Il rirait mieux , & nous bâillerions moins ,  
 S'épargnerait nos ennuis & ses soins ,

Et

Et le plaisir aurait , s'il n'a la gloire ;  
 Car , mes amis , l'un vaut l'autre , à mon sens :  
 L'un est aimable , & l'autre une cruelle ,  
 Qui dans ses bras étouffe ses amans.  
 Dans l'un & l'autre , à l'égal on chancelé ;  
 Mais il vaut mieux chanceler dans le vin ,  
 Que sur le Pinde , une lyre à la main.

Prenez pour vous cet avis d'importance ,  
 Dira *Piis*. Êtes sot comme nous.  
 Soit , j'en conviens ; mais le Docteur *Amphoux* ,  
 Dans un B. . . . , prêche la continence.  
*Piis* & moi sommes sots , j'en conviens ;  
 Mais malgré tout , bien que chacun le sache ,  
 Soit vanité , soit complaisance lâche ,  
 Nous ne saurions dissoudre nos liens.  
 Mais quant à moi , je n'ai pas la manie  
 De m'ériger en maître d'harmonie ,  
 Et de vouloir que le Faune dansant  
 Accoure au bruit de mon sifflre écorchant ;  
 De croire enfin , si le goût me condamne ,  
 Que le public a des oreilles d'âne.  
 Sur ce point-là , *Piis* m'est différent.  
*Amen , amen*. Viens , Dieu de la bouteille ,  
 Prends ma trompette à ta bouche vermeille ;  
 Inspire-moi , fais briller mes écrits  
 Du feu charmant dont brûlent tes rubis.

*Part. I.*

M

Ça , revenons à l'histoire discrete  
 De l'Aumônier qui convoita *Nicette* ,  
 Lequel avons au cabaret laissé ,  
 Bien sot naguere , & sur-tout bien fessé .  
 Je vais chanter , sur ma vielle comique ,  
 Ce qui suivit cette encombre tragique .  
 Quand une fois le bizarre destin  
 A sur quelqu'un appesanti sa main ,  
 C'est pour long-temps , & le cruel entasse  
 A chaque instant disgrâce sur disgrâce .  
*Olympe* un jour perdit son perroquet ,  
 Deux jours après , son petit chien barbet ,  
 Son chat ensuite , & d'outrage en outrage ,  
 Bientôt après perdit son pucelage ,  
 Et dit ensuite avec quelque sujet :  
 Cruel destin , n'es-tu pas satisfait ?  
*George* de même , & pour une accolade ,  
 Se vit roué d'une horrible gourmade .  
 Ce ne fut tout ; car le surlendemain ,  
 En se levant , pour tout bien il ne treuve  
 Que sa culotte & son missel latin .  
 Il fait tapage ; il appelle la *veuve* ;  
 Il apprend tout . Je ne vous peindrai pas  
 De sa fureur les terribles éclats .  
 Le Diable il jure , & le pouvoir magique ,  
 Qu'on lui paiera ce déloyal affront .

Parlant ainsi d'une voix énergique ,  
 Ses yeux remplis d'un feu diabolique ,  
 S'arrondissaient , & sortaient de son front.  
 Seul en son gîte alors il se retire ;  
 Sa voix s'entend au ténébreux Empire ,  
 Et sur le champ on voit les toits voisins  
 Environnés de cinquante Lutins.

*George* , bientôt , avec l'air d'un vieux Reître ,  
 Impétueux , vole par la fenêtre ,  
 Droit sur un char traîné par deux mulets.  
 Ces deux courriers étaient nos deux valets ,  
 Par qui , naguere , avint cettuite affaire ,  
 Qui du Frocard maltraita le derriere.

Mes amis chers , ceci vous apprendra  
 A ne jamais vous mettre en ce cas-là ;  
 Car vous voyez que la prompte vengeance ,  
 D'un pied léger vers le crime s'élançe.  
*George* en fureur , au bruit de maint pétar ,  
 Menace , jure , & fait voler son char.  
 Il rencontra dame *Balourderie* ,  
 Qui s'en venait alors de l'Italie ,  
 Selon *Pâris* , où l'avait appelé  
 Le bruit naissant d'un Concile assemblé.  
*George* sentit , en la voyant paraître ,  
 Doux mouvement dont il ne fut le maître.  
 Les deux amans , l'un vers l'autre empressés ,

Quelques instans se tinrent embrassés.

George lui dit : « Qu'es-tu donc devenue ,

» Ma Déïté , depuis qu'on ne t'a vue ?

» Je t'avoûrai que , séparé de toi ,

» J'étais , hélas ! moi-même loin de moi.

» Cent fois le jour , je maudissois l'Eglise

» Qui m'enlevait ma chere *Balourdise*.

» Mais où vas-tu ? viens-tu vers ton amant

» Te délasser des romains protocoles ?

» Hélas ! ce cœur est peut-être inconstant !

» N'allais-tu point à nos Etats des Gaules » ?

« Quoi , lui dit-elle , ah ! peux-tu bien penser

» Que de mon cœur ton nom pût s'effacer ?

» Quand mes sermens & ce dernier baiser

» Ne seraient point garans de ma tendresse ,

» Ignorest-tu que toujours ta maîtresse

» Aima l'Eglise , & les Moines sur-tout ?

» C'est un penchant éternel , invincible ,

» Et sûrement vous m'affligez beaucoup

» De me piquer en cet endroit sensible » .

Par un baiser qu'à sa bouche il frappa ,

Le Moine dur la sotte consola.

Il raconta ses prouesses sans nombre ,

Depuis le jour que la Belle il quitta ;

Mais il glissa sur la dernière encombre.

Comme il parlait , un cri les airs perça .

Soudainement *George* les yeux baissa,  
 Et vit à terre une troupe hardie  
 De Paladins, qui, pour Dame ravie  
 Par icelui, prenant *Balourderie*,  
 Le défiaient par un cri menaçant,  
 Et leurs écus de leurs armes choquant.  
 Lui, peu friand des honneurs d'une joute,  
 Était d'avis de poursuivre sa route ;  
 Mais *Balourdise* était femme de cœur,  
 Et délicate envers le point d'honneur.  
 « Quoi, lui dit-elle, oses-tu bien prétendre  
 » A mon amour, sans oser le défendre ?  
 » Va-t'en combattre, ou je suis sur le champ ;  
 » Sois brave, ou bien ne sois pas mon amant.  
 » Quoi, tu te tais ! quoi, vous branlez la tête !  
 » Quoi, vous riez ! C'est ainsi qu'on me traite !  
 » Point ne m'aimez ». « Si fait, dit *George* ; mais »,  
 « Quel est ce mais, reprit-elle en furie ?  
 » Va, tu n'es bon qu'à panser des mulets.  
 » Voilà l'effet du saint vœu qui te lie !  
 » Lâche Frocard, Moine indigne, je voi  
 » Le peu d'amour que ton cœur a pour moi.  
 » Faut-il qu'un Moine, hélas ! me soit parjure » ?  
 La Dame alors emporte son injure,  
 En maudissant de bouche son amant,  
 Mais comme Moine encor le chérissant.

M ;



Nos Paladins, voyant fuir *Balourdise* ,  
 Crurent au sire avoir fait lâcher prise.  
 Vers le lever de l'astre de Vénus ,  
 Tel un renard aux jarrets étendus ,  
 Lequel traînait dans sa gueule imprudente ,  
 A ses petits une poule sanglante ,  
 Aux jappemens des mâtins accourus ,  
 Lâche sa proie , & trompe leur attente.  
 Nos deux amans , après de tels adieux ,  
 Tout stupéfaits , s'envolaient par les cieux .

Ces Paladins étaient *Henri de Guise* ,  
*Paul Enguerrand* , & le Comte de *Blois* .  
 Unis de gloire & d'amitié tous trois ,  
 Ils avaient fait ensemble l'entreprise  
 De délivrer *Marguerite d'Évreux* .  
 Depuis trois ans , cette jeune Princesse ,  
 Dans un désert , sur un rocher affreux ,  
 Où se brisait l'Océan orageux ,  
 Pleurait l'erreur d'une tendre faiblesse .  
 On la croyait morte depuis long-temps .  
 La cruauté de ses lâches parens ,  
 Sur ce rocher l'avait seule exposée  
 Avec le fruit d'une innocente erreur ,  
 Pout y mourir, au gré de leur fureur ,  
 De faim , de honte , ou plutôt de douleur .  
 De maints Héros la valeur abusée

Avait long-temps cherché dans l'univers  
 Le bord heureux , l'impitoyable rive  
 Qui retenait *Marguerite* captive ;  
 Mais vainement. En croisant sur ces mers ,  
 Quelques Marchands d'*Antioche* & de *Damiete*  
 Furent un jour portés par la tempête  
 Vers ce rocher , où l'amour malheureux  
 A relégué *Marguerite d'Evreux*.

« Oh ! si le sort vous mene en ma patrie ,  
 Dit *Marguerite* à ces Marchands d'Asie ,  
 » Allez à *Blois* ; mon frere en est Seigneur ;  
 » Découvrez-lui le destin de sa sœur ,  
 » Car il l'ignore avec toute la terre ;  
 » Quand je partis , il était à la guerre ,  
 » Et mes parens , sans doute sur mon sort ,  
 » Auront jeté le voile de la mort » .

Le juste Ciel , vers les côtes de France ,  
 Fit naviguer , au bout de quelques mois ,  
 Les Nautonniers , qui , par reconnaissance ,  
 Ou par l'attrait de quelque récompense ,  
 Cherchent le Comte en la cité de *Blois*.

Les yeux sans cesse étendus vers la France ,  
 Dans son désert , *Marguerite d'Evreux*  
 Se nourrissait d'une frêle espérance ,  
 Depuis le jour de ce naufrage heureux.  
 Dans les ennuis de sa longue détresse ,

Elle croyait, tantôt que les Marchands  
Ont oublié ses maux & leur promesse ;  
Tantôt l'espoir adoucit ses tourmens ;  
Elle disait : « Je reverrai peut-être  
» Ces champs fatals où le Ciel m'a fait naître ;  
» J'embrasserai l'urne de mon amant ;  
» Cette urne , Ciel , dont mon cœur est l'image !  
« Tu pleureras , fatal & tendre enfant ,  
» Tu pleureras sur ce cher monument  
» Où gît le cœur dont le tien est l'ouvrage !  
» Son crime fut un malheureux amour ,  
» Et le moment qui t'a donné le jour.  
» Le fort cruel refuse à ta misère  
» De proférer jamais le nom de père.  
» Tu ne pourras dans le monde espérer  
» D'autre bonheur que celui de pleurer.  
» Si la douleur consume enfin ma vie ,  
» Sans nom , proscrit , tu fuiras ta patrie ;  
» Dans le tombeau , je ne pourrai plus , moi ,  
» Te consoler , ni pleurer avec toi ;  
» Le préjugé te refusera même ,  
» Et la douceur & le soulagement  
» De confier, dans ta misère extrême ,  
» De tes malheurs le secret flétrissant.  
» Ciel ! est-ce là la funeste espérance  
» Dont je me flatte en retournant en France ?

» Ah ! rien ici n'outrage tes malheurs ;  
 » Tu n'y vois point les monstres détestables  
 » Dont la fureur nous a trouvés coupables.  
 » Après mon lait , tu vivras de mes pleurs » !

Ainsi parlait la faible *Marguerite* ,  
 Baignant de pleurs , ferrant contre son sein  
 Ce tendre fruit de sa flamme proscrite ,  
 Qui la pressait d'une innocente main ,  
 Et souriait à son cruel destin.

Une autre fois , d'*Evreux* étend la vue  
 Sur cette humide & déserte étendue.  
 Chaque vaisseau qui point dans le lointain ,  
 Lui rend l'espoir , & l'emporte soudain.  
 Un soir enfin qu'en proie à sa détresse ,  
 Sur le rivage elle se désolait ;  
 Un bruit s'entend , & voici qu'il paraît  
 Trois paladins armés de toute piece.  
 » *Guise* , ô mon frere , ô mon frere , *Enguerrand* » !  
 D'*Evreux* alors tombe sans mouvement ;  
 Mais le plaisir la rend à la lumière.  
 « Je te revois , je t'embrasse , ô mon frere » !  
 Monsieur *de Blois* , de pleurs de sentiment ,  
 Baigne la sœur , & la mere , & l'enfant.  
 Sans se parler , long-temps ils demeurèrent ,  
 Et dans leurs bras tous quatre se presserent.  
 Sous un rocher d'*Evreux* les conduisit ,

Et pour repas des figues leur servit.

« O mes amis ! leur dit-elle ; ô mon frere !

» Vous la voyez la roche hospitaliere ,

» Qui , dans ma peine , en son sein m'a reçu ;

» Ici trois ans ma douleur a vécu ;

» Ici naquit cette faible victime ,

» Ce faible enfant dont la vie est le crime.

» Et mes parens , ils sont sans doute morts ?

» On ne saurait vivre avec les remords.

» Ils ne sont plus , lui répondit le *Comte*.

» Dieu les frappa d'une vengeance prompté ;

» J'eus à pleurer dans le même moment

» Tant de malheurs , & celui de survivre

» A ton désastre , & ne pouvoir te suivre.

» Au premier bruit que ton fatal amant ,

» Par un forfait , avait perdu la vie.

» Il accourut du fond de la *Neustrie* ,

» Un Chevalier , son pere apparemment ,

» Qui dans le sang de mon pere coupable

» Lava l'affront par un coup honorable.

» Bientôt ma mere expira de chagrin :

» Avec la vie expire l'infortune !

» Moi , je ne dus une vie importune

» Qu'à la rigueur de mon triste destin.

» Je te crus morte avec la *Renommée* ,

« Qui m'apporta ce récit dans l'armée . »

» Et j'ignorais , avec tout l'Univers ,

» Les incidens de ce cruel revers.

» Mais apprends-nous ce funeste mystere,

» Enseveli dans l'urne de mon pere ».

D'Evreux repart : « De mon cruel amour

» Un tel récit va rallumer la cendre ,

» Et dans mon cœur réveiller le vautour.

» O souvenir impitoyable & tendre !

» O mon amant ! ô mon cher *Archambau* ,

» Puisse ma voix s'entendre du tombeau !

» Dans nos foyers , près de ma mere oisive ,

« J'avais passé mon enfance captive :

» Je vis le jour , pour la premiere fois ,

» Lorsque je fus à tes noces à *Blois*.

» J'avais quinze ans ; innocente , inconnue ,

» De maints Héros mon nom fixa la vue ;

» Mais *Archambau* , venu pour mon malheur ,

» Seul eut mon ame , & seule j'eus son cœur.

» Il était fils d'un Guerrier de *Neustrie* ,

» Pauvre , mais grand ; obscur , mais vertueux ,

» Grand par lui-même , & non par ses aïeux.

» Que vous dirai-je ? il me donna sa vie ,

» Et mon amant était noble à mes yeux !

» De ma vertu la rougeur indiscrete

» Lui découvrit ma fatale défaite ,

» Et je lifais sur son front amoureux

» Ses sentimens , & les miens avec eux.

» Ah ! j'ignorais que s'aimer fût un crime !  
 » Il l'ignorait sans doute comme moi ;  
 » Il me donna , je lui donnai ma foi ;  
 » De mes faveurs je parai ma victime ;  
 » Mais inquiète , & sans savoir pourquoi ! . . .  
 » Plaisirs cruels , de combien de détresse  
 » Mon triste cœur a payé votre ivresse !  
 » Je devins grosse , & mon crime innocent  
 » Trahit bientôt mon malheureux amant.  
 » Baigné de pleurs , il va trouver ma mere ,  
 » Pour implorer sa générosité.  
 » Il était pauvre , & mon pere irrité ,  
 » En le voyant , saisit un cimetere . . . »  
 « Frappez , dit-il ; mais vous êtes mon pere .  
 » Je dois mourir , sinon de votre main ,  
 » D'amour , d'horreur , de honte & de chagrin .  
 » Mais épargnez votre fille adorable .  
 » Je l'ai séduite , & voici le coupable ,  
 » Ce faible cœur , qui seul a fait le mal ,  
 » Et qui croyait le vôtre plus loyal » .  
 » Ma mere alors , implacable tigresse ,  
 » De son époux gourmande la faiblesse ,  
 » Et de sa main , sa main court arracher  
 » L'acier fatal qui semblait trébucher .  
 » Mon pere cede à sa bouillante rage ;  
 » Ma mere vole , épouvantable image !

« Ab !

- » Ah ! mon amant ! ah ! ce sein adoré  
 » De mille coups est déjà déchiré !  
 » O juste ciel ! ô jour que je déteste !  
 » J'ai pu te voir après ce coup funeste !  
 » Il expirait , & ses derniers accens  
 » Étaient : Seigneur , épargnez vos enfans !  
 » Cher *Archambau* , peut-être que ton ombre  
 » Cherche d'*Evreux* sur le rivage sombre.  
 » Trop faible hélas ! ton amour ne croit pas  
 » Qu'elle aura pu survivre à ton trépas :  
 » Mais j'ai vécu pour cet autre toi-même ,  
 » Pour nous donner quelque jour un vengeur ;  
 » Et j'ai connu , par ma misère extrême ,  
 » Qu'on ne meurt point d'un excès de douleur.  
 » *Alix* accourt devers une tourelle ,  
 » Où j'attendais mon amant expiré.  
 » Elle me peint cette scène cruelle.  
 » Le fer en main , mon père entre égaré.  
 » *Alix* s'élançe ; il me frappait sans elle.  
 » Évanouie & froide entre ses bras ,  
 » De sa fureur je ne me souviens pas.  
 » Le lendemain , plaintive & malheureuse ,  
 » On m'envoya sur cette rive affreuse.  
 » Un mois entier je parcourus les mers ;  
 » Depuis ce temps , morte à tout l'Univers ,  
 » Livrée en proie à ma douleur profonde ,



» Mon cœur n'avait pour confidens muets  
 » De tant d'amour & de tant de regrets ,  
 » Que les cieux sourds , que les rochers & l'onde ,  
 » L'onde où mes pleurs se mêlaient nuit & jour.  
 » Sur ce rocher , mon sein a mis au monde  
 » Cet innocent , fruit d'un coupable amour ;  
 » Avec mon lait , il a bu l'infortune  
 » Que le Destin nous a rendu commune.  
   » C'était ici que je croyais mourir ;  
 » Ma crainte était de le laisser , peut-être ,  
 » Ce faible enfant , avant de se connaître ;  
 » Et pour tromper ma crainte & mon loisir ,  
 » J'avois tissu ce berceau , pour l'y mettre ,  
 » Et sous le Ciel , en mourant , l'envoyer  
 » Chercher sur l'onde un bord hospitalier.  
 » Le vent un jour s'éleva sur ces plages ;  
 » Le ciel noirci se couvrait de nuages ,  
 » Et dans les flots se brisaient les éclairs ;  
 » Des cris confus s'élevaient dans les airs.  
 » Je vois de loin sur la mer écumante  
 » Trois vaisseaux prêts à périr tour à tour :  
 » De plus en plus redouble la tourmente ;  
 » Et l'horizon , dans son vaste contour ,  
 » Aux Nautoniers , tous glacés d'épouvante ,  
 » Ne présentait que des montagnes d'eau ,  
 » Que ce rocher , & qu'un vaste tombeau .

» La mer mugit , & la vague qui brûle ,  
 » Sur les vaisseaux fond , éclate , & recule.  
 » Je m'ecriai , pour épuiser mes pleurs :  
 » Est-ce trop peu de mes propres malheurs !  
 » La nuit survint ; les éclairs , le tonnerre  
 » Brillèrent seuls durant la nuit entiere.  
 » Je recueillis à l'aube , sur ce bord ,  
 » Quelques Nochers échappés à la mort ;  
 » Leur vaisseau seul , respecté du naufrage ,  
 » Sous des rochers qui cintent le rivage ,  
 » Par le hafard avait été jeté ;  
 » Afile affreux , mais plein de sûreté.  
 » Je les rendis , par mes soins , à la vie ,  
 » Et je vois bien qu'ils n'ont pas oublié  
 » Le vœu d'aller bientôt dans ma patrie ,  
 » Que m'avait fait leur tranquille pitié ».

Monsieur de *Blois* embrassait *Marguerite* ;  
 Paul *Enguerrand* de pleurs baignait sa main ;  
*Henri de Guise* , esprit tendre & chagrin ,  
 Difait , versant des larmes d'*Héraclite* :  
 « Jaloux de voir son œuvre trop parfait ,  
 » Dieu sur la terre envoya l'Intérêt ;  
 » L'enfer ouvrit son gouffre épouvantable ,  
 » Et nous vomit ce monstre impitoyable.  
 » Dans ces beaux jours écoulés à jamais ,  
 » Et dont nos cœurs conservent la chimere ,

- » Jours fortunés de candeur & de paix ,  
» Où Dieu sans doute habitait sur la terre ,  
» L'Indépendance avec l'Egalité  
» Gouvernaient l'homme , enfant de la Nature ,  
» Et destiné , par son essence pure ,  
» A la vertu comme à la liberté.  
» L'autorité de criminelles loix ,  
» De ses penchans n'étouffait point la voix ,  
» Les cœurs égaux , d'un accord unanime ,  
» Brûlaient sans honte & se damnaient sans crime .  
» Mais dans le monde arrivé l'Intérêt ;  
» L'Egalité tout à coup disparaît ,  
» L'Ambition dresse sa tête immonde ,  
» L'Amour en pleurs abandonne le monde ;  
» La Tyrannie invente les sermens ;  
» Le Désespoir égare les amans ;  
» L'or fait des lois , & l'Intérêt amene  
» Le déshonneur , les forfaits , & la haine .  
» Ah ! fallait-il , ô Ciel , dans ta rigueur ,  
» Captiver l'homme , & lui laisser un cœur » !
-

---

---

**C H A N T X.**

---

---

**A R G U M E N T.**

*Songe de Charlemagne , saillie d'extravagance ; désespoir de Caroline ; discours de Dieu à l'Ange gardien d'Antoine Organt.*

**D**E tous les dons que le Destin avare  
A faits à l'homme , à mon sens , le plus rare  
Et moins brillant , est la *Discretion*.  
Cette inconnue arriva sur la terre ,  
Apparemment du séjour du tonnerre ;  
Elle amenait l'Amitié , l'Union ,  
L'art de régner , l'art d'aimer , l'art de vivre ;  
Amour laissa sa mere pour la suivre ,  
Et la quitta depuis pour M. . . . ;  
Elle n'avait , pour orgueilleux emblème ,  
Et faux garant d'un Roi dëifié ,  
Ni sceptre d'or , ni char , ni diadème ,

N

Comme Socrate , elle venait à pié.

Or , à la Cour , avint cette merveille.

*Discretion* vit dans ce beau pays  
 Peuple protégé & peuple de fourmis ,  
 D'un Roi berné coupables favoris ,  
 Main dans sa poche , & bouche à son oreille ,  
 Adulateurs semblables à l'abeille ,  
 Ayant son miel , ayant son aiguillon ,  
 Son avarice , & non pas sa raison ;  
 Son temps , sa fin , son utilité , non.  
 Elle vit là l'Adolescence grise ,  
 L'Intrigue fausse , habillée en Franchise ,  
 L'Esprit lui-même adorant la Sottise ;  
 Ce grand pipeur , appelé le Renom ,  
 Dans le tissu d'un rêts imperceptible  
 Prenant l'Orgueil , malgré l'homme sensible ;  
 Le Crime heureux , à l'abri d'un nom grand ,  
 Et l'Amitié qui rit amèrement.

*Discretion* s'aperçoit que l'on passe  
 par une porte assez large , mais basse ;  
 Si que les gens avaient souvent l'affront ,  
 Quand ils entraient , de se casser le front :  
 Elle remarque un Courtisan comme elle ,  
 Franc sans ivresse , & noble sans fierté :  
 Il avait l'air d'aimer la vérité ;  
 S'il la voilait , c'était sans lâcheté.

« On est encore à mon culte fidele  
» Dans ce pays si faux », se disait-elle.  
Elle l'aborde , & tirant son bonnet ,  
Sur un front jaune , elle lut : *Intérêt.*  
*Discretion* quitte cette contrée ,  
A l'avarice , au parjure livrée ,  
Et va chercher dans ce vil univers  
Un cœur ou deux à son amour ouverts.  
Elle chemine ; elle voit à la ville  
Le citadin dénigrer son voisin ,  
Dans le moutier , séjour morne & tranquille ,  
La Nonnain pie aboyer la Nonnain ;  
Dans son désert un Hermite hypocondre ,  
Contre le monde en plaintes se morfondre.  
*Discretion* , à ces tristes portraits ,  
Fondit en pleurs , & partit pour jamais.  
J'en veux venir de ce trait de morale  
Au camp de *Charle* , où l'Indiscretion  
Vient d'allumer une scene fatale.  
*Mathieu* prétend que l'adresse infernale  
En fut la cause ; on peut croire que non.  
*Charle* , éveillé par un songe funeste ,  
Un beau matin l'aurore devançait ,  
Et dans le camp , rêveur , se promenait.  
Il va trouver son Aumônier *Placet*.  
« Réveillez-vous , Pere , dit-il : malpeste ,

» Certain fouci me trouble ce matin ».

Ce Directeur complaisant & benin ,  
 Par une tendre & charitable adresse ,  
 De l'Empereur chatouillait la faiblesse.  
 Le Révérend de saint homme *Placet*  
 A l'Empereur avait fleuri la voie  
 Pour arriver à l'éternelle joie.  
 Avec candeur Charlemagne péchait ,  
 Ses crimes saints le Pactole lavait.  
 Pauvres humains , que de pareils Apôtres  
 Vivent ainsi des sottises des autres !

Il faisait nuit quand *Charlemagne* entra.

Le Révérend en sursaut s'éveilla.

Une fillette , en sa couche bénite ,  
 Se tapissait ; aimable Néophite ,  
 Elle cherchait , dans les bras du Pasteur ,  
 L'illusion des bras du doux Sauveur.

Le *Révérend* , comme quand on s'éveille ,  
 Tremblant de peur , soupire , étend les bras.  
 « Quoi si matin Votre Majesté veille » !

Dit-il au Roi. *Annette* , au fond des draps ,  
 Furtivement nichait ses doux appas.

Sur ses genoux sa gorge palpitante  
 Donnait au lit un tendre mouvement ,

Fait pour le cœur d'un moins grossier amant.

*Charles* disait : « Un songe me tourmente ;

» Un Négroman , autrefois m'a prédit ,  
 » Que quand ma femme aurait mis à ma place  
 » Quelque galant , j'en rêverais la nuit ,  
 » Et j'ai rêvé : ce souvenir me glace.  
 » Je la voyais ! Non , j'ai fermé les yeux ,  
 » Pour ne rien voir de ce crime odieux.  
 » Las ! j'entendais sa bouche , autrefois tendre ,  
 » Mille baisers & recevoir & rendre.  
 » Je l'entendais ; & me croyant déçu ,  
 » Elle pâmais , disant , il est cocu.  
 » Mon Révérend , une action si noire  
 » Sera toujours présente à ma mémoire »

Et cependant *Annette* se disait

En tremblotant : *Mon mari , s'il rêvait ?*

Le *Révérend* , craignant que la lumière  
 Ne les surprit dans de tels entretiens ,  
 Lui repartit qu'on rêvait le contraire  
 Le plus souvent ; que les Magiciens  
 N'étaient jamais que des mauvais Chrétiens ,  
 Des imposteurs abusés par les Diables ,  
 Et qui vendaient de criminelles fables ;  
 Que *Cunégonde* était sage au surplus ,  
 Qu'on la voyait tous les jours à la messe ,  
 Et qu'elle avait chez elle des *agnus*.  
*Ergo* , dit-il , le souci qui vous presse  
 Est une erreur , un péché. Dans ce cas ,



Répondit *Charle* , il faut le croire. . . *Hélas !*

*Charle* s'éloigne , & le Pere, fort aise ,

Rassure *Annette* , & l'embrasse , & la baise.

Partant , *Annette* attendait le matin.

Démangeaison d'évaporer le songe !

La nuit , trop lente à son gré , se prolonge ;

Elle le dit à certain Paladin

Sous le secret ; il jure sa tendresse ;

Et sur la foi de semblable promesse ,

Un sien ami le fut au même instant ;

Un autre , bref , fit le même serment ;

Un autre après. La nouvelle discrete ,

De bouche en bouche allait se grossissant.

La Renommée enfin prit sa trompette ,

Et la sonna tout au travers du camp.

Le Révérend fut quereller *Annette* ;

*Annette* fut laver le Paladin ,

Et celui-ci , son ami , qui soudain

Va gourmander son bavard interprète.

Celui-ci va se plaindre à son voisin ;

Si qu'à la fin , de querelle en querelle ,

Cette fureur devint universelle.

Chacun prend feu , l'on voit couler le sang .

Et ce n'est plus qu'un vaste embrâsement.

L'acier fatal en tous lieux étincelle.

Tous nos Messieurs voulaient avoir raison .

Ils se disaient , vous me la baillez belle ;  
Et furieux, dans leur opinion ,  
Etablissaient , au bout de leur épée ,  
Le sentiment de leur tête éventée.  
Ceux qui n'étaient du funeste secret ,  
Prenaient parti pour un tel qu'on rossait.  
L'un essayait sa benoite éloquence ,  
Et la réponse était un coup de lance.  
Vous prétendez qu'à vous seul , disait l'un ,  
Le Ciel aura donné le sens commun ?  
Et vous voulez , par *Saint-Jean* , disait l'autre  
Bernier mon sens , & que je sois du vôtre ?  
Oh ! de pardieu , le fer décidera  
Lequel des deux le mieux raisonnera ;  
Puis on jurait. Le glaive heurte le glaive ;  
L'un , se roulant , demande qu'on l'acheve ;  
Par-tout des cris , par-tout des hurlemens ,  
Des coups de sabre & de beaux argumens.  
Notre *Empereur* , enfermé dans sa tente ,  
Dans le tokai noyait son épouvante ;  
Par-tout les chefs allaient criant : Messieurs ! . .  
Et finissaient par se battre avec eux.

Le jeune *Page* , amant de *Caroline* ,  
Tombe mourant , atteint de part en part ,  
Du coup vaillant d'un rude braquemart.  
La courageuse & sensible héroïne

A son secours volait de rang en rang.

Elle le trouve ; il était expirant.

A ses sanglots , sa paupiere se rouvre ,

Et le trépas d'un nuage la couvre.

Elle l'appelle , il n'entend plus sa voix ;

Elle baignait de ses naïves larmes

Ce corps chéri , ce corps si plein de charmes.

« Quoi tu n'es plus ? disait-elle parfois ;

» Quoi je vivrai sans toi , mon tendre Page !

» Mais le trépas a glacé ce visage ;

» C'en est donc fait » ! A ces funestes mots ,

Désespérée , au travers la campagne ,

Bientôt du Rhin le rivage elle gagne ,

Pour y noyer sa douleur dans les flots.

Tous les rochers de cette triste plage

Se renvoyaient : *O douleur ! ô mon Page !*

Un vieux Pasteur des vallons d'alentour

Avait mené ses troupeaux sur la rive ,

Aux cris touchans de la Reine plaintive ;

Il accourut , inspiré par l'Amour :

Il la surprend , éperdue , interdite ,

Dans le moment qu'elle se précipite.

« Que faites-vous » ? lui dit-il en courant.

— Je veux mourir , & suivre mon amant ».

Ce bon vieillard , en pleurant avec elle ,

Crut adoucir sa détresse mortelle.

« Tu n'a jamais aimé , lui disait-elle ,  
 » Levant les yeux & poussant un soupir ;  
 » Car ta pitié m'aurait laissé mourir.  
 » Mon Page est mort , & tu veux que je vive !  
 » Ne faut-il pas que mon ame le suive ?  
 » Un amant cher peut-il être oublié ?  
 » Un cœur peut-il vivre sans sa moitié ?  
 » Comment veux-tu , mon pere , qu'il soutienne  
 » De son bonheur le triste souvenir ?  
 » Comment veux-tu qu'il regarde sans peine  
 » L'espoir trompé d'un si tendre avenir ,  
 » L'affreux tableau d'un bonheur qui m'échappe ,  
 » Mon amant mort , & le coup qui le frappe ;  
 » Ce sein percé , ce sein jadis charmant ,  
 » Froid , sans amour , & baigné de son sang ?  
 » O ciel ! reprends & ma gloire & mon trône ;  
 » Sans le bonheur , qu'est-ce qu'une couronne » ?  
 « Lorsqu'au Destin il a plu de sévir ,  
 Dit le *vieillard* , qui la voit égarée ,  
 » Il faut céder , ma fille ». — Il faut mourir !  
 Répond la *Reine*. A ces mots , effarée ,  
 Elle se leve , & veut chercher la mort.  
 Le bon Pasteur l'arrête avec effort.  
 « Je vous suivrai , disait-il , dans le fleuve ,  
 » Et vous ferez cause que mes enfans ,  
 » Que mes enfans & ma mourante veuve

» Rempliront l'air de leurs cris languissans.

» Avec horreur ils liront sur le sable ,

» De mon trépas le secret déplorable.

» Songez encor , si ce faible intérêt

» Ne peut fléchir un coupable projet ,

» Que votre mort , outrageant la Nature ,

» Laisse un amant privé de sépulture.

» Venez lui rendre encore cet honneur ;

» Mourez après , mais mourez de douleur » !

Les yeux au Ciel , la touchante héroïne  
Devers le camp avec lui s'achemine.

L'aveugle rage avait fait place enfin

Au repentir , aux regrets , au chagrin.

L'un pleure un fils , un autre pleure un pere ;

Pour un ami , l'autre se désespere.

On n'entendait que des cris de douleurs ;

On ne voyait que du sang & des pleurs.

Vers son amant , *Caroline* s'élançe ,

Baïse son sein , sa bouche , ses beaux yeux ,

Et des sanglots sont ses derniers adieux.

Quatre soldats mettent en croix leur lance ,

Et vers le Rhin emmenent le Guerrier

Sous les rameaux d'un pâle peuplier.

Le bon vieillard , par aventure essaye

Un baume heureux qu'il répand dans la plaie ;

Bientôt après il entend un soupir ;

Il voit ses yeux & sa bouche s'ouvrir.  
Qui pourrait peindre & l'ivresse imprévue,  
Et les transports de la Reine éperdue ?  
Morne, son cœur est passé dans ses yeux,  
Et ses regards s'attachent vers les cieux.

Laiſſons le Rhin & ſes bords odieux,  
Dreſſons mon vol dans le ſéjour des Dieux.  
L'Agneau de paix, qui défend qu'on ſe venge,  
D'*Antoine Organt* appelle le *bon Ange*  
Près de ſon trône, & ſe ſigne, & lui dit :  
» Mon cher *Gardien*, vous ſavez que Dieu lit  
» Au fond des cœurs, & ſait ce qui ſ'y paſſe ;  
» Or j'ai ſurpris dans le vôtre un deſſein  
» Contre le *ſils* de mon Prélat *Turpin*.  
» Vaſe de paix, je vous demande en grace  
» D'oublier tout, & de lui pardonner :  
» C'eſt un enfant que je voudrais ſauver ;  
» Et puis ſachez que le ſort de la France  
» Eſt dans ſes mains, & que c'eſt à lui ſeul  
» Qu'il eſt permis de tourner cette chance.  
» Ainſi, volez près de votre filleul,  
» Formez ſon cœur, adouciſſez ſa bile,  
» Apprivoiſez ſon humeur indocile.  
» Je veux encor l'éprouver quelque temps,  
» Et l'amener, par des chemins gliffans,  
» Aux mœurs dévots de Soldat d'Évangile.

« Oubliez tout , & pardonnez tout ; car  
« Nous le voulons , & buvez ce nectar ».  
L'Ange voulut répondre. Dieu le pere  
Dit : *Uriel* , préparez mon tonnerre !

*Fin de la premiere Partie.*

ORGANT,

POÈME

EN VINGT CHANTS.

---

Vous, jeune homme, au bon sens avez-vous  
dit adieu ?

*GILBERT, Sat. du XVIII<sup>e</sup> siècle.*

---

SECONDE PARTIE.

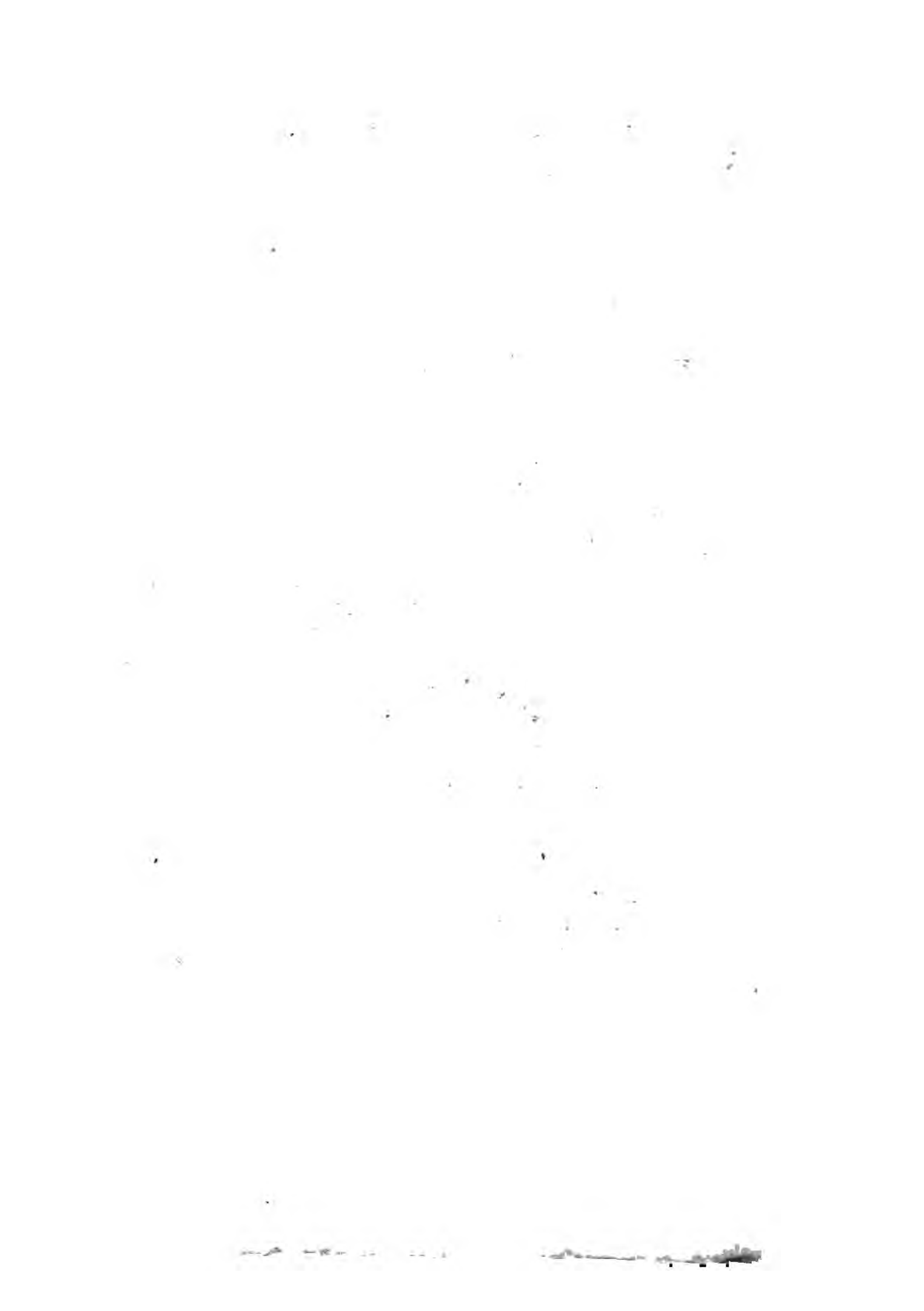


AU VATICAN.

«—————»

1789.







# ORGANT,

POÈME

EN VINGT CHANTS.

---

---

## CHANT XI.

---

### ARGUMENT.

*Comment un Régiment Saxon passa le Rhin, ravagea la contrée, & viola un moutier; de ce qu'il arriva à Charlemagne en les poursuivant.*

**A**U nom du pere, & fils, & Saint-Esprit,  
Ainsi soit-il. Tout Chrétien qui fait vivre,  
*Part II.* A 2

Commence ainsi tout ce qu'il fait & dit.  
Moi donc qui suis de dévotion ivre ,  
Et tout confit , ainsi qu'une Nonnain ,  
Par me signer je commence ce livre ,  
Pour écarter de moi l'Esprit malin :  
Car vous savez , mes freres , que le Diable  
Sans cesse rode à l'entour de l'étable.  
Il est des gens qui riront de ma foi ;  
Mauvais plaisans , ils ne savent que rire ,  
Et moi , je fais suivre la sainte loi ,  
Prier pour eux , & souffrir sans rien dire.  
Ils riront bien , quand ils seront damnés ,  
Quand ils cuiront au fond de la chaudiere ;  
Et moi , brillant au séjour de lumiere ,  
Au Paradis , dans ces lieux fortunés ,  
Où l'ame pure , au sein d'un Dieu qui l'aime ,  
Goûte à jamais la volupté suprême ,  
Je rirai bien , à mon tour , de les voir  
Grincer les dents sur le rivage noir ;  
Ils vomiront la rage & le blasphême ,  
Et c'est alors qu'ils se mordront les doigts  
D'avoir honnis mes bons signes de croix.  
Douze cents Preux de l'armée ennemie ,  
Moitié piétons , moitié cavalerie ,  
A mille traits environ de leur camp ,  
En certain gué , sans bruit & sans encombre ,

C H A N T X I.

5

A la faveur de Morphée & de l'ombre ,  
 Avaient passé le Rhin subitement.  
 Sur les hameaux les brigands se ruèrent ,  
 Et la terreur en tous lieux ils porterent ,  
 Courant , pillant , brûlant , exterminant  
 Fermes , châteaux , églises & couvent ,  
 Faissant cocus le Bourgeois & le Moine ,  
 Décapitant tous nos grands Saints de bois ,  
 Et *Saint-Denis* pour la seconde fois ;  
 A leurs chevaux faisant manger l'avoine  
 Sur ces autels où le pain devient Dieu ,  
 Semant enfin le désordre en tout lieu.  
 Cette fois-ci , *Jehovah* pacifique  
 Ne tonna point comme dans l'arche antique ;  
 On ne vit point la terre s'ébranler ,  
 Et les brigands de frayeur reculer.

Au fond d'un bois , solitude tranquille ,  
 Dont les échos , organes des vertus ,  
 Ne répétaient que le nom de Jésus ;  
 Non loin du fleuve était un saint asile ,  
 Où loin du siècle , en ces lieux ignoré ,  
 Un jeune essaim de colombes plaintives ,  
 D'un Dieu dévot trop gentilles captives ,  
 Passait un temps au culte consacré ,  
 Ne péchant point , & toujours gémissantes ,  
 Toujours en pleurs , & toujours plus charmantes.

Que sert à Dieu que ses cierges bénis  
Soient allumés par des bras si gentils ?  
Que ne prend-il des matrones antiques  
Pour naziller ses concerts angéliques ;  
Ou si lui-même , épris de la beauté ,  
Sent chanceler son essence immortelle ,  
Aux soins touchans du culte d'une Belle ,  
Punira-t-il la faible humanité ,  
Pour un penchant dont lui-même est flatté ?  
Si je me trompe , & si ce Dieu terrible ,  
A tant d'appas peut bien être insensible ,  
Pourquoi ravir au bonheur des mortels  
Ce qu'il dédaigne aux pieds de ses autels ?  
Là des vertus on respirait le baume ;  
Ce n'était point cette odeur de vieil homme ,  
Qui nous entête au milieu des cités ,  
En s'approchant des mondaines Beautés ,  
Dès le berceau , dans ces lieux amenées ,  
Elles mouraient comme elles étaient nées ,  
Sans avoir rien ni senti , ni connu  
De ces objets , dont le coupable empire ,  
Des jeunes cœurs assiége la vertu ,  
Pour ces brebis , le bois sombre & chenu  
Était le terme où la Nature expire ,  
Et ce système , innocemment conçu ,  
Par un pédant n'était point combattu .

De notre espece , on n'y connaissait guere  
Que *Pere André* , saint homme peu charnel ,  
Plein de la grace , & tout spirituel ,  
Qui confessait & faisait la priere ;  
Mais la Nonnain ignorait le secret ,  
Qui *Pere André* de ma Sœur distinguait ;  
Il n'était là que quelques douairieres ,  
Au maintien haut , important , & discret ,  
Du *grand Albert* graves dépositaires ,  
Et dont la tête emplissait le bonnet.  
Ce n'était pas que les chaudes Nonnettes  
De temps en temps ne sentissent au cœur  
Autre intérêt que pour le doux Sauveur ,  
Qui les rendait & sombres & distraites.  
Pour *Pere André* quelque chose on sentait ,  
Que pour ma Sœur nullement on n'avait ;  
Mais on croyait la chose effet d'un baume  
Qui s'exhalait des vertus du saint homme ;  
Et puis sa barbe & l'air de majesté  
Le faisaient croire une divinité.  
L'opinion se trouvant étayée  
Par le rapport qu'avait son saint minois  
Avec celui d'un vieux Pape de bois ,  
Dont l'effigie , antique , rechargée ,  
Du maître-autel honorable ornement ,  
Prêtait sa tête aux souris du couvent ,

Et sa grand'barbe aux filets d'Arachnée.  
 Elles chantaient les louanges de Dieu ,  
 Quand tout à coup un bruit épouvantable  
 Fit retentir les voûtes du saint lieu.  
 Sœur *Coribande* , illustre & vénérable ,  
 Monte à la tour , & voit un régiment  
 Environner les portes du couvent.  
 Elle descend , & sa bouche édentée ,  
 Par la frayeur encor plus empâtée ,  
 Fait son rapport , que point l'on n'entendit ,  
 Mais qu'au fracas beaucoup mieux on comprit.  
 On se lamente , on se met en priere ;  
 On pleure , on court , on crie , on délibère.  
 Les jeunes Sœurs , simples comme leur foi ,  
 Voyaient pleurer , & demandaient pourquoi ?  
 Miséricorde ! ô ciel ! bonté divine ,  
 Secourez-nous dans notre affliction !  
 Pour comble encor , dans la ville voisine ,  
*André* , ce jour , était en mission.  
 Enfin voici ce que l'Abbesse antique  
 Tira du fond de sa tête gothique :  
 « Mes cheres Sœurs , il est très-évident  
 » Que ces bandits vont forcer le couvent.  
 » Pour les felons nous n'aurions plus de charmes ,  
 » Nous verserions de ridicules larmes ,  
 » Et ne pouvant leur donner de plaisir ,

C H A N T X I.

» Ils le prendraient à nous faire souffrir.  
 » Quand j'étais jeune , il me souvient encore  
 » Qu'en pareil cas , l'Abbesse *Eléonore* ,  
 » Dans cette tour les vieilles enferma ;  
 » Enfans perdus , les jeunes on laissa.  
 » Le tour , je crois , n'était pas des plus gauche ,  
 » Laissons encor les plus jeunes Nonnains ,  
 » Et dans la tour assurons nos destins.  
 » Quand les felons feront las de débauches ,  
 » Ils s'en iront , du reste peu jaloux ,  
 » Et les brebis auront vaincu les loups ».  
 Sœur *Abacuc* , scrupuleuse & sans tache ,  
 A tel moyen ne voulut recourir ,  
 Et protesta qu'elle aimait mieux souffrir ,  
 Que se sauver d'une façon si lâche.  
 L'on peut juger de la chose à plaisir.  
 L'Abbesse eut soin d'avertir les Nonnettes  
 Que de grands Saints allaient les visiter ,  
 De se gaudir , & de se tenir prêtes ,  
 Et qu'un mystere allait tôt éclater ;  
 Après , l'on fut dans la tour se gîter.

Il était temps. On enfonce les portes ;  
 Les vieilles sœurs se mettent à prier ,  
 Et des bandits les fougueuses cohortes ,  
 Comme un torrent , inondent le moutier.  
 Nos jeunes Sœurs à genoux les attendent,



Et du plus loin , des bras mignons leur tendent.  
En leur voyant l'air terrible & fâché ,  
Les doux agneaux croyaient avoir péché.  
Comme des loups sur elles ils fondirent ,  
Et les Nonnains pour des Anges les prirent.  
*Susanne* tombe aux serres de *Billoi* ;  
Il vous l'étend , & d'une main lubrique  
Trouffe en jurant sa dévote tunique.  
Quand elle vit poindre je ne fais quoi,  
*Susanne* crut que c'était pour le prendre  
Et le baiser. Sur le fier instrument  
Elle appliqua sa bouche faintement :  
Cela rendit Monsieur *Billoi* fort tendre ,  
Qui désormais s'y prit plus poliment.  
Les flots pressés de sa bruyante haleine ,  
De ses poumons s'exhalaiant avec peine ;  
Il l'étouffait , voulant la caresser ;  
Il la mordait , en voulant la baiser ;  
Sa langue affreuse , & tendre avec furie ,  
De la Nonnain cherchait la langue pie ,  
Et notre Sœur , qui pour Dieu le prenait ,  
A ses efforts faintement se prêtait ,  
Allant au Diable , & brûlant Marie.  
Quand la brebis , après ce doux baiser ,  
Sentit l'oiseau quelque part se glisser ,  
Aller , venir , & l'Ange tutélaire

De son blanc sein les deux roses fuser,  
 Elle comprit que c'était le mystère ;  
 Elle sentait une divine ardeur  
 De plus en plus s'échauffer dans son cœur,  
 Amour riait , assis sur le pinacle.

Mais ce fut bien encore autre miracle ,  
 Quand tout à coup son regard s'anima ,  
 Son sein bondit , & son teint s'alluma ;  
 Quand un rayon émané de la grace ,  
 La pénétra , confondit ses esprits ,  
 Et l'emporta tout droit en Paradis,  
 Elle criait : O puissance efficace !  
 Chaque felon , braqué sur sa Nonnain ,  
 Menait aussi le mystère grand train :  
 On les voyait , d'un rein fort & robuste ,  
 Observer tous une cadence juste ,  
 Aller , venir , à la file appointés ,  
 En vrais taureaux , par leur fougue emportés ;  
 Dans leur bouillante & féroce insolence ,  
 Jurant , frappant , au plus vite , au plus fort ,  
 Et déchirant , dans leur impatience ,  
 Le manoir faint, rebelle à leur transport.

Viens , *Michel-Ange* , & peins-nous *Salamane*  
 Les yeux en feu , tous les muscles faillans ,  
 Le nez ouvert , & les poumons bruyans ,  
 Plus furieux que le baudet de *Jeanne* ,

A chaque coup du goupillon divin ,  
 Faissant bondir la converse *Augustin*.  
 Quand tout fut fait , & que notre profane  
 Eut dégaîné son brutal instrument ,  
 La Sœur le prit entre ses mains avides ,  
 Comme un agnus à l'aube en s'éveillant ,  
 Et le pressait de ses lèvres humides.

Ceci s'entend de chaque autre Nonnain ,  
 Qui , revenant de l'aventure étrange ,  
 Nomrait le sien , mon Sauveur , mon bon Ange ,  
 Mon doux *Jésus* , céleste Chérubin !  
 Et le flattait d'une dévote main ,  
 En s'écriant , toute sanctifiée :  
 Oh ! qu'il est doux de faire son salut !  
 Il ne fut pas jusqu'à sœur *Abacuc* ,  
 De soixante ans tristement affublée ,  
 Qui ne trouvât des vainqueurs insolens ,  
 Qui , d'une main brutale & forcenée ,  
 Lui fourrageaient une cuisse tanée ,  
 Et chiffonnaient ses appas du vieux temps .  
 Il fallait voir le paillard *Abanelle*  
 Faire pâmer cette simpiternelle ,  
 Qui , pour hâter la grace & son effet ,  
 De temps en temps la mesure rompait ,  
 En agitant sa charnière rebelle .  
 Le vieux Sénat , dans la tour morfondu ,

Difait : Mon Dieu , si nous l'avions donc su !

Enfin lassés de leur débauche impure ,  
Tous les bandits rebattirent au champ ,  
Fort satisfaits de leur sale aventure ,  
Et les Nonnains des Saintes se croyant.

Mon cher Lecteur se rappelle sans doute  
Qu'en un couvent de ces lieux fort voisin ,  
*Antoine Organt* , pour la céleste voûte ,  
Etait parti sur la croupe d'un Saint.

Au même lieu ces Messieurs arriverent ,  
Incontinent la grand'porte ils briserent ,  
Burent le vin des Moines consternés ,  
A tous les Saints casserent bras & nés ,  
Prirent l'argent , les Moines carefferent ,  
Non pas pourtant de ladite façon ,  
Mais à grands coups de dague & de bâton ;  
Après cela , sur leur dos ils monterent ,  
Et dans la plaine à trotter les forcerent ,  
Après avoir embrâsé la maison.

Le Dieu du jour , las d'éclairer le monde ,  
Etoit rentré dans les grottes de l'onde ,  
Et détela l'impétueux Phlégon.

Au coin d'un bois les pillards descendirent ,  
Et de leur long sur l'herbe s'étendirent.  
Leurs sens , flétris de débauche & de vin ,  
Sous les pavots bientôt s'appesantirent ,

Impunément le sacrilège essain  
Croyait ronfler jusques au lendemain.

Dans ces cantons , une puissante *Fée*  
Avait construit son palais enchanté ;  
Et quand la lune , en son char argenté ,  
Sur les sommets du brillant *Apogée* ,  
Se promenait pleine de majesté ,  
L'épouvantable & terrible *Abragée* ,  
Quittant alors son magique palais ,  
Avec son char & ses jeunes compagnes ,  
Jusques au jour parcourait les forêts ,  
Et de ses cris effrayait les campagnes.  
Tout avait fui. Dans ces tristes vallons ,  
On ne voyait ni pâtres , ni maisons.  
Depuis cent ans , nul mortel téméraire  
N'avait foulé ce rivage enchanté ;  
Nos indévots avaient osé le faire.  
Las ! ils ronflaient épars sur la fougere ,  
Et leurs chevaux , broutant à leurs côtés ,  
Se démenaient , frappaient du pied la terre ,  
Caracollaient , hérissaient leur criniere ,  
Par un grand bruit alors épouvantés.

La *Fée* arrive. O vengeance ! ô furie !  
Vous dont l'audace a flétri ce séjour ,  
Lâches , vos yeux ne verront plus le jour ,  
Et sur ces bords vous laisserez la vie.

Ces mots auraient éveillé les plus sourds.  
 Nos spadassins , de sommeil quoique lourds ,  
 Levent soudain leur tête appesantie.  
 Comme ils étaient habiles cavaliers ,  
 Les plus voisins , sautant sur les courriers ,  
 Piquent des deux , & percent la prairie ,  
 De retourner sans témoigner d'envie.  
 L'un gagne à pied , & court au bois voisin ;  
 L'autre s'y traîne engourdi par le vin.  
 L'*Enchanteresse* , agitant sa baguette ,  
 On entendit tout à coup dans les champs  
 Des cris affreux , d'horribles hurlemens :  
 Les pénaillons fuyaient le mors aux dents.  
 Mais, malgré lui , chacun soudain s'arrête ,  
 Un froid mortel a glacé tous ses sens.  
 Les fiers courriers , qui couraient à la file ,  
 Contre la mort luttent quelques instans ;  
 Mais à la fin chacun reste immobile ,  
 Un pied levé , l'œil vif , les crins mouvans ,  
 Et l'on croirait qu'ils sont encor vivans.

Pour nos *rouffins* , savez-vous ce qu'ils firent ?  
 Par ce mot-là ces bons *Moines* j'entends ,  
 Qui de monture à quelques-uns servirent.  
 Comme ils dormaient , vers le Rhin ils s'enfuirent :  
 Certain Pasteur un gué leur indiqua ,  
 A l'autre bord chacun d'eux arriva ,

Non toutefois sans périlleuse esclandre  
 Frere *Lucas* & le Prieur *Cassandre*  
 Burent de l'eau pour la première fois ;  
 Les flots pressés gémirent sous leur poids ;  
 A leur aspect, les Naïades timides  
 Se tapissaient dans leurs grottes humides.  
 Leur troupe arrive au camp du Roi *Charlot* ,  
 Qui , dans les bras d'une Belle ratée ,  
 A ce récit se réveille en sursaut.  
 « Les ennemis ravagent la contrée ,  
 » Bon nombre d'eux a traversé le Rhin ,  
 » Dans les saints lieux ils ont dressé la table ,  
 » Ont pris l'argent , ont bu tout notre vin ,  
 » Et le couvent est maintenant au diable ,  
 » Mais vous pouvez cogner ces antechrists ;  
 » Non loin du fleuve ils se sont endormis ,  
 » Las du chemin ainsi que de débauche » .  
 « A moi , Picards , dit *Charlot* , mes amis » !  
 Vîte l'on s'arme , on s'équipe , on chevauche ,  
 Et vers l'aurore on joint les ennemis .  
*Charlot* pensa qu'ils avaient pris la fuite ,  
 En les voyant dans la plaine au galop .  
 « Courons , dit-il , Picards ; alerte ! vîte » !  
 Il parla d'or , ce fut son dernier mot ;  
 Hommes , chevaux à l'instant s'arrêtèrent ,  
 Et sur le champ en marbre se changèrent .

C H A N T X I.

87.

Mais les Picards conserverent après  
L'air d'un Picard & celui d'un Français ;  
Et l'art puissant de *Zeuxis* & d'*Apelle* ,  
N'aurait pas mis sur le front d'un Soldat  
Qui suit son Prince , & qui vole au combat ,  
De la vertu l'empreinte plus fidele.

---

---



---



---

## C H A N T X I I .

---

### A R G U M E N T .

*Comment Saint - Jean rendit bien sot  
Antoine Organt ; comment le vieux  
Nemours commanda l'armée ; mort  
d'Elifaire.*

**V**OUS connaissez la plainte douloureuse  
Le désespoir , les vœux impatiens  
Qu'éternisa la Muse langoureuse  
Du faible ami du Messager du Mans ;  
Ainsi les Preux & Chevaliers de France  
Se lamentaient sur la cruelle absence  
Du saint *Prélat*. Les Dames d'*Illium*  
Pleurerent moins sur leur *Palladium*.  
Les maux affreux d'une si longue guerre ,  
Du Dieu vivant annonçaient la colere.  
Le plus beau sang des gaulois bataillons ,  
Depuis quinze ans engraisait les sillons.

Il n'était point en France de famille  
Qui ne pleurât la mort de ses parens ,  
Et point de femme , & de veuve , & de fille,  
Qui n'eût changé deux ou trois fois d'amans ;  
Même l'on crut l'Impératrice veuve ,  
Depuis que *Charle* avait passé le fleuve :  
On le cherchait , & nul ne revenait.  
Mais laissons *Charle* un moment , je vous prie.  
*Organt* aussi dans les airs se perdait.

Etant parti de l'*Asinomaïe* ,  
Le Paladin s'avancait vers le ciel ,  
Toujours juché sur son âne immortel ,  
Chantant par fois , & battant la mesure  
Contre les flancs de la sainte monture ,  
Qui se cabrait impétueusement.  
*Saint-Jean* était Seigneur d'une planète  
Non loin de là , pas trop près cependant ;  
Mais les Esprits volent rapidement.  
*Jean* aperçoit le pauvre âne , & projette  
De le sauver ; il en arnache , bref ,  
L'Apocalypse , & l'auréole au chef ,  
Le Saint a leite & jà se faisant fête ,  
Vole au galop , du pied frappant sa bête.  
Il joint *Organt* , & présente à ses yeux  
Dans la vapeur un globe radieux.  
En avançant , il croit voir des campagnes ,

Des champs , des bois , des forêts , des montagnes .

Un air ferein , une vive clarté ;

De mille voix le touchant assemblage ,

Semblent former de ce charmant rivage

Un séjour fait pour la Divinité .

Tout ce qu'on dit de *Paphos* & de *Gnide* ,

Et de *Cythere* , & du palais d'*Armide* ,

Ce que la Fable autrefois a vanté ,

De ces jardins où pénétra *Thésée* ,

Et des vallons du paisible *Elisée* ,

Se rencontrait sur ce bord enchanté ;

Il n'y manquait que la réalité ,

Ce beau pays n'étant qu'une chimere ,

Pour l'inviter a mettre pied à terre ,

Et délivrer le Saint mal avisé .

Fleuves , rochers , monts & forêts profondes

N'étaient formés que d'un air condensé .

*Antoine* vit essaim de Nymphes blondes ,

Au fin souris , aux tresses vagabondes ,

Qui , s'animant au bruit de leurs chansons ,

Sans les courber , dansaient sur les gazons .

Un cri joyeux fortit du sein des ondes ,

Et tout à coup de mille tourbillons

L'on vit jaillir & Nymphes & Tritons ,

Qui , pour chanter l'Amour & ses poisons ,

Étaient sortis de leurs grottes profondes .

Le Ciel parut & plus frais & plus pur ,  
 Et se peignit du plus riant azur ;  
 Le vent se tut , les oiseaux préluderent ,  
 Et ces accents dans la plaine volerent.

« Qui que tu sois , aimable Chevalier ,  
 » Que le hasard conduit sur cette rive ,  
 » Vois-tu le Temps ? sa course fugitive  
 » Nous avertit de jouir & d'aimer.  
 » Ecoute bien. La vie est une rose  
 » Qu'épanouit & fane le Zéphir ;  
 » Le char du Temps ne fait aucune pause  
 » Que celles - là qu'il fait pour le plaisir.  
 » Tout nous le dit : oui , la vie est un songe.  
 » Les yeux fermés , rêvons tranquillement ;  
 » Par les erreurs le plaisir se prolonge ,  
 » Et le sommeil est moins indifférent.  
 » Dans les amours passons notre jeunesse ;  
 » Allons brûler à l'autel des plaisirs ,  
 » Et dans nos cœurs , durcis par la vieillesse ,  
 » Préparons-nous d'aimables souvenirs ».

Nymphes , Tritons , à ces mots s'embrasserent ,  
 Et sous les flots ainsi se replongerent.

L'une partant demeura sur les flots ,  
 Elle tendait les bras à mon Héros ;  
 Sur ses appas l'onde claire & tremblante  
 Paraît au cœur une gaze piquante.

Ses yeux étaient animés par l'amour ;  
 Son teint était aussi pur que le jour ;  
 Sa bouche était le sourire lui-même ;  
 Et du désir la violence extrême ,  
 De son beau sein agitait le contour.

*Organt* ne put contenir dans son ame  
 Les mouvemens de son ardente flamme ;  
 Il descendit pour voler sur son sein :  
 Tout s'éclipça ; tout disparut soudain.  
 L'*Ane*, entonnant son hymne meurtrière ,  
 Fut essuyer les quolibets des Dieux ,  
 Et le Héros , la tête la première ,  
 Roula des airs pendant un jour ou deux.  
 Il eût péri sans Monsieur son bon Ange ,  
 Qui , sans rancune , en ses bras le retint ,  
 Et l'apporta sur les rives du Rhin ,  
 Tout étourdi de cette chute étrange.

Les ennemis avaient quitté leur camp ;  
 Ils s'avançaient sur un front menaçant ,  
 Pour présenter bataille au Roi de France ,  
 Et cependant les Chefs , en son absence ,  
 Plus fous que grands , plus vains qu'audacieux ,  
 Dans une ardente & confuse assemblée ,  
 Se disputaient ce poste glorieux ,

S'il n'eût été frappé dans la mêlée  
 D'une terreur dont son ame est troublée ,

Par droit d'orgueil , de valeur , & de sang ,  
*Pepin* lui seul prétendrait à ce rang ;  
 Mais sa frayeur , encor toute récente ,  
 Le retenait prisonnier dans sa tente :  
 Les ennemis avançaient cependant.

*Henri de Nel* jurait sur son épée ;  
*Montmorency* sa Maîtresse & son Dieu ;  
 Et *Châtillon* , son Patron Saint-Mathieu ,  
 Que leur valeur ne serait pas trompée.  
 Le vieux *Nemours* alors leve la voix :  
*Nemours* était le Nestor de la France ;  
 Il en avait & l'âge & l'éloquence ,  
 Et , comme lui , sa valeur autrefois  
 Avait brillé par d'illustres exploits.  
 On respectait son antique vaillance.  
 Chacun se taît ; on l'écoute , il commence.

« Il est honteux , pour d'aussi braves gens ,  
 » De disputer des degrés & des rangs.  
 » Le plus beau poste est celui du carnage ,  
 » Et tous l'auront , si tous ont du courage.  
 » J'ai remarqué que le commandement ,  
 » Ceci soit dit sans vous porter ombrage ,  
 » Était brigué par des lâches , souvent.  
 » Loin des dangers , & voisin de la gloire ,  
 » Environné de ses gardes nombreux ,  
 » Un Général , à l'exemple des Dieux ,

- » Impunément concourt à la victoire.  
 » Le plus beau poste est celui du Soldat  
 » Bravant la mort dans le feu d'un combat.  
 » Vous vous devez à l'honneur de la France ;  
 » Chefs ou Soldats , rien n'y fait , mes enfans.  
 » Soyez Français , vous ferez assez grands ;  
 » Sachez mourir , voilà la récompense ».

Les Paladins , confus à ce discours ,  
 Crierent tous : Notre Chef est *Nemours*.  
 Il s'excusa sur l'âge & sa faiblesse ;  
 Ce fut en vain : on le force , on le presse.  
 Enfin il cede. A la voix du vieillard ,  
 On s'arme , on court , on s'assemble , l'on part.  
 Les deux partis arrivent en présence.  
 La terre au loin gémit sous les coursiers ,  
 Et sous l'airain des pesans Chevaliers.  
 Les escadrons s'observent en silence ,  
 Tout le vallon est couvert de Soldats ,  
 Le soleil brille , & la plaine étincelle.  
 Au fond des bois , la tendre *Philomele*  
 Chante l'amour , quand l'on vole au trépas.  
 On voit en l'air la *Discorde* cruelle.  
 Le Général , sur un coursier fougueux ,  
 De rang en rang promene la victoire ,  
 Criant d'un air tranquille & courageux :  
*Vive la France ! & mourons pour la gloire !*

L'acier poli couvre ses cheveux blancs ,  
 Son cœur sensible , & ses bras triomphans.  
 Mais tout à coup le formidable espace  
 Qui séparait tous ces fous pleins d'audace ,  
 A disparu sous les pas des chevaux ;  
 Un bruit de guerre a frappé les côteaux.  
 Audacieux , les Braves s'élançerent ,  
 Et, confondus , les escadrons chargerent.  
 Des braquemarts heurtés avec fracas ,  
 On voit jaillir des torrens d'étincelles ;  
 Tout est en feu , les bras croisent les bras ,  
 Le sang jaillit des blessures mortelles ,  
 De mille traits les airs sont obscurcis ,  
 De cris affreux les rochers retentissent ,  
 Les eaux du Rhin de carnage rougissent ,  
 Et vont bientôt épouvanter *Thétis*.  
 Un coup de sabre emporte à *Theleminte*  
 Morceau de haume où sa Dame était peinte :  
 On l'y voyait , timide avec ardeur ,  
 Faible sans art , & vive avec langueur ;  
 Son bras de lait retient avec mollesse  
 Un fin tissu , dont l'imprudent écueil  
 Montre à l'esprit ce qu'il dérobe à l'œil ;  
 Fragile emploi , dont souvent , par finesse ,  
 Dame *Rigueur* a chargé la *Faiblesse*.  
 Notre Saxon roule les yeux par-tout ,



Pour découvrir l'Auteur d'un pareil coup ;  
 Mais un second , sur sa cuirasse grise ,  
 Dans les enfers évoque sa surprise ,  
 Et l'envoya rejoindre ses amis ,  
 Non baptisés , & pour cela rôtis.

Au haut des airs , sur un nuage assis ,  
 D'un rire sot , madame *Balourdise*  
 Applaudissait au courage inhumain ,  
 Aux cris aigus des Soldats en furie ,  
 Aux froissemens des armures d'airain ,  
 Au point d'honneur de la Chevalerie ;  
 Et la *Discorde* , une crosse à la main ,  
 De noirs serpens la tête échevelée ,  
 Allait par-tout criant dans la mêlée :  
*Amis , pour Dieu , combattez vaillamment ,*  
*Et baptisons ce peuple mécréant.*  
*Orgut* jurant tombe aux pieds de *Tavane* .  
*Jacques Draële* attaque *Salamane* ,  
 Lequel , après l'aventure profane  
 Dont j'ai parlé , d'après *Mathieu Paris* ,  
 Revint au camp , & quitta nos bandits .  
 Les deux Héros , à *Farnese* , jadis ,  
 S'étaient trouvés chez un certain Marquis .  
 L'Histoire dit qu'ils y prirent querelle ,  
 Pour un bon mot que le Gaulois *Draële*  
 S'était permis sur la voix dure & grêle

De ce Saxon qui trancha la querelle ,  
D'un vaillant coup de sa lance en champ clos ;  
C'était ainsi qu'il payait les bons mots.  
Ces deux Messieurs ici se retrouvèrent ;  
Impétueux , ils se précipiterent ;  
Et furieux , le braquemart en main ,  
Avec fracas se heurterent soudain.  
Figurez-vous deux lions en furie ,  
S'entrechoquant dans les bois d'Hircanie.  
L'écho répond à leurs rugissemens ,  
Et de la queue ils se battent les flancs ;  
Leur gueule écume , & leur langue sanglante  
Jette avec peine une haleine bruyante.  
Ainsi *Draïle* & son rival fougueux  
Se sont atteints d'un choc impétueux ,  
En mille éclats ont brisé leurs armures ,  
Et se sont fait de profondes blessures.  
Leurs bras nerveux se sont entrelassés ;  
Le Franc adroit se ploye avec souplesse ;  
L'un est plus fort , & l'autre a plus d'adresse.  
Tantôt courbés , & tantôt redressés ,  
En cent replis tout leur corps se tortille ;  
Enfin leurs pieds se sont embarrassés ,  
Et l'un sur l'autre ils se sont renversés.  
Que l'un des deux n'était-il une fille !  
Le ciel au loin de leur chute frémit ,

Et sous leurs pieds la terre treffaillit.  
 Sur des chevaux pêle-mêle ils tomberent ,  
 Et sur l'arène avec eux se roulerent ,  
 Couverts de sang , de poudre, & de fueur.  
 Dans les objets de son culte profane ,  
 Dieu punit l'homme , & *Draële* , en fueur ,  
 Tout justement mordit mon *Salamane*  
 En cet endroit par où mainte Nonnain  
 Fut polluée , & cessa d'être vierge ;  
 Endroit béni , que la sœur *Augustin*  
 Pieusement embrassa pour un cierge.  
 En blasphémant , il y porta la main ,  
 Mais un peu tard ; le superbe *Draële*  
 Montre en riant sa dépouille cruelle.  
 « Tu peux aller , dit-il d'un ton plaifant ,  
 » Dans nos moutiers trouffer les saintes filles ,  
 » Et perforer nos Comteffes gentilles.  
 » On te prendra pour un jeune innocent ;  
 » On t'ouvrira les boudoirs & les grilles ,  
 » Et tu devras ces faveurs à ma dent ;  
 » Tu dompteras des courfiers à ton aife ,  
 » Et brilleras beaucoup mieux qu'autrefois  
 » Dans les festins du Marquis de *Farnese* ,  
 » Par la fouplesse & l'éclat de ta voix » .  
 Mais un grand cri vient de percer les nues.  
 Quelle terreur a frappé les Saxons ?

Je vois par-tout leurs troupes éperdues  
Tourner le dos & voler vers les monts.  
C'était *Organt*, dont la main foudroyante  
Semait l'effroi parmi leurs bataillons.  
Le seul *Odmard* à ses yeux se présente.  
« Laisse, dit-il, laisse ces vils champions,  
» Et par ta chute, ou bien par ta victoire,  
» Viens assurer ou ma honte ou ta gloire ».  
Leurs coutelas déjà se sont croisés,  
Du cliquetis les échos retentissent,  
Et pleins d'effroi, les deux partis frémissent.  
Le brave couple, avec agilité,  
Se balançant sur ses jarrets mobiles,  
Tantôt s'épuise en feintes inutiles,  
Tantôt s'observe avec tranquillité :  
Bientôt après, impétueux, terrible,  
Leur bras s'anime, & vif comme l'éclair,  
Agite, meut, & fait briller le fer.

Les ennemis avaient repris courage,  
Et *Brandamar*, à leur tête accouru,  
Fait des Gaulois un horrible carnage.  
Son corps était légèrement vêtu ;  
Pour toute armure, il avait sur la tête  
Casque d'airain, ombragé d'une aigrette,  
Et surmonté d'un dragon furieux,  
Qui vomissait la flamme par les yeux.

---

Son bras terrible , armé d'une massue ,  
 Comme l'éclair en tout sens se portait ,  
 De tous côtés frappait , exterminait ,  
 Et de loin même épouvantait la vue .  
 Enfant léger de l'agile Aquilon ,  
 Son fier coursier fendait un bataillon .  
 Cet Infidèle étend sur la poussière  
*Eudes , Tavanne , & l'aimable Elifaire*  
 Ciel ! il expire à la fleur de ses ans !  
 Parque , cruelle , aveugle destinée !  
 Il ne vit point son seizième printemps !  
 Que deviendra sa mère infortunée ,  
 Quand le pouvoir de son art enchanteur  
 Révélera ce trépas à son cœur ?

*Eleama* , dans sa douleur extrême ,  
 Du sort jaloux accusant les décrets ,  
 Loin de son fils , ou plutôt d'elle-même ,  
 Du mont *Adule* habitait les sommets .  
 Là s'élevait sur un rocher antique ,  
 De son palais l'édifice magique .  
 Impénétrable à la clarté du jour ,  
 Un bois terrible en fermait le contour ;  
 On n'y voyait aucunes avenues ,  
 Et son chemin était celui des nues :  
 On n'entendait , ni la voix des Bergers ,  
 Ni les accens des oiseaux printanniers .

Et les échos de ces affreux rivages  
Se renvoyaient de rochers en rochers  
Les hurlemens de cent monstres sauvages,  
Ce n'était plus ce séjour enchanté ,  
Où les désirs de l'aimable *Elisaire* ,  
Des rochers même ornaient l'aridité ,  
Où la Nature , attentive à lui plaire ,  
A pleines mains épuisait ses trésors ;  
Le Ciel ingrat ne luit plus pour ces bords.  
Lorsqu'*Elisaire* , à la gloire sensible ,  
Abandonna ces rivages déserts ,  
Un crêpe affreux, épandu par les airs ,  
Changea le jour en une nuit terrible.  
*L'Enchanteresse* évoqua les Démons ;  
On entendit mugir les aquilons ;  
Le feu du ciel couvrit soudain la terre ,  
Et tout périt , frappé par le tonnerre.  
*Eleama* , depuis ce jour affreux ,  
Dans les langueurs d'une attente incertaine ,  
Sur cet objet & d'amour & de peine  
A chaque instant interrogeait les Dieux.  
C'était au fond d'une caverne horrible ,  
A la lueur de lugubres flambeaux ,  
Que les accens de sa bouche terrible  
Interrogeaient les monstres infernaux.  
En vain trois fois sa voix s'est fait entendre .

L'antre mugit , & l'oracle se taît.  
 Mais ce silence , en son cœur inquiet ,  
 Rendant plus vif un intérêt si tendre ,  
 Sa rage éclate. « On est sourd à ma voix !  
 » Et depuis quand méprise-t-on mes lois ?  
 » Esprits impurs , redoutez ma colere ;  
 » Obéissez , ou craignez le tonnerre.  
 » Répondez-moi , qu'est devenu mon fils » ?  
 -- Ton fils n'est plus. « Il n'est plus , & je vis !  
 » O mon cher fils ! ô mon cher *Elisaire* !  
 » Que deviendrai-je à présent sur la terre ?  
 » Destins cruels , qui me l'avez ôté ,  
 » Délivrez-moi de l'immortalité.  
 » O mon cher fils ! *Elisaire* ! *Elisaire* !  
 » Tes yeux , hélas ! ne verront plus ta mère !  
 » Heureux époux , la mort & le destin  
 » Ont épargné ce vautour à ton sein ,  
 » Et moi , des cieux la faveur ennemie ,  
 » Pour vous pleurer , a respecté ma vie.  
 » Mais ce n'est pas le temps de m'affliger.  
 » Je dois gémir , mais je dois me venger.  
 » Démons , sortez de l'inferral abîme ;  
 » A ma fureur , joignez votre fureur ;  
 » Venez m'aider à trouver ma victime ;  
 » Et de ma rage empoisonnez son cœur » .  
 Le mont *Adule* , à sa voix effrayante ,

A tressailli sous sa voûte tremblante.  
Elle avait dit , & dans l'air embrasé ,  
Parmi les feux , son char s'est élançé.

On se battait au Rhin avec furie.

*Totila* meurt sous les coups de *Drastor* ;

*Richard* le preux au discourtois *Hetor*

Vient d'arracher une coupable vie ;

*Gombaud* attaque & renverse *Ogrifoux* ,

Et *Brandamar* porte ses derniers coups.

Le Ciel s'enflamme , on entend le tonnerre ,

Et tout à coup, sur un trait de lumière,

Le cœur rempli de ses brûlans transports ,

*Eleama* s'abattit sur ces bords.

A son aspect , les deux partis tremblèrent ,

Le Rhin frémit , les forêts s'ébranlèrent ;

Son char , parti sur les aîles des Vents ,

Était traîné par des lions volans ;

Leur gueule noire , écumante , enflammée ,

Couvrait le mors de sang & de fumée ,

Et sur leurs cous des crins étincelans ,

D'un vol pressé suivaient les mouvemens.

*Eleama* , de fureur allumée ,

Du haut des airs précipite son char ,

Où combattait le fatal *Brandamar*.

« Monstre cruel , dont le bras téméraire

» Perça le sein de mon fils *Elisaire* ,

*Part. II.*

D



» Viens à ton tour assouvir sous mes coups ,  
 » Et ma vengeance , & son ombre en courroux .  
 » Bientôt mes mains , au sein d'un mausolée ,  
 » Déposeront sa cendre consolée ;  
 » J'arroserai son urne de mes pleurs ,  
 » Et les saisons la couvriront de fleurs .  
 » Pour toi , jamais les larmes maternelles  
 » N'arroseront tes cendres criminelles ;  
 » Sur ces rochers les vautours ramassés  
 » Déchireront tes membres dispersés ;  
 » A leurs petits , les loups de ces rivages  
 » Les traîneront dans leurs antres sauvages :  
 » Meurs » . A ces mots , son bras , avec fureur ,  
 De mille coups lui déchire le cœur .  
 Le *Guerrier* tombe , & son ombre infidèle  
 Fuit à jamais dans la nuit éternelle .  
 Les yeux en pleurs , l'Enchanteresse alors  
 Cherche son fils dans la foule des morts ;  
 Sous des chevaux , sans pouls & sans haleine ,  
 Sa mere , hélas ! le reconnut à peine .  
 Le sang baignait ce sein infortuné ,  
 Où le duvet n'étoit pas encor né ;  
 Ce tendre sein , à qui la mort cruelle  
 A refusé l'étreinte d'une Belle .  
 Ses yeux fermés , son teint blanc & vermeil  
 Semblaient marquer un tranquille sommeil .

Vous auriez dit cette charmante rose  
 Qu'un fer jaloux cueillit à peine éclosé !  
 Elle offre encor son premier incarnat ,  
 Mais sa blessure en a tari l'éclat .  
*Eleama* pousse un cri dans la nue ,  
 Et sur son fils elle tombe éperdue ;  
 Entre ses bras elle tient embrassé  
 Ce tendre espoir de son cœur abusé ,  
 Pâle , tremblante , & d'une voix pénible ,  
 En embrassant ce visage insensible :  
 « Est-ce donc là , fils trop infortuné ,  
 » L'espoir brillant que tu m'avais donné ?  
 » Ah ! sont-ce-là ces lauriers , cette gloire ,  
 » Et ce front ceint des mains de la victoire ?  
 » Mais ma douleur n'accuse pas le fort ;  
 » C'est moi qui suis la cause de sa mort .  
 » Regret affreux pour mon ame éperdue !  
 » Mon art pouvait , par des charmes heureux ,  
 » De mon palais lui fermer toute issue ,  
 » L'environner de rochers sourcilleux ,  
 » Et ne laisser que la route des cieux ! . . . .  
 » Mais , mon cher fils , c'était ta destinée ,  
 » Et la mienne est de vivre infortunée . . . . .  
 » Le seul plaisir de mon cœur affligé  
 » Est , s'il te perd , du moins qu'il t'a vengé » .  
 Sa voix alors sur ses lèvres expire ,

D'un bras tremblant son voile elle déchire ,  
 Et des lambeaux , de ses larmes baignés ,  
 Couvre ces yeux à la nuit condamnés.  
 Quelques Démons qu'elle avait amenés ,  
 Prirent son fils , sur son char le posèrent ,  
 Et par les cieus les lions l'emportèrent.

Les deux partis ont reculé d'horreur.  
 De *Brandamar* on plaint la destinée ;  
 Mais l'on excuse une mere égarée.  
 Bientôt la Nuit , mere de la Terreur ,  
 Des combattans vint ralentir l'ardeur.  
 Les Chevaliers retournent dans leur tente ,  
 Main fracassée , & l'autre triomphante ,  
 Faire l'amour , & changer de harnois.  
 On entendait dans le camp des Gaulois ,  
 Et des sanglots , & des chansons à boire.  
 Le tendre Amour pleure sur les débris  
 De tant de cœurs à son culte ravis ,  
 Qui , dans ce jour , ont passé l'onde noire.  
 Le Dieu Morphée , avec ses froids pavots ,  
 Sur tous les yeux répand l'oubli des maux.  
 L'audacieuse & tendre *Caroline* ,  
 Entre deux draps , à son page *vivant* ,  
 Abandonnait sa vigueur enfantine ,  
 Et quelquefois lui disait en pleurant :  
 Si je m'étais noyée , ô mon cher page !  
 Mais cependant rends-moi mon pucelage.

---

---

---

# C H A N T X I I I .

---

---

## A R G U M E N T .

*Morale équivoque ; ressentiment de Baulourdise ; comment M. Saint-Denis fit un miracle ; voyage aérien du bon Roi Charlemagne.*

**I**L n'est rien tel qu'un amour outragé ;  
Mais c'est sur-tout dans une ame femelle ,  
Et le transport d'un lion enragé  
Est moins affreux que celui d'une Belle.

Ainsi l'amour , l'amour le plus touchant,  
De ces faux biens , dont la faiblesse humaine  
A parsemé le grand chemin du dam ;  
L'amour encore aboutit à la peine.  
Ce n'est le tout ; si l'on goutte un moment  
Le vrai bonheur d'être aimé tendrement ,  
La Parque est là , dont la main homicide ,  
Pour le plaisir tourne un fuseau rapide.

Ah ! le bonheur n'est qu'une illusion ,  
 Fruit complaisant de la corruption !  
 Mais je sens bien que l'erreur en est douce :  
 On brûle , on aime , & l'on croit être aimé ;  
 L'on gémit , mais le cœur est charmé.  
 Contre l'amour la sagesse s'éteint ,  
 La raison crie , & le cœur la repousse.  
 Oh ! quelque jour , quand je serai damné ;  
 Car ici bas toute illusion passe ,  
 Je relirai ces rimes que je trace  
 Dans le transport d'un amour fortuné ;  
 Je gémirai , quand je lirai ce livre ,  
 D'avoir connu la raison sans la suivre.  
 Mais si je dois pleurer ma faute un jour ,  
 Et s'il est dit que des bras d'une fille  
 J'irai pleurer au manoir où l'on grille ,  
 Dépêchons-nous de m'enivrer d'amour.  
 Ce faible Amant qui brûla pour *Lesbie* ,  
 Qui la baisait sous les ombrages verts ,  
 En ce moment brûle dans les enfers.  
 Il est donc dit qu'au sortir de la vie ,  
 Pareil destin attend tous les pervers.  
 Ah ! pleurez-moi , vous qui lirez ces vers !  
 Je tomberai peut-être dans les flammes ,  
 Près de *Lais* , ou *Glycere* , ou *Campasines* ;  
 Là je verrai bras délicats & ronds ,

Dans les fourneaux meurtris par les Démons ,  
Gorge d'albâtre , autrefois caressée ,  
Yeux pleins d'amour , abattus de tourmens ;  
Bouche jadis par un amant pressée ,  
Remplissant l'air de douloureux accens.  
Plus de baisers , plus de ris , plus d'amans ,  
Et pour toujours. Ah ! gouffre de misère ,  
Je puis au moins te braver sur la terre !

Je m'écartais ici de mon objet ;

Car maint Lecteur aime qu'on moralise ;  
Mais il ne faut oublier son sujet.

J'ai parlé d'or. Il faut que je vous dise

Où s'égara l'amour de *Balourdise* ,

Quand elle vit l'Aumônier , son amant ,  
L'abandonner si déloyalement.

Elle avait cru qu'un penchant ordinaire  
Ramenerait le Moine à ses genoux.

Un mois s'écoule , & l'on se désespere ;

Les vains regrets se changent en courroux.

Elle jura le Saint Pere & l'Eglise

De se venger d'un cœur qui la méprise ,

De *Charlemagne* & de son peuple entier ,

Tous ses Amans , ainsi que l'Aumônier ;

Car cette Dame , implacable & terrible

Savait par cœur les Pères & la Bible.

Heureusement pour *le Magne* & les Francs ,

La sottise avait la bonté de se croire  
 Essentielle à nos lis chancelans ;  
 Elle pensait entraîner la victoire  
 Chez les Saxons. Mais tout à coup leur camp,  
 Comme par l'art d'un noir enchantement ,  
 Fut inondé d'erreurs & d'âneries ,  
 De points d'honneur & de balourderies.

Chez les Gaulois on ne s'aperçut pas  
 Que *Balourdise* avait fui nos climats ;  
 Car il restait mille Prélats en France  
 Qui remplissaient sa passagère absence.

S'il plaît à Dieu , nous parviendrons pourtant  
 A débrouiller ce grand événement .  
 Vous apprendrez le nœud de cette affaire ;  
 Vous connaîtrez le profane destin  
 De l'*Archevêque*. En attendant la fin ,  
 Nous verront bien des prouesses de guerre ;  
 Les champs rougis boiront plus d'une fois  
 Le sang perdu des Grenadiers Gaulois.  
 J'aurais voulu , d'une course assurée ,  
 Conteur succinct , sans détour parcourir  
 Une carrière à vos yeux éclairée ,  
 Sans vous laisser deviner l'avenir ;  
 Mais , malgré moi , pas à pas je dois suivre  
*Mathieu Paris* , dont je traduis le livre.  
*Mathieu* disait , que certain abandon ,

Comme Vénus , embellit la raison.

La France avait un Monarque de pierre ;  
Car , mes amis , êtes mémoratifs  
Qu'en poursuivant les Saxons fugitifs ,  
L'enchantement d'une Négromanciere ,  
A l'Empereur , bref, rompit en visiere.  
Avec sa troupe il se vit condensé.  
*Charlot* jamais ne parut si sensé ;  
Non que le blâme , il avait l'ame belle ;  
Mais la folie embrouilla sa cervelle ;  
Il oublia , par mégarde , je croi ,  
Qu'il était homme , & ne fut plus que Roi.  
Ce n'était rien. Eh ! qu'est-ce donc qu'un trône ?  
Ce n'est qu'un bloc où chacun peut s'asseoir ;  
Mieux aimerais le sofa d'un boudoir.  
Un trône au cu ne messied à personne.  
Un Roi tout court est un Saint sur l'autel ,  
Un Saint de bois , qu'on appelle immortel.  
Le benoît Prince était bon par lui-même ,  
Et ne devint méchant que par autrui ;  
Il aurait dû ceindre son diadème  
D'un double nœud , & n'eût eu tant d'ennui ,  
Si *Cunégonde* & *Sejean* il eût cui.  
De *Saint-Denis* , Suzerain de la France ,  
Au haut du Ciel , en sa niche tapis ,  
Cette aventure échauffe les esprits.



*Denis* jura qu'il en aurait vengeance ,  
 Foi de Chrétien , pour plus ferme assurance .  
 Voilà qu'il part , & tordant son cou saint ,  
 Il tordit tant , que son chef tombe à terre .  
 Monsieur *Denis* le perdit en chemin ;  
 Mais cette fois ne s'en aperçut guere ,  
 Car le bon Saint s'en servait rarement .

Comment vit-il à poursuivre sa route ?  
 Il est bien loin de la céleste voûte ,  
 Dans ces bas lieux . Il y vit comme il put .  
 Dame *Lourdise* à son aide courut .  
 Il s'approcha du feu Roi *Charlemagne* ;  
 Et dans son sein , par un art surprenant ,  
 S'insinua sous la forme d'un vent .  
 Quand la vapeur du filtre de Champagne  
 Vient échauffer le convive engourdi ,  
 Le cœur s'allume à la mousse d'Aï ;  
 Ses flots dorés enluminent la joue ,  
 Et dans les brocs , le désir qui se joue ,  
 Rend la vigueur à nos sens assoupis ;  
 De même alors le bon Monsieur *Denis* ,  
 S'insinuant au corps du Roi de France ,  
 Par sa vapeur , lui rendit l'existence .  
 Notre Empereur , du pied jusqu'au collet ,  
 Servait de moule à la divine essence  
 Qui ranima tout ce qu'elle touchait .

Hormis le chef : & la raison , je pense ,  
En concevez ; *Saint Denis* n'en avait.  
Il lui rendit , par un trait de magie ,  
Et la parole , & la vue , & l'ouïe.  
Ce Prince , avant , n'avait que la folie ;  
Il en eut deux. Ce que *Denis* voulait ,  
Son esprit lourd le contrebalaçait ,  
Et de ce choc de folie intestine ,  
L'une terrestre , & celle-là divine ,  
Il résultait que , parmi ces combats ,  
*Charle* voulait ce qu'il ne voulait pas.  
Le benoît Sire , il était diaphane :  
On voyait tout , lui seul ne voyait rien ,  
Faisant le mal , & croyant faire bien.  
Fier & rampant , puis dévot , puis profane ;  
Il présenta la raison & l'erreur  
Sous tous les points. *Denis* , l'esprit céleste ,  
Voyant qu'enfin on bernait l'Empereur ,  
Vous l'emmena , pour y perdre son reste ,  
Apprendre à vivre & régner par là-haut.  
Mais ce bon Roi n'en devint que plus sot.  
Tel un Abbé , précepteur d'ignorance ,  
Promene en poste un pupille hébété  
Par l'Italie , & l'Espagne , & la France ;  
Fous sans folie , instruits par dignité ,  
Et curieux avec indifférence ,

Ils ont tout vu. Sont-ils plus gens de bien ?

Je suis content , je fais mes patenôtres ;

Dans leur pays je laisse cois les autres ;

C'est bien assez des sottises du mien.

Le vieux *Denis* , pour la céleste plage

Partit en poste , assis sur un nuage.

Il traversa tous ces globes d'argent ,

Frêles vapeurs au chaos amassées ,

Et dans les airs d'elles-mêmes lancées.

Rien n'existait avant ce changement.

Les élémens , engeance mutinée ,

Se disputaient l'empire du néant ;

Si que la vie , à la mort condamnée ,

Dans le tombeau gissait obscurément.

L'air une fois , dans ce bouillonnement ,

Ayant rompu la voûte de l'abîme ,

Du vide noir escalada la cîme ,

Bouleverfa l'empire du chaos ,

Jusques au ciel en fit voler les flots ,

Des élémens redoubla la furie ,

Confondit tout , & la mort & la vie ,

Et ne cessa cet horrible ouragan ,

Qu'après avoir , dans sa course rapide ,

Epars au loin ses forces dans le vide ;

Lors il cessa de régner en tyran.

Trois élémens , le feu , l'onde & la terre ,

Restaient

Restaient encore à se faire la guerre ;  
Bientôt le feu , plus vif & plus léger ,  
En tourbillons vint à se dégager.  
Je te salue , ô merveille éthérée ,  
Brillant soleil ! ce fut toi le premier ,  
Qui , triomphant de la masse incréée ,  
Vins imprimer la lumière épurée ,  
Au sein des airs où l'on te voit briller.  
Mille soleils tour à tour s'échapperent ,  
Et dans le ciel au hasard se placèrent.  
Jaillis du sein des élémens calmés ,  
Ces corps , selon leur poids & leur essence ,  
Se sont fixés à diverse distance ,  
Plus ou moins haut dans l'espace entraînés ,  
D'une manière ou plus lente ou plus vive ,  
Par une essence ou plus ou moins active.

Les vastes cieux en furent éclairés.  
Tous , en effet , d'une homogène essence ,  
Ils font effort , l'un par l'autre attirés ,  
Pour réunir & liguer leur puissance ,  
Et c'est de là que naît le mouvement  
Qui fait rouler ces yeux du Firmament.  
Par ce ressort leur course est déployée.  
S'ils unissaient tous leurs orbes divers ,  
Ils réduiraient en cendres l'Univers ;  
Mais l'ordre naît de leur fougue liée ,

*Part. II.*

**E**

L'une par l'autre elle est modifiée.

La terre & l'eau , paisibles élémens ,  
 Dans le repos bientôt se désunirent ,  
 De l'Océan les aîles s'étendirent ;  
 Du vieux chaos la colere se tut ;  
 La mer était , & la terre parut.

L'air , agité par les masses pesantes  
 De ces soleils & lumieres errantes ,  
 De l'Océan agite aussi les flots ,  
 Qui , par le flux & reflux de ses eaux ,  
 Berce la terre & ses plaines flottantes.

Mais ce n'est tout. Voici le monde né ;  
 Mille soleils vont roulant dans l'espace ,  
 Tout rit , tout prend une nouvelle face ,  
 Et tout cela devait être damné !

La terre froide , & déserte , & sauvage ,  
 Couva long-temps les germes différens  
 Que la chaleur animait dans ses flancs.  
 L'on doit penser qu'il fallut un long âge  
 A notre mere , avant que de son sein  
 Ces fruits tardifs se tirassent enfin.  
 Les champs déserts , émaillés de verdure ,  
 Firent d'abord sourire la nature ;  
 Bientôt après le chêne audacieux ,  
 Vers le soleil tendit ses bras nouveaux.  
 Mais ce ne fut qu'après un nouvel âge  
 Qu'un volatil s'éleva dans les airs ,

Et dans les bois essaya ses concerts ;  
 Que l'aigle altier vola vers le nuage ;  
 Que le lion rugit dans les déserts ;  
 Que le poisson se promena sous l'onde ;  
 Que l'homme enfin , vil Roi de l'Univers ,  
 Leur dit : Tremblez , je suis le Roi du monde ;  
 Car , avant lui , ces êtres fortunés  
 Ne connaissaient aucune dépendance ,  
 Et les forfaits n'étaient point encor nés ;  
 Mais avec lui , tous ils prirent naissance.

Enfin voici ces grands déserts peuplés  
 D'êtres divers ; l'un nage , l'autre vole ,  
 Un autre rampe , un autre caracolle :  
 Mais maints d'entre eux n'étaient pas accouplés ;  
 Or avec eux leurs especes périrent ,  
 Jeux d'un hasard inconséquent , badin ,  
 Qui les créait sans avoir de dessein.  
 Ces animaux leurs femelles suivirent ,  
 Et la lumière à d'autres ils transfirent ;  
 Car la Nature en leur sein avait mis  
 Le germe heureux dont ils étaient sortis :  
 L'ame est ce germe , & ce germe est la vie ,  
 Et nous mourons quand sa source est tarie.  
 Le nombre était des germes limité  
 Apparemment. S'il n'eût été compté ,  
 Depuis ce temps , cette terre peut-être

A d'autres qu'eux eût encor donné l'être ;  
 Puis l'avarice & la rapacité ,  
 En travaillant , en bâtissant des villes ,  
 Ont pu troubler ses mysteres fragiles.  
 La voilà donc la fiere humanité !

Maints autrement ont fait le monde naître.  
 Un Dieu voulut , dit-on , & tout fut fait ;  
 Il aurait dû plus de travail y mettre ,  
 Et son ouvrage eût été plus parfait.

Notre Empereur , aussi sot que *Grégoire* ,  
 Voyait les cieux , & demandait à boire.  
*Denis* l'emporte , & ne fais quel chemin  
 Le conduisit au palais du Destin.  
 Le Temps hardi l'a construit de sa main ,  
 D'un bois pareil à celui de Dodones.  
 Le dôme , peint de l'histoire des ans ,  
 Est suspendu sur autant de colonnes  
 Qu'il doit couler de siecles différens.  
 Chacun d'entre eux , assis sur une roue ,  
 Dans le silence observe le néant :  
 A côté d'eux la Fortune se joue ,  
 Et les distrait de ce but effrayant  
 Où le palais s'écroule à chaque instant.  
 Pere , vautour , & tombeau de lui-même ,  
 Le Temps , un pied dans l'éternelle nuit ,  
 A chaque instant meurt & se reproduit.

---

Sa longue faux , triste & cruel emblème ,  
Par un des bouts offre un fer émouffé ,  
Languissamment tourné vers le passé ,  
Et l'autre bout frappe , renverse, & foule  
De l'avenir le trône qui s'écroule.  
Les Passions , dans leurs bras séduifans ,  
Cherchent en vain à retenir le Temps ;  
Impétueux , il vole avec audace  
Parmi les fleurs mourantes sous sa trace.  
Les champs voisins sont par-tout hérissés  
De vieux tombeaux & de sceptres brisés.  
Sous un portique était l'urne fragile  
Où chaque siècle & ses événemens  
Étaient par ordre , & rangés en leur temps.  
Vous étiez là , troupe vaine & futile  
De Souverains , de Prélats , de Docteurs ,  
Dans le néant où sont restés vos cœurs.  
Là la Beauté , pour ses charmes damnée ,  
Qui , dans sa fleur , devait être fanée ;  
Là des Héros , tranquilles assassins ,  
Comblés de jours & rangés chez les Saints.  
Quand *Charlemagne* , au travers de ce vase ,  
Vit le *premier* (1) de sa postérité ,  
Nourri de pleurs dans la captivité ,

---

(1) Louis le Débonnaire.



Il demeura dans une sombre extase.

« Ah ! je plains bien , s'écria ce bon Roi ,

( *Car il n'était tyran que par les autres* ) ,

» Je plains les Francs qui naîtront après moi.

» Les voilà donc ces enfans des Apôtres ,

» Ces hommes saints , ces Ministres de paix !

» Grand Dieu , je vois leur sacrilège audace ,

» Avec fureur s'armer contre ma race ,

» Et me punir de mes propres bienfaits » !

Le bon Roi *Charle* , à ces tristes peintures ,

Et des forfaits , & des peines futures ,

Devint plus fou qu'il ne l'était avant ;

Et pour changer ce destin effrayant ,

D'un pesant coup de sa fatale épée ,

Fit en éclat voler l'urne trompée.

Tout se mêla. *Charle* , malencontreux ,

Vit ses enfans encor plus malheureux.

De l'avenir l'histoire confondue

Mit dans le monde une horrible cohue ;

Deffous le dais on vit des Matelots ;

Un Prince Pâtre , un Pâtre Secrétaire ,

Un Soldat Pape , & cette pauvre affaire

Est la raison de mille quiproquos ,

Que l'on a vus depuis lors sur la terre.

Le *Saint Louis* , Pélerin conquérant ,

Était Curé d'une paroisse avant ;

*Philippe III*, un Bourgeois Gentilhomme ;  
 Son fils *le Bel*, Nonce, & digne de Rome.  
 Ses successeurs, n'importe guere quoi.  
*Valois* guerrier, ou Ministre, & non Roi ;  
 Le bon Roi *Jean*, Soldat d'infanterie ;  
*Charle huitieme* un beau Berger galant ;  
*Louis onzieme*, Avocat ou Sergent ;  
*François premier*, Roi, mais plus défiant,  
 Moins preux, plus sage, & vainqueur à *Pavie*.  
 Ce *Charle neuf*, dont le cœur enragé  
 A bu le sang de son peuple égorgé,  
 Étaît avant Inquisiteur d'Espagne ;  
*Médicis*, rien ; *Henri trois*, Lieutenant ;  
*Mayenne*, Abbé ; *Guise*, non mécontent.  
*Henri* régnaît moins malheureusement ;  
 Son fils n'étaît qu'un Baron de campagne ;  
 Le *Richeïeu*, moins altéré de sang,  
 Étoit meilleur, fans en être moins grand ;  
*Condé*, Soldat, réparait sa naissance,  
 Et la raison mûrissait sa prudence ;  
*Louis le Grand* étaît Peintre en pastel,  
 Moins de brillant, un éclat plus réel.  
 Quelque Censeur reprendra ma palette,  
 Pour achever cette image imparfaite.  
 Le temps présent est une tendre fleur,  
 Fleur délicate, & qu'une main sensée

Ne doit cueillir qu'après qu'elle est passée.  
 Et cependant notre brave *Empereur*,  
 Voyant les maux dont sa main fera cause,  
 En gémissant, repasse dans son cœur,  
 Et l'avenir & sa métamorphose.  
*Denis*, voyant qu'il était insensé,  
 Le conduisit dans une île voisine,  
 Lieux où tout rit, mais d'un rire forcé.  
 Des plaisirs faux la cohorte enfantine,  
 D'un filtre doux cherchait à l'enivrer.  
 Les Jeux, l'amour, les festins, la bombance  
 Charmaient parfois notre *Empereur de France*.  
*S'il était seul, on le voyait pleurer*.  
 Dans ces instans, il maudissait sa vie,  
 Et sa raison renaissant par saillie,  
 Avec sang froid il descendait alors  
 Au fond d'un cœur brûlé par les remords;  
 Il maudissait les *Séjeans* & la *Reine*,  
 Il essayait de rompre enfin sa chaîne.  
 Mais les plaisirs revenaient sur ses pas,  
 La volupté le berçait dans ses bras,  
 Et le bon Sire oubliait l'entreprise,  
 Ivre de vin, d'amour, & de sottise.



---

---

# C H A N T X I V.

---

## A R G U M E N T.

*Comment Satanas assembla son Conseil ,  
ce qui s'y passa ; grand voyage de  
l'Armée Gauloise dans la Lune.*

LE Roi *Satan* , un dessein dans la tête ,  
Par un Sergent , au son de la trompette ,  
Fit assembler les Pairs de l'*Achéron*  
A son châtel. C'était un gros donjon ,  
Environné des eaux du *Phlégéon*.  
Les Dieux cornus , des rives du *Cocyste* ,  
A ce signal accoururent soudain ,  
Ayant pour sceptre un tison à la main.  
Chacun d'entre eux siège sur un gradin ,  
Selon son rang , & la troupe maudite ,  
Dans sa lugubre & triste vanité ,  
Jouait la pompe & la divinité.

L'orgueil encor les suivait dans ce gouffre ,  
Leur front brûlé se dressait vers les cieux ;

---

Ils gigotaient sur des trônes de soufre ,  
 Les cus rôtis , & les cœurs orgueilleux.  
 Mais qui peindra mainte forme inconnue  
 Que ces pervers étalent à la vue ?  
 Ici s'avance un reptile de feu ,  
 De ses anneaux on voit briller le jeu.  
 Ici des bœufs qui marchent sur des roues.  
 Qui sur les rangs fierement a paru ,  
 Cu au visage , & le visage au cu ;  
 Là des bambins qui font d'horribles moues.  
*Quarante Esprits* , non pas esprits malins ;  
 Mais ne fais quoi , ne Démons , ne Lutins ,  
 Tenant en main une trompe fêlée ,  
 Cornes au chef , & ceints d'un beau chardon ,  
 Marchaient grimpés , vers la triste assemblée ,  
 Sur un grand monstre , appelé la *Raison*.  
 Cet animal a la tête pointue ,  
 Trois pieds noués , & du crin sur la vue.  
 Ainsi *Pekin* , sur un éléphant lourd ,  
 Voit ses Chinois perchés sur une tour.  
 L'un va grinçant sur une flûte douce ;  
 Sur une lyre un autre se trémouffe ;  
 Qui tient un luth , qui tient un flageolet ,  
 Et qui module un air sur un soufflet.  
 L'un va jetant de grands éclats de rire ,  
 Et rit lui seul ; seul un autre soupire.

Sur l'animal à la file juchés ,  
Selon leur rang ils s'étaient affourchés.  
Leur selle était , l'un un antiphonaire ,  
L'autre un in-douze , & l'autre un in-quarto ;  
Les uns chantaient , d'autres faisaient l'écho ,  
Hors un qui ronfle , assis sur Bélifaire ,  
Qu'à *M. . . . .* , relié d'opium ,  
Par *Morpheus* il a transmis , dit-on.  
L'un vomissait de gros cailloux de Suisse ,  
*Tirés des rocs dont son sein se hériffe* (1) ;  
L'autre chantant l'*Imagination* ,  
*Baise* amoureux une colonne antique ,  
Qu'il anima de son souffle gothique.  
L'un , par maintien , tenait un beau tison ,  
Et de la bête il était l'éperon.  
*Qui* tout mouillé par une sueur froide ,  
En empefait sa Melpomene roide ,  
Et *qui* chauffant à droite un brodequin ,  
De l'autre pied un cothurne mesquin ,  
Rapetassé de celui de Sophocle ,  
Et du sabot laissé par Empédocle ,  
Broye un vers dur , d'un palais agacé ,  
Ou d'un bon mot le vertige insensé.  
Tous ils faisaient d'effroyables grimaces ,

---

(1) Vers à peu près de L . . . .

Et se donnaient d'épouvantables graces ;  
 Ils sont suivis de phantômes de vent ,  
 Et de *neuf Sœurs*, vierges simpiternelles,  
 Montrant à cru six pendantes mameilles  
 Qui nourrissaient tout ce peuple chantant.

Le Roi brûlé de l'infernal Chapitre ,  
 Sur son long chef étalant une mitre ,  
 Ayant des pieds de bœuf & de vautour ,  
 Tête de loup sur un cou de cigogne ,  
 Ventre velu . non moins dur qu'un tambour ,  
 La queue au cul ; *Satanas* donc se cogne  
 Trois fois le front avec son poing de fer ;  
 Et bref , ayant vomi cendre & fumée ,  
 Frappe du pied , tord sa gueule enflammée .  
 Ce fut ainsi qu'en langue de l'Enfer  
 Il commença . « Compagnons redoutables ,  
 » Qui préférant au lâche nom de *Saints*  
 » Le nom hardi , le nom libre de *Diabes* ,  
 » Avez bravé le Ciel & les Destins ,  
 » Oyez , amis , l'honneur de notre Empire ;  
 » Votre intérêt , voilà ce qui m'inspire .  
 » Vous le savez ; car , sans compter , jadis ,  
 » Les horions & d'estoc & de taille  
 » Que cette main à nos fiers ennemis  
 » distribua dans l'ancienne bataille ,  
 » Et sans compter la pomme dont *Adam*

- » A tout damné ; vous vous souvenez comme  
 » Je fis si bien , que *Sion* , pour son dam ,  
 » Sur *Golgotha* pendit le Dieu fait homme.  
 » Il s'en alla comme il était venu ,  
 » Berné , pendu , perforé , méconnu.  
 » Depuis ce temps , j'ai harcelé l'Eglise :  
 » En vain *Pierrot* sermone & catéchise ;  
 » On le honnit , on le pend le chétif ;  
 » Qui est châtré , l'autre est empalé vif ;  
 » L'un dans les feux , jetant cris effroyables ,  
 » Mourait pour Dieu , donnant son ame aux Diables.  
 » Rappelez-vous le jour où ces cagots  
 » Servaient de mèche à deux mille flambeaux  
 » Dans les jardins de *Néron* notre frere.  
 » Vous vîntes tous des deux bouts de la terre ,  
 » Pour savourer un spectacle si doux ,  
 » Si digne enfin de *Néron* & de nous.  
 » *Rome* , il est vrai , théâtre de ma gloire ,  
 » De mon Empire a secoué le joug ;  
 » Mais des effets de mon juste courroux  
 » *Rome* jamais ne perdra la mémoire.  
 » La criminelle & l'ingrate qu'elle est ,  
 » Mon bras la fit Souveraine du Monde.  
 » Les vastes mers lui soumettaient leur onde ,  
 » Et l'Univers en tremblant l'adorait.  
 » Voilà le prix que d'un amour si tendre ,



- » L'indigne prix que je devais attendre.  
» Elle aime mieux ramper sous un caffar ,  
» Que triompher sous la loi d'un César.  
» Ah ! si le sort m'eût prédit cette injure ,  
» Depuis long-temps , au lieu de ses palais ,  
» Le soc vengeur tracerait des guérets.  
» Que dis-je ? Non , de cette terre impure  
» J'aurais flétri la coupable nature ,  
» Et sur ses murs & ses fiers bastions ,  
» L'âne du Tibre eût mangé des chardons.  
» De tels affronts me demandent vengeance ;  
» Que si je n'ai le plaisir de régner ,  
» J'aurai du moins celui d'exterminer.  
» Je veux d'abord anéantir la France ,  
» Et ce *Charlot* qui tranche des Césars ,  
» Lequel m'a fait une sensible offense ,  
» En subjuguant mes amis les *Lombards*.  
» *Turpin* l'Evêque a , contre mon augure ,  
» Commencé l'œuvre. Ah ! de rien plus ne jure ,  
» Fortune arrive , en dépit de nos soins ,  
» Par le chemin qu'on l'attendait le moins.  
» Quoi qu'il en soit , profitons de la chance.  
» Dieu , par l'Olympe , en a fait le serment ;  
» Il a juré d'abandonner la France ,  
» Tant que *Turpin* n'aura fait pénitence ,  
» Et ne sera de retour dans le camp.

» **Donc** mon labeur doit être qu'il empêche  
 » **De** le trouver , & de faire qu'il peche.  
 » **Il** péchera ; tous chercheront en vain.  
 » **Mais** écoutez , j'ai quelque autre dessein ».

**Laiſſons** le Diable , & les bords du Cocyte ,  
**L'événement** vous apprendra la suite.

**Or** un beau jour que les troupes dînaient ,  
**Et** que Bacchus & Mars se fêtoyaient ,  
**De** Diabloteaux une invisible nue  
**Noya** le camp. Leur foule s'inſinue  
**Dans** les Soldats avec les brocs de vin ;  
**Chaque** Guerrier avala ſon Lutin.

**Voilà-t-il** pas que les Gaulois Gendarmes ,  
**Le** Diable au corps , ont renverſé les pots ?  
**Les** uns , fougueux , ſe couvrent de leurs armes ,  
**Courent** par-tout , ſe jettent dans les flots.  
**Hernin** criaît : Qu'on prépare ma flotte ,  
**Et** *Dutillet* , qui croit voir un géant ,  
**D'un** bras nerveux pouſſe à l'air une botte.  
**Le** vieux *Raimon* , ſur ſes gregues flottant ,  
**Court** lentement , & pourſuit une Belle ;  
**Il** tend les bras , il larmoye , il l'appelle.  
**Le** Comte *Arnout* grimpe ſur les rochers ,  
**Jette** des cris , & frappe les Bergers.  
*Alin* entonne un concert angélique ,  
*Ubalde* y mêle une chanſon bachique.

*Livette* crie : Un Madrigal oyez ,  
Lequel j'ai fait à l'heur d'un jeune Page .

*Claude Roiffi* , se dressant sur ses pieds ,  
Croyait saisir & gober un nuage .

*Talmon* criait : Ma mere était P . . . .

*Griffonius* , un gros livre à la main ,  
Chante : « Messieurs , je suis le protocole  
» De la vertu ; venez à mon école » .

Les uns danfaient , les autres se battaient ;  
Les uns juraient , les autres raisonnaient .

*Gridan* blasphème , *Irame* est en priere ;  
Et tout le camp est couvert de poussiere .

« O mes amis ! grand Dieu , que faites-vous ?  
» Difait *Nemours* ; eh bien , êtes-vous fous » ?

En le voyant , chacun se prit à rire ,  
Et dit : « Vous-même êtes-vous fou , beau sire » ?  
A chaque instant , plus on allait buvant ,  
Et plus la troupe allait se grossissant .

L'Evêque *Ebbo* , qui buvait plus qu'un autre ,  
De Diabloteaux un essaim avala ;  
De juremens lardant sa patenôtre ,  
Devers *Nemours* le hasard le traîna .

A chaque pas , le gros Prélat s'écroûle ,  
Sa mitre on voit dans la poudre qui roule .

Le vieux *Nemours* de honte recula .  
Quoi , lui dit-il , quoi , Prélat , quoi , vous-même ?

L'Evêque *Ebbo* , par un B. . . riposta ,  
 Troussa sa robe , & son cu lui montra.  
 O profondeur ! ô sagesse suprême ! . . .  
*Nemours* alors comprit tout le problème ,  
 Apercevant un certain écriteau  
 Mis par le Ciel au derriere d'*Ebbo*.

« Eh quoi ! dit-il , d'une voix animée ,  
 » Alerte ! un Prêtre , & tous nos bénitiers ;  
 » L'Esprit malin possède notre armée » !  
 On cherche en vain. Tondus, Clercs, Aumôniers,  
 Tous avaient bu. Le Général dit : Vîte ,  
 Que l'on m'apporte au moins de l'eau bénite.

A ce grand mot , sinistre à nos pervers ,  
 Tous par la main , en forme de guirlande ,  
 Incontinent s'envolent par les airs.  
*Nemours* confus voit l'infernale bande  
 Devers le Ciel s'enfuir en le bernant ,  
 Et dans l'éther disparaître à l'instant.

Un tel récit est assez surprenant ;  
 Mais on ne peut le révoquer en doute.  
*Mathieu Paris* , Auteur fort important ,  
 Mérite bien que croyance on ajoute  
 A ce qu'il dit , sur-tout si gravement.

Le *Satanas* , en esprit cault & sage ,  
 Pour profiter d'un si rare avantage ,  
 Leur envoya Monsieur *Beelphegor* ,

Qui part , arrive , & s'avance , & dit d'or.

« Le Roi *Satan* , mon Seigneur & le vôtre ,  
 » Amis Lutins , m'a dépêché vers vous.  
 » Sa Majesté daigne vous faire à tous  
 » Son compliment ; nous vous faisons le nôtre  
 » En patriote , & qui favons prifer  
 » Une belle œuvre , & la récompenser.  
 » Mais ce n'est tout de ravir à la France  
 » Pour aujourd'hui le secours de ses Preux ,  
 » De les revoir ôtez-lui l'espérance ,  
 » En les jetant sur quelque coin des cieux ;  
 » Puis , mes amis , le projet est peu sage :  
 » De vous gaudir & de danser ici.  
 » Si d'eau bénite il venait un nuage ,  
 » A notre tour nous danserions aussi.  
 » Suivez mon vol ». Parlant de cette sorte ,  
*Beelphegor* vers la *Lune* s'emporte.

Le jour baissait , & cet astre en son plein  
 Semblait là-haut le cu d'un Bernardin.  
 De ce côté les Diabloteaux volèrent ;  
 En peu de temps à bord ils arriverent.

La région de ce globe argenté  
 Qui nous sourit pendant l'obscurité ,  
 Est le pays de l'éternelle ivresse ,  
 Et près de qui ce monde infortuné ,  
 Qui ne fut fait que pour être damné ,

C H A N T X I V.

63

N'est rien , hélas ! qu'horreur & que tristesse.  
 Là les Muguets de la céleste Cour  
 Se sont bâti des maisons de plaifance ,  
 Dignes de Saints & de Moines de France ,  
 Par la luxure & la magnificence.

Pour mériter place dans ce séjour ,  
 Il faut avoir été dans le bas monde  
 Grand pénitent , grand fourbe , grand dévot ,  
 Et les *Bernards* sont grands Seigneurs là-haut.  
 Là le nectar coule dans la campagne.  
 Vous n'êtes rien près de ce divin jus ,  
 Flacons humains que vante la Champagne.  
 Ces Saints maigris par de fausses vertus ,  
 Dont l'effigie horrible & lamentable  
 N'avait jamais fouri près d'une table ,  
 Gros désormais , robustes , & charnus ,  
 De grenadiere & céleste encolure ,  
 Plus de rubis montrent sur leur figure  
 Qu'ils n'ont jamais nazillé d'*orémus*.

Les *Preux de France* en ces lieux aborderent  
 Près d'un gothique & superbe châtel ,  
 Appartenant à ce Saint peu charnel ,  
 Dont les Démons la vertu travaillèrent ,  
 Et qui , durant son voyage mortel ,  
 N'eut pour amis qu'un cochon & le Ciel.

Au même instant que le sol ils touchèrent ,

Nos Paladins leurs esprits recouvrerent ;  
 Car nos Lutins s'étaient lors envolés.  
 Comme ils bâillaient, Monsieur de *Saint-Antoine*,  
 Environné de Chérubins ailés,  
 Vint au devant de nos Gaulois troublés.  
 Ce n'était plus ce pitoyable Moine  
 Qui soixante ans dans les déserts passa,  
 Et sa vertu de chardons engraisa.

L'Evêque *Ebbo* poliment s'avança  
 Devers le Saint, & l'ergot lui baïsa,  
 Puis il lui fit de leur triste aventure  
 Une touchante & risible peinture.

Antoine dit : « Tous ces esprits pervers  
 » Sont une engance au mal bien intrépide.  
 » Qui ne fait point les maux qu'en *Thébaïde*,  
 » De ces Lutins autrefois j'ai soufferts !  
 » Ils s'en venaient le soir faire tapage  
 » Et s'égaudir en mon triste hermitage,  
 » Il en était de petits & de grands ;  
 » J'en remarquais de mâles, de femelles,  
 » Qui pour mon dam étaient souvent trop belles.  
 » Il en venait de petits pétulans,  
 » Ingénieux en leurs badineries,  
 » Et très-féconds en damnables faillies.  
 » Les uns montraient un petit cu vaurien,  
 » Et s'en venaient aiguillonner le mien.

- » Une pimpante & légère poupée ,  
 » D'un pied léger sautait sur mon genou ,  
 » Montrait le sien , se pendait à mon cou ,  
 » Et provoquait ma luxure trompée.  
 » Le croiriez-vous ? un jour un gros Démon  
 » S'en vint conter fleurette à mon cochon ,  
 » même il voulut lui faire violence ;  
 » Mais le saint porc leva les mains aux cieux ,  
 » Puis se signa , l'autre piqua des deux.  
 » Ces traits divers sont connus dans la France.  
 » Un jour entier ne me suffirait pas ,  
 » Si je voulais raconter les combats  
 » Qu'à ma vertu ces Diabloteaux livrerent ,  
 » Et tous les tours dont ils m'importunerent.  
 » De leur malice instruit par mon malheur ,  
 » Je compatis au vôtre de bon cœur.  
 » Reposez-vous ; entrez dans ma demeure ,  
 » Et nous boirons ensemble tout à l'heure.  
 » Si vous étiez venus me visiter  
 » Dans les déserts du monde sublunaire ,  
 » je n'aurais pu si bien vous fêter ;  
 » Car je n'avais pour tout bien sur la terre  
 » Que mon cochon ; mais il fut ami mien ,  
 » Et le meilleur. Cet animal de bien  
 » A mérité du Ciel , après sa vie ,  
 » De savourer l'immortelle ambroisie.
-



» A mon châtel vous le verrez tantôt ;  
 » C'est un *cochon* qui n'est point du tout *sot* ».

Tout Chevalier , Prêlat , Diacre , Moine ,  
 Suivit *Ebbo* chez Monsieur *Saint Antoine* .  
 Pour les Soldats , ils se trouvaient contens  
 Du jus divin qui coulait dans les champs ,  
 Et préféreraient à toute autre cuisine  
 Les ananas de la forêt voisine .

Jà du nectar les flots étincelans ,  
 Des conviés aiguillonnaient les sens :  
 On admirait la mine intéressante  
 Du saint *cochon* , qui , plein d'honnêteté ,  
 A droite , à gauche adresse la santé ,  
 Et de bons mots les Esprits saints enchante .  
 Ses muscles durs les vapeurs ébranlaient ,  
 Ses petits yeux de gaîté pétillaient ;  
 Il effleurait de sa verve caustique  
 Les nouveautés de la cour angélique .

Il était là de dolentes *Nonnains* ,  
 Qu'enluminaient ses bons mots gaîment saints ;  
 Car mons *Antoine* , homme plein de génie ,  
 Avait conçu qu'un festin languirait ,  
 Si les tetons n'étaient de la partie .  
 Où le plaisir peut-il être en effet ?  
 Difait le Saint , amateur de femelles .  
 Le vin a beau chatouiller les cervelles ,

Tout languirait , si le sexe enchanteur  
N'était point là pour chatouiller le cœur.

Là se trouvaient *Sainte-Anne* , *Sainte-Hélène* ,  
Et la gentille & tendre *Madeleine*.

Soit le hasard , l'amour , ou ne fais quoi ,  
*Ebbo* l'Evêque était à côté d'elle ;

Il lui contait comment , chez l'Infidèle ,  
Son cœur dévot avait prêché la Foi.

Un tel propos touchait fort peu la Belle.

Le bon Prélat , par inspiration ,  
Laiſſa l'Eglise , & prit un autre ton ;  
La Belle alors prêta bien mieux l'oreille.

*Ebbo* tenait d'une main ſa bouteille ,

L'autre rodait à l'entour du genou :

*Mathieu Paris* ne fait pas trop bieu où.

Pendant cela , les Chevaliers de France

Faiſaient honneur à la ſainte bombance ;

Dans le bas monde onc ils n'avaient tâté

Des mets ſervis par l'immortalité.

Ils avalaient dans les coupes de vie

La ſainteté , le plaisir , la folie.

Mais j'oubliais de vous dire qu'*Organt*

Depuis trois jours était parti du camp ,

Pour découvrir ſon oncle impénitent.

Le Paladin ſe trouva , ſur la brune ,

Près d'une eau claire où ſe mirait la Lune ;

Il suit sa course , allant au petit trot ,  
 Et le hasard , qui fait tout dans le monde ,  
 Le conduisit , par la pente de l'onde ,  
 Vers un châtel dessiné par un Goth.  
 Quelques buissons de vieilles aubépines ,  
 Avec tristesse égayaient ses ruines ;  
 Là , d'une tour les combles mutilés ,  
 Humiliés sous une ronce altière ;  
 Ici le Temps a tapissé de lierre ,  
 D'un mur pendant les débris isolés ;  
 Là paraissaient de gothiques statues  
 De vieux Héros , de Beautés disparues.

Le Chevalier suspend son palefroi ,  
 Et pénétré de langueur & d'effroi ,  
 Il réfléchit sur l'altière bassesse  
 Et le néant de l'humaine faiblesse.  
 « Ce pont-levis , sur son axe rouillé ,  
 » Rappelle au cœur les pas qui l'ont foulé.  
 » Dans les langueurs d'une amoureuse absence ,  
 » Quelque Beauté , du haut de cette tour ,  
 » Chercha des yeux l'objet de son amour.  
 » Cette terrasse a vu rompre la lance !  
 » Il gît peut-être en ces débris moussus  
 » Quelques Beautés qui ne souriront plus.  
 » Cette déserte & tranquille tourelle ,  
 » Vit soupirer un Amant & sa Belle ;

» Elle

» Elle entendit leurs baisers , leurs soupirs.  
 » Las ! où sont-ils ces momens , ces plaisirs ?  
 » C'est donc ainsi que la Parque ennemie  
 » Rend au néant les songes de la vie ?  
 » Ce vieux palais fut peut-être habité  
 » Par la Licence & l'Inhumanité ,  
 » Par un tyran qui dévasta la terre ,  
 » Par un ingrat qui trahit l'amitié.  
 » Un orphelin lâchement dépouillé  
 » Vint sur ce seuil déplorer sa misère ,  
 » Et sur ces tours appela le tonnerre ».

Comme il parlait , dans ces vastes débris  
 Il entendit de lamentables cris ;  
 Il vit après une dame éperdue  
 Entre les bras d'un perfide *Enchanteur* ,  
 Sur un cheval s'élever dans la nue.  
*Organt* poursuit ce lâche ravisseur ;  
 Il le défie , & jure en sa colere  
 Qu'il le suivra jusqu'au bout de la terre ,  
 Pour immoler un perfide larron ,  
 Dont la bassesse & la décourtoisie  
 Osent ravir un aimable tendron.  
 « Nice , dit-il , ainsi me fut ravie.  
 » Tu périras , coupable Négromant ,  
 » Et ton trépas expiera mon tourment ».

Or vous saurez que mons *Antoine Organt* ,  
*Part. II.*

En cris perdus exhalant sa colere ,  
Ne voyait rien qu'une belle chimere ,  
Que la terreur de ce bord effrayant  
Avait soufflée en son cerveau brûlant.

Laiſſons *Organt* & ſa valeur trompée ,  
Ma Muſe ailleurs devrait être occupée.

---

---



---

## C H A N T X V.

---

### A R G U M E N T.

*Description du Temple d'Irminful. Vitikin, en marchant vers Herminie, y vient implorer le secours des Dieux ; siège d'Herminie ; Vitikin arrive dans le camp d'Hirem.*

**P**RÈS d'Herminie était une forêt,  
 Asile aux Dieux consacré d'âge en âge,  
 Et dont l'aspect redoutable & sauvage  
 Impose à l'ame un auguste respect ;  
 L'ombre y répand un luxe vénérable :  
 Là le Silence interroge les cœurs ,  
 La Piété lui répond par des pleurs ,  
 Et le Forfait par des remords vengeurs.

Sous une voûte antique & formidable  
 De pins nouveaux que le Temps respectait ;  
 Ami des Dieux, un Temple s'élevait ;

Un triple rang de colonnes gothiques ,  
Bornait l'enceinte , & formait les portiques.

On aperçoit sur leurs combles mouffeux ,  
Bustes brisés , simulacres des Dieux ;  
Un calme saint , formidable à l'impie  
Regne à l'entour , & l'ame recueillie  
Dans le silence & la paix de ces bords ,  
Entend les Dieux , & descend chez les morts.

Ici l'on voit l'image redoutable  
D'un Dieu vengeur , armé par le coupable ,  
Et là paraît la modeste Equité ,  
Tendant les bras au bon persécuté ;  
Là , la Justice a gravé maint emblème  
De la vengeance & du bonheur suprême.  
Le méchant fuit en ces lieux combattu.

Sur les degrés , usés par la vertu ,  
On voit sans cesse un Prêtre vénérable ,  
Auprès du Ciel ministre secourable .  
Ce ne sont point ses chants mélodieux  
Qui vont là-haut intéresser les Dieux .  
Les justes Dieux entendent le silence ,  
C'est aux forfaits à leur crier vengeance .

Le *Roi de Saxe* arriva dans ces lieux ,  
Pour implorer l'assistance des cieux .  
Il aborda d'un air pieux & sombre  
Le Patriarche assis sur le degré ;

On l'aurait pris dans ce lieu pour une Ombre.

Il le reçut de cet air assuré

Dont la vertu voit les grandeurs du monde.

« Ami du Ciel , ah ! lui dit *Vitikin* ,

» Quoi , vous vivez dans cette paix profonde ,

» En ce moment où le pays voisin ,

» Dans les horreurs d'une cruelle guerre ,

» Est inondé de sang & de misère » !

« L'intérêt seul peut diviser les Rois ,

Dit le vieillard sans élever la voix ;

» De vos cités l'opulence & le faste

» Peuvent flatter une ambition vaste ;

» Mais les vertus & l'humble pauvreté ,

» Vils citoyens de ce lieu redouté ,

» Au noir Démon dont l'esprit les anime ,

» N'offriraient point un prix digne du crime.

» Fasse le ciel qu'il vienne sur ces bords

» Chercher la paix ! elle fait nos trésors.

» Vous me semblez , à votre air , des gens d'armes ;

» Si l'avarice amène ici vos armes ,

» Entrez , ce Temple est riche & précieux ,

» Sur les autels vous trouverez les Dieux ».

« Ministre saint du Ciel que je révere ,

» Et dont ma voix implore la colere ,

» Augure mieux , lui répondit le Roi ,

» De l'intérêt qui m'a conduit vers toi.



» Voici mon front ; que le nom des **Furies**  
 » N'est-il gravé sur celui des impies !  
 » Que les vertus & le respect des Dieux  
 » Ne brillent-ils sur un front vertueux » !

Il ajouta la peinture sensible  
 Des longs malheurs d'une guerre terrible ,  
 L'affreux récit des différens combats  
 Où le Destin a mal servi son bras ;  
 De son *rival* il peignit l'injustice ,  
 Par un coupable & profane artifice ,  
 Au nom du Ciel ravageant l'Univers,  
 Et s'arrêta sur le dernier revers  
 Dont le Destin a frappé sa patrie ,  
 En envoyant *Erâtre* en Germanie.

Après un long & fâcheux entretien ,  
 Les yeux au ciel, son glaive pour soutien ,  
 Le *Roi Saxon* dans le Temple s'avance ,  
 Et trouble ainsi son auguste silence.

« Grand *Irminful* , ô toi qui dans tes mains  
 » Tiens la fortune & le cœur des humains ,  
 » Ecrase enfin l'ennemi qui t'insulte ,  
 » Lis sur mon front les revers de ton culte ,  
 » Et dans ce jour daigne faire pour moi  
 » Ce que mon cœur voudrait faire pour toi.  
 » Près de quitter cet Univers coupable ;  
 » Et de voler dans ton sein adorable ,

» Je mourrai donc sans venger tes autels ,  
 » Sans t'immoler ces monstres criminels ,  
 » Dont le mépris , tout fier de ta clémence ,  
 » Ose accuser ton courroux d'impuissance !  
 » Du haut des cieux n'as-tu pas entendu  
 » Le cri du sang pour ton nom répandu ?  
 » J'adorerai ta grandeur infinie.  
 » Sublime en tout , sage dans ta fureur ,  
 » Qui peut fonder ta vaste profondeur ?  
 » Si j'étais Dieu , j'épargnerais l'impie !  
 » Par sa faiblesse égaré quelquefois ,  
 » Son cœur ingrat a méconnu ta voix ;  
 » Mais ces forfaits , l'opprobre de la terre ,  
 » dont l'arrogance assiége le tonnerre ,  
 » Avec raison accusent de lenteur  
 » Le saint délai de ta juste fureur.  
 » Depuis quinze ans je combats pour ta gloire ,  
 » Et mes cheveux sous l'airain sont blanchis ,  
 » En combattant contre tes ennemis.  
 » A tes autels accorde la victoire ,  
 » Ouvre à ma voix le cœur du Prince *Alain* ,  
 » Et montre-toi le Dieu de *Vitikin* » !

A ce discours , baissant sa tête altière ,  
 De son front chauve il pressa la poussière.

Mais cependant nos farouches Alains ,  
 Des longs efforts d'une armée aguerrie ,

Du haut des monts menaçaient **Herminie** ;  
 Par pelotons on en venait aux mains ,  
 Et dans ces jeux , la victoire incertaine ,  
 De sang perdu noyait toujours la plaine.  
*Hirem* attend , pour présenter l'assaut ,  
 De tous côtés un corps de troupes *Goths*.  
 Les assiégés préparent leurs défenses ;  
 La Crainte pâle a chassé les Amours ;  
 Les murs épais sont hérissés de lances.  
 Sur le sommet des menaçantes tours ,  
 On voit de loin les heaumes des gens d'armes ,  
 Les mouvemens , & le poli des armes.  
 Mille tendrons , habillés en Houfards ,  
 Le sein meurtri par l'acier qui les barde ,  
 Le cu froissé par de rudes cuiffards ,  
 Jusques au jour s'en vont monter la garde  
 Chez le soldat posté sur les remparts.  
 On voit par-tout balistes , catapultes ,  
 Pour repousser & porter les insultes ,  
 Fossés , glacis , où , se moquant du fort ,  
 Le soldat f. . . . en attendant la mort.

La nuit fuyait : l'aube aux portes du monde ,  
 Pâle sortait de l'écume de l'onde ,  
 Quand *Vitikin* & ses fiers compagnons  
 Virent flotter les alains pavillons.  
 Ils s'avançaient , & leur course rapide

Laisse un fillon sur la fougere humide,  
Dans le lointain le ramier roucoulait,  
Et dans le camp la *Discorde* dormait;  
Bientôt après, la trompette sonore  
Vint annoncer les combats & l'aurore.  
Le *Roi de Saxe* arrive dans le camp.  
*Erâtre Hirem* le reçut bonnement  
Sous un platane aussi vieux que la terre.

Là des Pasteurs, en des jours plus fereins,  
Venaient chanter l'amour & ses larcins;  
Et des brigands tenaient conseil de guerre  
Sous ces rameaux où des chiffres nouveaux,  
Des premiers cœurs éternifiaient les feux.  
L'on s'attendrit en voyant ces branchages  
Victorieux de la foudre & des âges.

Nos deux Héros, l'un à l'autre connus,  
Se fêtoyaient de la même franchise,  
Et contemplaient d'une égale surprise  
Leurs fronts ridés par les mêmes vertus.

Depuis trente ans, *Erâtre* dans le monde  
Traînait par-tout sa gloire vagabonde.  
Ce nom fameux a rempli l'Univers,  
Et de succès & de fameux revers.  
Brigand parfois, parfois Roi magnanime,  
Tyran lui-même, & fléau des tyrans,  
Il écrasa les Rois en les vengeant.

Et sa vertu fut quelquefois un crime.

Le *Roi de Saxe* , adroit , mais généreux ,  
De ce barbare assouplit la rudesse ,  
En caressant sa superbe faiblesse.

« Ah ! lui dit-il en élevant les yeux ,

» Je le vois bien , il est là-haut des Dieux

» Pour terrasser l'injustice & le crime ,

» Et protéger le juste qu'on opprime.

» Je viens chercher un rival aux Français ,

» Et ta vertu m'a dit que tu l'étais.

» Quitte ces champs ravagés par la guerre ;

» Cherche avec moi de plus heureux climats ;

» Viens dans la France enrichir tes Soldats.

» Là des moissons embellissent la terre ;

» Là des châteaux , des palais , des cités ,

» Séjour brillant des molles voluptés ,

» Ne t'offriront qu'une conquête aisée.

» Dans ces pays , ta valeur abusée

» N'a rencontré que des vallons déserts ,

» Que des débris , témoins de nos revers.

» J'ai tout perdu ; mais *Charle* & sa puissance

» N'ont pu m'ôter le cœur & l'innocence.

» Les justes Dieux , pour qui j'ai combattu ,

» Tendent enfin la main à la vertu.

» Mon ennemi , dont l'avidie furie

» A bu le sang & l'or de l'Italie ,

- » Et dont le bras , sacrilège , imposteur ,  
 » Croit honorer le Ciel par sa fureur ,  
 » Bientôt peut-être , au fond du précipice ,  
 » De tant de maux expiera l'injustice ;  
 » Quelque vengeur envoyé par les Dieux ,  
 » Les lavera de ses crimes heureux ;  
 » Son orgueilleuse & tranquille opulence ,  
 » Des Dieux trop lents accuse la vengeance.  
 » Quitte ces bords , viens venger mes revers ;  
 » Ils sont les tiens , si tu hais les pervers.  
 » Vous m'entendez, Dieux dont la main trop sage  
 » Tarde à frapper un brigand qui l'outrage !  
 » Veux-tu connaître enfin nos ennemis ?  
 » Par la fortune ils sont tous amollis ;  
 » Le plus beau sang de leur Chevalerie ,  
 » Depuis quinze ans ne cesse de couler ;  
 » Notre vertu , l'amour de la patrie ,  
 » A prix de sang leur a fait acheter  
 » Le vain honneur de vouloir nous dompter.  
 » Mais les revers n'ont jamais pu m'abattre ;  
 » J'ai ma vertu , mon courage , les Dieux ;  
 » J'ai des Soldats , & les tiens , si tu veux » .  
 « Ils sont à toi , lui répondit *Erâtre* ,  
 » Comme aux Français , s'ils étaient vertueux.  
 » Si mon armée a noyé ces rivages ,  
 » N'en accusez ni mon ambition ,

» Ni l'intérêt, ni l'amour des ravages »  
 » Je suis armé par une trahison ,  
 » Et je repousse ourrages par outrages.  
 » Vous êtes pere , & je devrais , Seigneur ,  
 » Vous épargner un récit plein d'horreur.  
 » J'avais un fils ; un fils ! & j'étais pere !  
 » Et je n'ai plus qu'un vautour sur la terre.  
   » J'avais vaincu le tyran *Halays* ,  
 » Et sa défaite au trône d'Ionie  
 » Fit remonter la Princesse *Elémie*.  
 » *Iman* ( voilà , pour charmer mes ennuis ,  
 » Ce que la mort m'a laissé de mon fils ,  
 » C'étoit le nom qu'il portait sur la terre ,  
 » Ce nom si doux dans mes embrassemens ,  
 » Est aujourd'hui le nom de ma misere. )  
 » *Iman* , épris des charmes innocens  
 » De l'adorable & touchante *Elémie* ,  
 » Qui me devait & le trône & la vie ,  
 » Vint ajouter , hélas ! pour mon malheur ,  
 » A ces présens le présent de son cœur.  
 » La Renommée annonça dans l'Asie  
 » Qu'il épousait la Reine d'Ionie.  
 » Le vœu jaloux de maint Héros trompé ,  
 » Qui d'*Elémie* adorait la beauté ,  
 » Au même instant l'appela sur l'arène ,  
 » Pour y vider une jalouse haine.

*Iramin,*

» *Iramin*, l'un de ses lâches rivaux ,  
» Le fit alors appeler en champ clos .  
» Dans le moment où , d'une marche fiere ,  
» Pour s'élançer , ils gagnaient la barriere ,  
» Il apparaît soudain un Chevalier ;  
» Il accourait sur un poudreux courfier .  
» Guerriers , dit-il , ma vertu vient combattre ,  
» Et pour l'amour , & pour le fils d'*Erâtre* ,  
» Et je prétends envers & contre tous ,  
» Que d'*Elémie* il doit être l'époux .  
» *Iman* n'est plus le maître de sa vie ;  
» Il doit ses jours au trône d'Ionie ,  
» Et l'amitié réclame en ma faveur  
» l'antique loi de la chevalerie ,  
» Qui m'autorise à soutenir l'honneur .  
» *Iman* , jaloux des larmes d'*Elémie* ,  
» Prix de la mort qui peut-être l'attend ,  
» Se défendit de cette courtoisie .  
» Selon l'usage , il fallait cependant  
» Qu'*Iman* cédât à cet empressement .  
» Il répondit , en levant sa visiere :  
» Preux inconnu , si ton cœur généreux  
» Force le mien à céder à tes vœux ,  
» Je jure au moins , & le Ciel & la terre ,  
» mon *Elémie* , & son cœur agité ,  
» De te payer de cette loyauté .

*Part. II.*

H



- » Notre inconnu , d'une démarche altiere ,  
 » En l'embrassant , vole dans la carriere.  
 » Il s'arrêta vis-à-vis son rival ,  
 » En attendant qu'on donnât le signal.  
 » On admirait l'amitié généreuse  
 » Qui l'engageait sur l'arène douteuse.  
 » Le vœu du peuple était pour sa vertu ;  
 » Mais les destins l'auront-ils entendu ?  
 » Autour de lui sa redoutable armure ,  
 » De tout le cirque attache les regards.  
 » Le fer était son unique parure ,  
 » Et sur son casque on voit deux léopards  
 » Entrelacés , la gueule haletante ,  
 » Les yeux ardents , & la langue sanglante ;  
 » Ils sillonnaient d'un ongle recourbé  
 » Leur flanc étroit , entr'ouvert , déchiré.  
 » *Iramin* dit : Ton espérance est vaine ,  
 » Si tu prétends , par ce dehors trompeur ,  
 » Troubler mon ame & glacer ma valeur.  
 » La main fait tout , attends tout de la tienne.  
 » Si ta vertu ne surpasse la mienne ,  
 » Ces monstres froids ne garantiront pas  
 » *Iman* d'opprobre , & ton sein du trépas.  
 » Mais l'*Inconnu* , que son calme abandonne,  
 » Pour sa réponse , ordonne le signal.  
 » Un cri s'éleve , & la trompette sonne ;

- » Les deux rivaux ont poussé leur cheval.  
» Dans cette courte & redoutable attente ,  
» L'on est saisi de crainte & d'épouvante.  
» Le premier coup allait faire juger  
» Pour qui serait la gloire & le danger.  
» Les Chevaliers fougueux s'entrechoquerent ,  
» Et sur la selle immobiles restèrent.  
» Leur lance vole en éclats foudroyés ,  
» Et les chevaux se cabrent effrayés.  
» Mais *Iramin* leve un fer redoutable ,  
» Et le ramene avec tant de vigueur ,  
» Qu'il partagea le casque formidable ,  
» Et découvrit une fille adorable.  
» C'est *Elémie* , ô surprise ! ô terreur !  
» Le discourtois , enflammé de colere ,  
» D'un second coup l'étend sur la poussiere ,  
» *Iman* accourt , tremblant , désespéré ;  
» Il veut punir un rival exécration ,  
» Le fer échappe à son bras égaré ,  
» Le sentiment d'un coup irréparable  
» Eteint la rage en son cœur déchiré.  
» Baigné de pleurs , il appelle *Elémie* ;  
» Elle lui tend , pour la dernière fois ,  
» Un bras mourant , qui s'anime sa voix.  
» A cet aspect , transporté de furie ,  
» Le déloyal & jaloux *Iramin*

- » Fond sur *Iman* , & lui perce le sein.  
 » Un cri d'horreur s'élève de l'arène ;  
 » Le meurtrier s'échappe par la plaine.  
 » J'étais alors au siège d'*Erican* ;  
 » J'apprends la mort d'*Elémie* & d'*Iman*.  
 » Anéanti , dans ma rage immobile ,  
 » Mon cœur séché me refuse des pleurs.  
 » Ainsi des Dieux la vengeance tranquille ,  
 » Lente à frapper , recueille ses fureurs.  
 » Bientôt après , j'abandonne le siège ,  
 » Pour découvrir *Iramin* sacrilège.  
 » Mon désespoir inonde ses Etats  
 » De sang , de pleurs , de flamme , de soldats.  
 » Je le poursuis de contrée en contrée ,  
 » Pour assouvir ma vengeance altérée ,  
 » Et sur ses pas , après de vains efforts ,  
 » Le sort jaloux m'a traîné sur ces bords ;  
 » Il a trouvé dans ces murs un asile.  
 » *Vitikin* fuit , *Iramin* est tranquille !  
 » Mes Députés ont péri sous mes yeux ,  
 » Précipités de ces murs odieux ,  
 » Et j'ai juré de punir *Herminie*  
 » De mon malheur & de sa perfidie ».

Le *Roi Saxon* promet au Prince *Alain*  
 De lui livrer le coupable *Iramin* ,  
 Et d'acquitter le serment qui le lie ,

---

En punissant le crime d'*Herminie*.

*Vitikin* dit, & gagné les remparts,

Où des soldats erraient de toutes parts.

Dans la cité tout rentre, à sa présence,

Dans le devoir & dans l'obéissance.

Vous avez vu les Aquilons siffler,

En sens contraire entraîner les nuages,

Et sur les flots, les flots amonceler;

L'onde en fureur menace les rivages;

Les Matelots, au travers des éclairs,

De cris perçans font retentir les airs.

Jouet des vents, la nef épouvantée,

Du fond des mers est au ciel emportée.

Mais si le Dieu qui gouverne le monde,

Se leve alors sur son trône ébranlé,

Tout est déjà dans une paix profonde,

Et tout frémit avant qu'il ait parlé.

Il n'est qu'un pas du crime à la faiblesse;

Devant le Roi, tout fuit, l'orgueil s'abaisse.

Les meurtriers des Envoyés d'*Hirem*

Suivent au camp le perfide *Iramin*.

Ce faible pere, en voyant cette main

Qui d'amertume a rempli sa vieillesse,

Sent redoubler sa rage & sa tendresse.

Chargé de fers, & sombre en son remord,

*Iramin* froid envisage la mort.

- « O mon cher fils ! ô ma chère *Elémie* ,  
» Difait *Hirem* en fe frappant le fein ,  
» Que répondrai-je à votre ombre qui crie ,  
» Et de rigueur arme ma faible main ?  
» Que répondrai-je à leur ombre , à moi-même ?  
» Voilà la main qui frappa ce que j'aime ,  
» Qui m'a ravi l'efpoir & le bonheur ,  
» Et de détrefse empoifonna mon cœur.  
» Voici la main dont le coup déplorable  
» Fit qu'en mourant je mourrai tout entier ;  
» De mes enfans voilà le meurtrier.  
» Ah ! punifsons un monstre déteftable.  
» Lâche , rends-moi mes enfans malheureux !  
» Viens expier de ta tête coupable ,  
» Et ton forfait , & le forfait des Dieux.  
» Oui , c'est à vous , ô Dieux , dont le tonnerre ,  
» De ce forfait laiffa rougir la terre ;  
» Oui , c'est à vous que mon cœur défolé  
» Demande un couple à vos yeux immolé.  
» Mais où m'égare une inutile rage ?  
» Dieux , que j'offense en ma juftte fureur ,  
» Fermez l'oreille au cri de ma douleur ;  
» Je demandais feulement un vengeur.  
» Me venger ! Ciel ! en ai-je le courage ?  
» Et tout le fang d'un lâche répandu  
» Me rendra-t-il le fang que j'ai perdu ?

- » Faut-il souiller la majesté suprême ?  
» Faut-il , hélas ! que l'aveugle Destin ,  
» Du sang des Rois anime un assassin ?  
» Que ses remords me vengent de lui-même.  
» Si l'amour seul a causé ton forfait ,  
» Vas , *Iramin* , tu mourras de regret.  
» De l'examen je charge le tonnerre ;  
» Je te pardonne ; *il a peut-être un pere* » !
-

---



---

## C H A N T X V I.

---

### A R G U M E N T.

*Comment Antoine Organt , en poursuivant l'Enchanteur , fit rencontre d'un Meunier ; de l'histoire d'Arimbaud ; du passage d'une riviere ; comment le Batelier fut cocu ; comment l'Ange gardien d'Antoine Organt enmena icelui en Sicile.*

**H**OMME est un mot qui ne caractérise  
 Qu'un animal , ainsi qu'ours & lion ;  
 Son naturel est erreur & sottise ,  
 Malignité , superbe , ambition ;  
 Il naît & meurt ; & mort , on le méprise.  
 De son destin orgueilleux , on le voit  
 Fouler la terre en pays de conquête ,  
 Que la raison a soumis à sa loi ;  
 Il n'est au plus que la première bête

De ce séjour dont il se dit le Roi.  
Maître du monde , esclave de lui-même ,  
Il creuse tout , & ne fait ce qu'il est ;  
Son cœur , pétri d'orgueil & d'intérêt ,  
craint ce qu'il hait , méprise ce qu'il aime.  
Impudemment il appelle vertu  
Le crime sourd d'un sophisme vêtu.  
Son amour-propre inventa l'apparence ;  
L'intérêt vil lui donna la prudence ,  
Et sa raison n'est qu'un noir composé  
D'orgueil adroit , d'orgueil intéressé.  
L'or animé dans ses veines palpite ;  
L'or est son cœur ; c'est le Dieu qui l'agite ;  
Sa voix le traîne au travers des dangers ,  
Pour s'engraisser sur des bords étrangers.  
L'or inventa les Arts , l'Astronomie ,  
Et l'Avarice est mere du Génie.  
Si-tôt que l'aube a la terre blanchie ,  
Et que les coqs , assez mal à propos ,  
De leurs clairons ébranlent mes rideaux ,  
J'entends déjà qu'on galope , qu'on crie ;  
Le bruit naissant des chars & des chevaux  
Vient ébranler ma cervelle engourdie ,  
Et m'arracher d'un aimable repos.  
Où s'en va l'un crotté jusqu'à mi-jambe ?  
Il court , fend l'air , frotte ses mains , enjambe ;

---



L'autre de noir endossant son orgueil ,  
 Le fer au cu , d'un Grand baise le seuil.  
 Ce *Baron* court à *la Force* en calèche ;  
 Arrive après Madame de *Pimbêche* ,  
 Au cu bombant , au cuir tanné de fard ;  
 De noirs chiffons sur sa nuque serpentent ,  
 Dix-huit procès dans sa tête fermentent ;  
 Son œil est creux , enluminé , hagard ;  
 Par les souris sa robe est dentelée ;  
 Par les procès sa cervelle est fêlée ;  
 Et par le temps sa chaussure éculée.  
 Code mouvant , ambulante *Châtelet* ,  
 A chaque pas elle évoque *Target*.

Vient à la suite un Abbé vif , alerte ,  
 Au *flanc poudreux* , à l'air expéditif ,  
 Et poursuivant , la bouche grande ouverte ,  
 Canoniat devant lui fugitif.  
 Un petit homme , en très-grand équipage ,  
 Accourt après avec force tapage :  
 On croirait voir , au *vive* des *Badauts* ,  
 Au bruit des chars , des essieux , des chevaux ,  
 Dame Folie avec tous ses grelots.

Pauvres humains , que vous sert de poursuivre ,  
 Pour un moment que vous avez à vivre ,  
 Cette vapeur de gloire & d'intérêts  
 Qu'on croit tenir , & qu'on ne tient jamais ?

Pareil aux feux, qui, dans la nuit obscure,  
 Mènent les gens noyer au fond d'un puits,  
 En captivant leurs regards éblouis,  
 L'orgueil humain, de son haleine impure,  
 De la raison détournant le flambeau,  
 Par les erreurs d'une aimable imposture,  
 Promène l'homme, & l'amène au tombeau.

*Antoine Organt*, de la même manière,  
 En galopant, poursuivit sa chimère  
 Jusques au jour, où, loin du vieux château,  
 Il ne vit plus ni la Dame ravie,  
 Ni le Sorcier. Le tendre Jouvenceau  
 Plaint son malheur, & l'âme bien marrie,  
 Charge le Ciel & le foudre vengeur,  
 D'anéantir le perfide Enchanteur.  
 Dans sa douleur & sa mélancolie,  
 Il se rappelle & *Nicette* & *Turpin*,  
 Les longs malheurs de sa triste patrie,  
 Et son grand cœur accuse le Destin.

Arrive fors un *Meunier* sur un âne,  
 Moins grand, plus gai que le Dieu d'Ecbatane;  
 De sa voix rauque, & de son fouet noueux;  
 Il éveillait les échos de ces lieux.

*Organt* disait tristement dans son âme :  
 « Ce pauvre here est plus heureux que moi.  
 » N'as-tu pas vu ce matin une Dame

« Parmi les airs. --- Nenni , Monsieur , ma foi ;  
 » De par mon Dieu , je ne les prends qu'à terre ,  
 » Dit le *Meünier* , qui ne l'entendait guere ,  
 » Et quand je peux ; mais si vous étiez fors  
 » Un de ces Preux qui redressent les torts ,  
 » Vous menerais là-bas chez un vieux sire ,  
 » Qui bat sa femme , & fait encore pire ;  
 » Car il voulait , Monsieur , ces jours passés ,  
 » Que ses vassaux se coupassent le nez ».

*Antoine Organt* , en brandissant sa lance ,  
 Lui demanda le nom de ce maraud.

Le *Meünier* dit : « Il s'appelle *Arimbaud* ;  
 » C'est le plus laid des Chevaliers de France ,  
 » Et le plus fier. Il se prétend le fils  
 » De vieux Héros qu'il appelle *Amadis*.  
 » Ce sang fameux , usé par tant de veines ,  
 » Est en fumée arrivé dans les siennes.  
 » Il part un jour , & , graces au Seigneur ,  
 » Dans le dessein d'essayer sa valeur.  
 » Il me souvient qu'il avait une lance  
 » Comme la vôtre , & non votre apparence.  
 » Il emprunta la jument du moulin ,  
 » Et *Mathurin* , le voyant qui s'emporte  
 » Dans le vallon , se plaignait de la sorte :  
 » Adieu ma bête , avant demain matin ,  
 » D'un coup de sabre on va vous le pourfendre

» Et

- » Et ma jument en foire on ira vendre,  
 » Sire *Arimbaud* se mit à chevaucher,  
 » Au préalable ayant fait attacher  
 » Sur son armet ses titres de noblesse,  
 » Pour que chacun révérait son Altesse.  
 » Il avançait de la sorte affublé,  
 » Et de lui-même étant émerveillé.  
 » Il batailla, de sa noble chronique  
 » Semant par-tout quelque feuillet gothique,  
 » Dont le vainqueur usait apparemment,  
 » A son plaisir, fort incivilement,  
 » Deux mois après, tremblant & fier il trote  
 » En ce pays, & sa visière haute  
 » Laisse entrevoir à nos yeux étonnés  
 » Sa face blême, & qui n'a plus de nez.  
 » Il aperçut le clocher du village.  
 » Il te sied bien, lui dit-il plein de rage,  
 » Il te sied bien de porter dans les cieux,  
 » Comme *Arimbaud*, ton front audacieux.  
 » Quels furent donc les héros tes aïeux ?  
 » Où sont, brigand, tes titres de noblesse ?  
 » Voici les miens. Lis, chétif, & confesse  
 » Que ton renom s'éclipse près de moi.  
 » En vain tu veux déguiser ton effroi,  
 » Et cette armure, & ces Guerriers sans titres,  
 » Que j'aperçois postés de toutes parts

» Sur ce portail & derriere ces vitres ,  
» Sont contre moi d'inutiles remparts.  
» Le Gentilhomme , à ces mots , poind sa lance ,  
» Et sur l'église , impétueux , s'élance.  
» Notre jument , les quatre fers en l'air ,  
» Contre le mur rebondit terrassée ,  
» Et Monseigneur , aussi prompt que l'éclair ,  
» Vit repouffer sa fureur abusée.  
» Sa vieille lance & son casque rouillé ,  
» En gringotant , sur la poudre roulerent.  
» Deux Pelerins au château l'emporterent ,  
» Froissé , tout fier , & de sang barbouillé.  
» Il ordonna que l'on battît Madame ;  
» Et le pourquoi ? c'est qu'elle était sa femme.  
» Un *Villageois* la battit en effet ,  
» Mais non pourtant comme *Arimbaud* voulait :  
» Bientôt après , il l'appelle , il la flatte ,  
» Pleure , s'excuse , & l'embrasse , & la rate.  
» Depuis ce temps , pendant le long du jour ,  
» Il vous la baise & roffe tour à tour.  
» Mais de Monsieur il faut que je vous die  
» Une nouvelle & plaisante faillie.  
» Sire *Arimbaud* avec peine voyait  
» Combien un nez la moustache paraît ;  
» En conséquence , il voulut , par arrêt ,  
» Que ses vassaux de nez se départissent ,

- » Et sur le champ son exemple suivissent.  
 » Grande rumeur soudain parmi les gens.  
 » Si *Monseigneur*, se disaient-ils dolens,  
 » Avait perdu ce qu'entendez, compere,  
 » Il faudrait donc que nous allassions sans ?  
 » Il l'entend là d'une belle maniere !  
 » Je ne fais pas, morbleu, ce que ferez ;  
 » Mais, par ma foi, l'on n'aura pas mon nez.  
 » Le mien non plus. Que *Monseigneur* demande  
 » Ce qu'il voudra ; mais bien de sa légende  
 » Il peut les nez hardiment effacer.  
 » Le Ciel voulut nous en favoriser,  
 » Et ce n'est pas, ma foi, pour qu'on les rende.  
 » Un autre : A quoi *Monseigneur* pense-t-il ?  
 » Veut-il des nez qu'on serve sur sa table ?  
 » Il peut venir dîner dans notre étable,  
 » Mais ne perdrai l'honneur de mon profil.  
 » C'était pitié pour les gentes laitieres,  
 » Les pastoureaux & fraîches métayeres.  
 » L'une disait : Oserai-je danser ?  
 » Et celle-là : Qui voudra me baiser ?  
 » Lors *Mathurin*, c'est le nom de mon maître ;  
 » Il n'est pas sot, ne son valet peut-être.  
 » *Mathurin* donc & s'approche, & dit : Quoi,  
 » Craignez-vous donc qu'un nez vous fasse faute ?

» En *Monseigneur* ce n'est ce que je voi ;  
 » Cela lui donne une mine plus haute.  
 » Regardez-vous comme si peu d'honneur  
 » De ressembler en somme à *Monseigneur* ?  
 » Assurément c'est une courtoisie  
 » Dont la bonté seule nous gratifie ;  
 » Puis pensez donc quel honneur ce serait ,  
 » Si , par hasard , pour lui l'on vous prenait.  
 » Un tel discours fit rompre la sentence.  
 » Sire *Arimbaud* , bête comme un oison ,  
 » Navait pas fait cette réflexion.  
 » Il se reproche une telle démente ,  
 » Dont ses vassaux se seraient pavannés ,  
 » Et pensé bien , avec ferme assurance ,  
 » Nous faire peine en nous laissant le nez » .  
 Un tel récit agaça le courage  
 D'*Antoine Organt* ; il jura les beaux yeux  
 Qu'il adorait , de purger ce rivage  
 D'un scélérat qui vantait ses aïeux .  
 Ils avançaient devers une rivière ;  
 Le *Meunier* dit : Il nous faut passer l'eau ;  
 Puis sa voix dure appelle le bateau .  
 Une gentille & fraîche Bateliere  
 Arrive tôt , leve l'ancre en chantant ,  
 Et l'aviron fend le moite élément .  
 Le vent soufflait , & la jupe imprudente

Servait de voile à la barque inconstante.  
*Perrette* n'a le temps d'apercevoir  
 Que le Zéphyr joue avec son mouchoir ;  
 Elle dépêche , & ses mains empressées  
 Font écumer les vagues repoussées.  
 Tout chez *Perrette* était en mouvement ,  
 Jupe , cheveux , où Zéphyre folâtre ;  
 Mais le teton , ferme & blanc comme albâtre ,  
 Reste immobile , & grossit seulement  
 Par cette épreuve , où *Perrette* essoufflée  
 Met sa vigueur ailleurs mieux employée ;  
 A l'autre bord , son époux indiscret ,  
 Nos passagers d'un œil rond observait.  
 Et cependant *Perrette* arrive à terre.  
 » Çà , respirons , la gente Bateliere ,  
 Dit le *Meûnier* , homme rempli de soins ;  
 » Vous êtes lassé , on le ferait à moins ».  
 Quoi qu'il en soit , tout à l'heure on s'embarque ,  
 Et le *Meûnier* fait avancer la barque.  
 Rouge d'efforts & d'un air d'abandon ,  
 Assis à bord , le robuste tendron ,  
 Le nez en l'air , la jupe retroussée ,  
 Dardant un œil naïvement fripon ,  
 Sans le savoir , charme la traversée.  
*Organt* lui dit : « Sommes-nous l'époufée  
 » De ce vieux loup ? Oui , Monsieur , Dieu merci.



» J'ai bien du mal à le contenter, lui !  
 » C'est un démon si-tôt que l'on me baise ;  
 » Las ! je vous jure , il est bien nommé *Blaise*.  
 » Cent fois le jour , je lui dis : *Blaise* , eh bien ,  
 » Que veux-tu donc que je fasse , moi ? — Rien.  
 ● Je gagerais que ce soir il va dire  
 » Qu'avecque vous , Monsieur , il m'a vu rire.  
 » Et puis , tenez , prenez donc des maris » !  
 Tout en parlant , par maniere d'acquis ,  
*Antoine Organt* passait une main douce  
 Sur ses appas. *Perrette* le repousse ,  
 Mais tendrement , & lorgnant en dessous  
 Ce qu'avait l'air d'en penser son époux.  
 Le sot jura , ce fut une autre affaire ;  
 S'il en eût ri , l'autre n'eût rien su faire.  
*Organt* , pressé par un double plaisir ,  
 Trousse *Perrette* , & l'écoute à loisir.  
 Ce n'est le tout ; un *Passager* arrive ,  
 Frappe des mains , & glose sur la rive.  
 Le *Batelier* , & de *B . . .* & de *mors*  
 Fait retentir les échos de ces bords.  
 Le bon *Meünier* à la pente de l'onde  
 Abandonna la barque vagabonde.  
*Perrette* crie , & presse dans ses bras  
 Le *Paladin* qui pince ses appas.  
 Notre *Meünier* , en sa maniere dure ,

Du *Batelier* honnissait la figure.

« Passe la nuit , disait-il ; mais de jour

» Etre cocu , Dieu me garde du tour » !

Leur voix sonore , au ton mâle aguerrie ,

Avec éclat soutenait la partie ;

En roulemens tantôt se prolongeait ,

A flots pressés puis se précipitait ,

Et de ces mots , dont *Vert-Vert* hérétique

Vint effrayer nos Sœurs de *Nivernais* ,

A son retour des rivages *Nantais* ,

Faisait sonner la rudesse énergique.

L'*Ange gardien* alors parut en l'air

Sur un char blanc , attelé d'un éclair.

Il descendit , & le filleul *Antoine* ,

A son aspect , parut sot comme un Moine.

« Mon cher *Gardien* , dit-il baissant les yeux ,

» Point ne croyais vous trouver en ces lieux ».

L'*Ange* repart : « L'armée est dans la lune ;

» *Erâtre-Hirem* s'avance vers le Rhin ;

» *Organt* s'amuse , & caresse une brune !

» C'est donc ainsi que vous cherchez *Turpin* !

» Tout le pays est resté sans défense ;

» Les ennemis vont inonder la France ;

» Laissez *Perrette* , & sautez sur mon char ».

*Antoine Organt* avec son *Ange* part.

Du haut du ciel , il voit *Perrette* à terre ,

Et s'écriait : O malheureuse guerre !

L'Ange, en volant, ce discours lui tenait :

- « Mon filleul cher, je plains votre patrie  
 » De tout mon cœur, & j'ai l'ame marrie  
 » De voir *Charlot* insensé comme il est.  
 » Par des tyrans la France est gouvernée ;  
 » L'Etat faiblit, & les lois sans vigueur  
 » respectent l'or du coupable en faveur.  
 » Dans ses écarts la Reine forcenée  
 » Foule, mon fils, d'un pied indifférent,  
 » Et la Nature, & tout le peuple franc.  
 » Son avarice, & cruelle & prodigue,  
 » Pour amasser, par-tout cabale, intrigue,  
 » Dissipe ensuite, &, sans s'embarrasser,  
 » Crache le sang qu'elle vient de fucer.  
 » Cruel vautour, dont la faim irritée,  
 » Du peuple entier fait un vrai Prométhée !  
 » Le malheureux pousse sous ses débris  
 » De vains soupirs étouffés par ses ris,  
 » Et les sueurs & les pleurs des Provinces  
 » Moussent dans l'or à la table des Princes.  
 » La Loi recule, & le Crime insultant  
 » Broye en triomphe un pavé gémissant.  
 » D'un bras débile & flétri de misère,  
 » Le Laboureur déchire en vain la terre ;  
 » Le soir il rentre, & l'affreux désespoir

- » Est descendu dans son triste manoir :  
» Il voit venir sa femme désolée.  
» Notre cabane est , dit-elle , pillée.  
» Et qui l'a fait ? dit l'époux plein d'effroi ;  
» Et qui l'a fait ? qui l'a voulu ? -- Le Roi !  
» Le Roi , mon fils ; sa funeste indolence  
» Ignore , hélas ! les malheurs de la France.  
» De noirs tyrans écrasent ses sujets ,  
» Et sa faiblesse épouse leurs forfaits.  
» La Cour n'est plus qu'un dédale de crimes ,  
» Des traces d'or y tiennent lieu de fil ;  
» L'honneur s'y vend au coup le plus subtil ,  
» Et tour à tour triomphans & victimes ,  
» Dupes des rêts par eux-mêmes tendus ,  
» Flattés hier , aujourd'hui confondus ,  
» Tout ces tyrans , assis sur une boule ,  
» Sont un torrent qui bouillonne & s'écoule.  
» Telle est la France , & voilà les malheurs  
» Qu'ont entraînés *Turpin* & vos lenteurs.  
» De *Satanas* la fureur alarmée ,  
» A dans la lune emporté notre armée ;  
» *Erâtre Hirem* & le fier *Vitikin*  
» Contre les *Francs* traînent le peuple *Alain*.  
» Vous allez voir nos rives débordées ,  
» En peu de temps d'ennemis inondées ;  
» Nos châteaux pris , le pays ravagé ,
-

» La France en deuil , & *Paris* assiégé.  
 » Le bon *Denis* , en telles entrefaites ,  
 » Mene *le Magne* au travers des planetes.  
 » Votre patrie enfin n'a plus que vous  
 » Pour repousser tant d'ennemis jaloux.  
 » De vos labours vous trouverez le terme ;  
 » Ils ont servi à déployer le germe  
 » de vos vertus ». « *Mon Ange* , dit *Organt* ,  
 » *Voici la plaine où j'ai perdu Nicette* ;  
 » *Oh ! laissez-moi la revoir un moment !* »  
 Le bon *Gardien* fit un signe de tête ,  
 En déplorant tant de légereté ;  
 Mais il n'osa parler d'autorité.  
 « Vous reverrez , dit-il , votre maîtresse ;  
 » Mais ce sera lorsque votre valeur  
 » Méritera du Ciel cette faveur ;  
 » Quand vous aurez vaincu cette faiblesse ,  
 » Et que ce bras , du sang des ennemis  
 » Aura baigné l'enceinte de *Paris* ».

*Organt* repart : « O ma chere *Nicette* !

» Mais ce vilain aura battu *Perrette* ! . . . »  
 Comme il parlait , il voit , du haut des airs ,  
 Que la char blanc plane au dessus des mers.  
 L'*Ange* lui dit : « Je vous mene en Sicile ;  
 » A l'orient vous découvrez cette isle ,  
 » Comme un vaisseau qui fuit dans le lointain ,  
 » Enveloppé des vapeurs du matin.

- » Vulcain vous forge une armure honorable ,  
» Et d'une trempe aux coups impénétrable .  
» Vous trouverez au bout de ce vallon ,  
» Sous des rochers , l'ancre du Forgeron .  
» Aieu , mon fils , craignez Dieu , foyez pie ,  
» Vous reverrez bientôt votre patrie » .

*L'Ange* , à ces mots , les rênes suspendit ;  
*Antoine Organt* à terre descendit ,  
Et le *Gardien* , dans sa course rapide ,  
D'un trait de feu peignit l'azur du vide .

---

---



---

## C H A N T   X V I I .

---

### A R G U M E N T .

*Comment Antoine Organt s'achemina vers la caverne de Vulcain ; tristes réflexions qu'il fait dans un souterrain ; voyage du Lecteur dans l'isle enchantée d'Adelinde ; retour du Lecteur au mont Etna, & d'un récit étonnant de Vulcain à Antoine Organt.*

L'ANGE partit , & son triste filleul  
 Sur le rivage était demeuré seul.  
 Il s'avançait ; dans la nue embrâsée ,  
 Du mont *Etna* les flammes voltigeaient ,  
 Et d'un bruit sourd ces bords retentissaient.  
 Un tel spectacle élève sa pensée ;  
 Il croit déjà triompher dans Paris ,  
 Et de carnage inonder ses glacis.  
 Sous des rochers , dont la cîme azurée

Semble

Semble servir de base au firmament ,  
 De la caverne il découvre l'entrée.  
 Le cœur ému d'un saint frémissement ,  
 Il contemplait ces roches chancelantes ,  
 Du mont Etna les entrailles brûlantes ;  
 Débris pompeux où siège la *Terreur* :  
 Sur un abîme on la voit égarée ,  
 En mesurant sa noire profondeur  
 De farfadets , de spectres entourée.  
 Près d'elle on voit les Songes voltigeans.  
 Toutes les nuits la *Terreur* les disperse ,  
 Pour effrayer le sommeil des tyrans ,  
 Par des bûchers , par des coûteaux sanglans ,  
 Et ranimer le vautour qui les perce.  
 Dans le sommeil , elle rend aux ingrats  
 Le sentiment d'une amitié trahie ,  
 Et le tableau du bienfait qui s'oublie.

*Antoine Organt* avançait à grands pas  
 Sous une voûte à la nuit condamnée.  
 « Ah ! disait-il , quelle est ma destinée !  
 » C'est donc ainsi que je passe des jours  
 » Dus au bonheur , à *Nicette* , aux Amours ?  
 » Mes yeux peut-être , en ce séjour immonde ,  
 » Ne verront plus la lumière du monde.  
 » Adieu *Nicette* , adieu projet brillant  
 » De vivre heureux , ou du moins triomphant.

*Fart. II.*

K



» Nul ennemi qui rompe ici la lance !  
 » *Holà ! morbleu , vive Nice & la France* » !

Comme il parlait , il entendit soudain  
 Dans la caverne un tonnerre lointain.

Mais un moment je quitte la *Sicile* ,  
*Alinde* encor m'appellè dans son isle.  
 Pour s'égayer , il faut changer de ton ;  
 J'aime Chaulieu lorsque j'ai lu Piaton.

J'avais promis de conter par la suite  
 Comment ce bord , par le Ciel oublié ,  
 Devint bientôt le plus aimable site.

*Sornit* en âne ayant été mué  
 Par un Frocard qui viola sa Belle ,  
 Ce *Négromant* , appelé *Serricon* ,  
 Dans ce désert fit emmener *icelle* ,  
 En employant l'adresse du Démon.  
 L'enfant ailé fut dérober la foudre ,  
 Et du Frocard mit le châtel en poudre.  
 Le *Négromant* , chassé de son logis ,  
 Vint retrouver *Alinde* en ce pays.  
 Il la trouva qui dormait sur le sable.  
 Elle dormait , & sa bouche adorable  
 Sur son corail appelait le baiser.  
 Son cœur qui bat , invite à le presser.  
 Des pleurs pareils à des perles tremblantes ,  
 Embéllissaient ses paupières mourantes ,

D'autres roulaient sur ses tetons flétris,  
 De sa beauté plus vivement épris,  
 Le *Négromant* invoque le Ténare,  
 Pour enchanter ce rivage barbare,  
 Et préparer, à son réveil déçu,  
 D'un lieu riant l'appareil inconnu.  
 Le pied poudreux, il fait le tour de l'isle,  
 Tenant en main un livre de Sibylle.

Ce fut alors que *Sornit* arriva ;  
*Maître Frocard* ne l'attendait point là.  
 Le Héros prend la *bague* de sa mie,  
 Cogne l'*Hermite*, & brave sa furie ;  
 Ses bras nerveux le portent sur un roc,  
 Et l'onde avide engloutit l'homme à froc.  
 Toujours heureux, & jamais las de l'être,  
 Chéri d'un cœur dont il était le maître,  
 Mourant d'amour sur un sein plein d'appas,  
 Dans le torrent d'une ivresse profonde,  
*Sornit* dès-lors oublia les combats,  
 Et ne vit plus désormais dans le monde  
 Que deux tetons qu'il ne partageait pas.

Dans les transports de son ame ravie,  
 Il s'écriait : « Mon éternelle *mie*,  
 » Mon univers & ma divinité,  
 » Toi seule au monde es la félicité ;  
 » Mon cœur, ma vie expire sur ces rives.

» Ah ! profitons des heures fugitives ;  
 » Mon tendre cœur regrette les momens  
 » Qu'il a perdus dans les combats sanglans.  
 » Je poursuivais la gloire & la fortune :  
 » Fortune ! *Linde*, ah ! n'en es-tu pas une ?  
 » Est-il un bien comparable à ton cœur ?  
 » Qu'est-ce qu'un trône où n'est pas le bonheur » ?  
 Un doux baiser , une étreinte brûlante ,  
 De ce langage entrecoupait le cours.  
 Le Paladin ainsi coulait ses jours.  
 Le jour trop long , & l'aurore trop lente ,  
 De leurs plaisirs aiguillonnaient l'attente ;  
 Dès l'aube pâle ils s'en vont quelquefois ,  
 L'arc à la main , épouvanter les bois.  
 L'enfant malin se met de la partie ,  
 Dans le taillis sa fleche les épie.  
 Les faons légers échappent aux chasseurs ;  
 L'amour adroit ne manque pas les cœurs.  
 Une autre fois , assis sur le rivage ,  
 Indifférent , ils suivent les vaisseaux  
 Qu'un vent du nord balance sur les eaux.  
 L'onde , du temps vaste & mobile image ,  
 Fait naître en eux quelques réflexions.  
*Linde* disait : « Faut-il que nous mourions ?  
 » Ah ! quelle main , cher amant , la première ,  
 » De l'un de nous fermera la paupière !

» Sera-ce toi qu'un funeste destin  
 » Arrachera le premier à mon sein ?  
 » Mais si tes mains doivent creuser ma tombe  
 » ( Sous ce tableau ma faiblesse succombe ),  
 » Quand tu mourras , qui viendra sur ces bords  
 » Avec mon ombre ensevelir ton corps » ?

L'espoir riant d'une longue vieillesse  
 Venait bientôt rassurer leur tendresse.  
 L'aspect de l'onde & le prix des beaux ans  
 Les ramenaient à leurs embrassemens.

*Alinde* un jour aperçut du rivage  
 Certain navire isolé sur les mers ,  
 Qui paraissait les débris d'un naufrage.  
 Un vent fougueux , répandu dans les airs ,  
 Soulevait l'onde , & la nef agitée  
 Cherche un abri vers cette isle écartée.  
*Linde* aussi-tôt vole vers son amant ;  
 Bientôt après une incertaine attente ,  
 Trois Chevaliers s'avancent lentement ,  
 Accompagnés d'une Beauté touchante ,  
 De qui le sein soutenait un enfant.  
*Sornit* s'avance , & retrouve *Enguérand*.  
 O mon compere , ô mon compagnon d'armes !  
 C'est vous ! dit-il en lui serrant la main.  
 Les Chevaliers mêlent de tendres larmes.  
*Guise* , du monde admire le destin ;

*Monfieur de Blois & fa fœur attendrie,*  
 En cheminant , pleurent de bonhomie.  
*Linde* fe mêle à leur épanchement.

Mais revolons devers *Antoine Organt* ;  
 Je l'ai laiffé , fi j'ai bonne mémoire ,  
 Qui s'avançait fous une voûte noire.  
 Il entendait mugir le fotterrain ,  
 Et vit bientôt le palais de *Vulcain*.  
 Par des fourneaux la caverne éclairée ,  
 Lui laiffe voir , autour du Dieu cocu ,  
 Des géans noirs , dont la face grillée  
 N'avait qu'un œil , & paraiffait un cu.  
 Leurs bras nerveux fur l'enclume brûlante ,  
 Avec chaleur une mafue ardente  
 précipitaient , & tout le mont Etna  
 Retentiffait de ce beau concert-là.  
 Le *Dieu cornu*, déridant fa figure ,  
 Au Chevalier préfenta fon armure ;  
 Il y chercha quelqu'emblême flatteur  
 De fes hauts faits & preuves de valeur ;  
 Mais n'y trouva que le portrait de *Nice*.  
 Des Dieux c'était un prudent artifice  
 Pour le toucher & le faire rougir ;  
 Mais le Héros , enivré de plaifir ,  
 Avec tranfport fixe cette peinture ,  
 Baife fon fein & fa bouche , & lui jure

De triompher désormais à ses yeux ;  
Cela revint au même pour les Dieux.

*Antoine Organt* savait son catéchisme.

« *Vulcain*, dit-il, vous, Dieu du Paganisme,

» Par quel hasard vous retrouvé-je ici ?

» Tout l'Univers vous croit anéanti ».

*Vulcain* repart : « Jadis, un Dieu fait homme

» Chassa nos Dieux du Panthéon de Rome ;

» Je ne fais point ce que sont devenus

» *Jupin*, *Minerve*, & toutes les Vertus.

» Il se livra des batailles terribles ;

» Le ciel profond, comme autant de *mimas*,

» en éprouva des secouffes horribles,

» Et fut heureux de ne s'écrouler pas.

» On vit long-temps balancer la fortune ;

» De son trident le furieux *Neptune*

» Frappa trois fois le fatal *Gabriel*

» En cet endroit qui nous chassait du Ciel.

» *Jésus* donnait des bénédictions

» A ses soldats, & leur criait : « Voyons,

» Chassons d'ici cette race hérétique

» Qui, dans *Juda*, nous a tant fait la nique ;

» Chassez ces gueux à ma Bible rétifs,

» *Sus*, mes amis, mes compagnons, mes Juifs,

» Mes Elus chers, mes Lépreux, mes Apôtres,

» Qui ne saviez même vos patenôtres,

» Quand de ma main je remplis vos filets ,  
 » Auprès du lac nommé *Généfaret* ;  
 » Car c'est exprès que ma bonté paterne  
 » Vous a choisis pour boire mon nectar ,  
 » Pour savourer de mes Moines le lard ,  
 » Et pour frotter ce *Jupin* qui me berne.  
 » *Judith* , branlant le sabre d'*Holopherne* ,  
 » Attaque *Mars* , & son bras féminin ,  
 » D'un vaillant coup l'atteignit vers le rein.  
 » *Mars* se retourne ; à cet affront sensible ,  
 » Il vous tira son braquemart horrible ,  
 » Le fit briller aux regards de *Judith* ,  
 » Qui , le voyant , jura le nom de *Christ* ;  
 » Et toutefois cette Belle éperdue  
 » En eut le cœur moins blessé que la vue.  
 » *Mars* ne rendait que son coup seulement ;  
 » *Judith* criait : Impudique brigand ,  
 » Que n'ai-je pu t'en donner quatre cent !  
 » *Mars* lui répond : Eh bien , moi , je calcule  
 » Que je les ai reçus ; je vous les rend.  
 » Il les rendit en effet sur le champ ,  
 » Et de franc jeu , sans faire pause nulle.  
 » Un coup de foudre ébranla l'Univers ,  
 » Trois Dieux en un parurent dans les airs ;  
 » Nos bataillons , terrassés par la foudre ,  
 » Roulent meurtris avec le ciel en poudre.

- » Notre rival , jaloux de régner seul ,  
» dans les Enfers envoya son filleul ;  
» Il y plaça des monstres effroyables ,  
» Qu'il baptisa du vilain nom de Diables ;  
» Il les chargea de griller tout chacun  
» Qui soutiendrait que trois ne font pas un,  
» Et prétendrait , dans sa folie extrême ,  
» Que l'on ne peut , si malin que l'on soit ,  
» Ouvrir la bouche & s'avaler soi-même ;  
» Prodige heureux que la raison conçoit.  
» La terre fut à l'instant empâtée  
» Des Dieux payens que l'Erebe vomit ,  
» Et , comme au temps du pauvre *Epiméthée* ,  
» Des maux humains la boîte se rouvrit ;  
» L'Enfer béant vomit les *Euménides* ,  
» La terre but leurs poisons homicides ,  
» Et, malheureux sous un sceptre de fer ,  
» Le genre humain regretta *Jupiter*.  
» Le Fanatisme , à l'œil ardent & louche ,  
» L'Enfer dans l'ame & le Ciel dans la bouche ,  
» La Cruauté , son Ministre sanglant ,  
» Et plus souvent son coupable adversaire ;  
» Le Désespoir , son criminel enfant ,  
» Bientôt après inonderent la terre.  
» On mit *Plutus* à la porte des cieux ;  
» L'homme avili renta ses nouveaux Dieux ;



- » *Pluton* se fit eunuque , afin de vivre ;  
 » Mourant de faim , *Apollon* fit un livre ;  
 » *Pallas* s'en fut , l'*Honneur* voulut la suivre :  
 » Pour l'*Intérêt* , il prit un capuchon.  
 » Ce Dieu d'Enfer changea son premier nom  
 » En ceux de *Luc* , de *Grégoire* , & d'*Antoine* ;  
 » L'*Hypocrisie* , en changeant de maison ,  
 » Mena *Priape* , & voulut qu'il fût *Moine*.  
 » Ma *Cythérée* emmena *Cupidon*.  
 » De *Tysiphone* & ses sœurs turbulentes ,  
 » *Nécessité* fit un trio nonnain ,  
 » Et des *Laïs* , de nos *Parques* trop lentes.  
 » Le nouveau Dieu vit que le genre humain  
 » Ne serait pas meilleur qu'à l'ordinaire ,  
 » Et me laissa l'antique ministère  
 » De Forgeron du céleste tonnerre.  
*Vulcain* alors jette un profond soupir.  
 » Il s'en faut bien que l'emploi soit le même ,  
 Ajouta-t-il , « je n'ai plus de loisir ;  
 » Le nouveau Dieu tonne pour son plaisir.  
 » Mes compagnons & ceux de *Poliphème*  
 » A ses ébats ne peuvent plus suffir.  
 » Je partageais autrefois l'ambroisie ,  
 » Et savourais voluptueusement  
 » Le doux nectar dans la coupe de vie.  
 » *Aréthuse* est mon nectar à présent.

» J'allais le soir sous les plaines liquides,  
 » M'ébattre au sein de fraîches *Néréïdes*.  
 » Mais aujourd'hui, l'Océan malheureux  
 » N'est plus peuplé que de monstres affreux.  
 » Dans ces forêts je suivais les *Driades* ;  
 » Sur ces côteaux j'allais voir les *Menades* ;  
 » J'allais trouver mon épouse à Paphos ».

Le Dieu boiteux devint rouge à ces mots,  
 Et de son cœur réveillant l'amertume,  
 Il appela ses compagnons grillés,  
 Qui l'écoutaient sur leur masse appuyés,  
 Et déchargea son dépit sur l'enclume.

« C'est grand'pitié qu'on ait ainsi chassé,  
 Dit *Organt*, » ces Dieux du temps passé !  
 » Valaient-ils pas ce que valent les nôtres ?  
 » Ce Dieu fameux, qui, le *tyrse* à la main,  
 » Endoctrina si bien le genre humain,  
 » Valait-il pas nos rechignés Apôtres ?  
 » Oh ! si jamais j'en avais le pouvoir,  
 » J'aurais bientôt l'antiquité vengée,  
 » Et balayé le divin Apogée,  
 » D'Anges, de Saints à froc ou blanc ou noir ».

Un tel propos était peu catholique,  
 Et ne l'était mêmes aucunement ;  
 Mais vous saurez, & ceci vous l'indique,

Que mon Gaulois n'était qu'un mécréant :  
 Aussi le drôle , & ma foi le déclare ,  
 Grille à jamais au fin fond du Tartare.  
 Le voilà bien à présent avancé ,  
 D'avoir les Saints du Paradis chassé ;  
 D'avoir sali sa conscience impie  
 De maints forfaits horribles à l'ouïe ;  
 D'avoir agi sur-tout en libertin ,  
 Faisant cocu son bon hôte *Vulcain*.

Une gentille & fraîche pastourelle ,  
 Elle avait nom de baptême *Isabelle* ,  
 Depuis long-temps du Cyclope amoureux ,  
 Par ses rigueurs aiguillonnait les feux ;  
 Au fond d'un antre impitoyable & sombre ,  
 Elle vivait plaintive comme une ombre ;  
 Une sensible & pesante langueur ,  
 De ses yeux noirs avait glacé l'ardeur ;  
 Ses beaux cheveux , bouclés par la Nature ,  
 D'un front d'ivoire agaçaient la blancheur ,  
 Et de *Vénus* couronnaient la ceinture.  
 Lorsque *Vulcain* , épris de sa beauté ,  
 Précipitant ses jambes inégales  
 Devers les bords du Lignon enchanté ,  
 Vint la frotter de ses moustaches sales ,  
 Saisis , frappés , éblouis , confondus ,

C H A N T X V I I.

117

Ses yeux d'abord la prirent pour Vénus.

*L'Esprit malin* à la porte de l'autre  
Conduit *Organt* ; elle pleurait , il entre.



*Part. II.*

L

---

---

## C H A N T X V I I I .

---

### A R G U M E N T .

*Comment les Alains , réunis aux Saxons , marcherent vers Paris ; du Chevalier Etienne de Péronne ; cartel de défi envoyé aux Parisiens par les Infideles ; des malheurs de Nicette , & son aventure dans une Hôtellerie , & du hasard merveilleux qui lui fit retrouver Antoine Organt.*

**A**P R È S avoir quitté la Germanie ,  
Et retiré le siège d'Herminie ,  
Tous les *Alains* , réunis aux *Saxons* ,  
Passent le Rhin , en trois corps se partagent ;  
Impétueux , brûlent , pillent , saccagent ,  
De leurs torrens inondent nos fillons ,  
Et vers *Paris* traînent leurs bataillons .  
La France était sans Soldats & sans Princes ;

Ses défenseurs étaient d'autres tyrans ,  
 Dont l'avarice infestait les provinces.  
*Paris* était un antre de brigands ,  
 Où la folie , avec la politesse ,  
 De crimes noirs égayait la rudesse ;  
 Où l'intérêt , lâchement déguisé ,  
 Levait un front de tendresse gazé :  
 Des murs épais , bâtis par la Mollesse ,  
 Couvraient la ville , & cachaient sa faiblesse.

Sa garnison était quelques Soldats  
 Chargés d'un fer trop pesant pour leurs bras,  
 Et dont le Chef , digne soutien d'un trône ,  
 Où la grandeur semblait un beau pourpoint  
 Qui parerait un âne vu de loin ,  
 Était ce mons *Etienne de Péronne*  
 Que la Folie avait pris pour Housard.  
 Mais ce Héros veut un article à part.

Vers ce temps-là , la *citée de Péronne*  
 Eut un seigneur débonnaire & courtois ,  
 A qui le bien de ses bénignes lois ,  
 De l'univers eût mérité le trône ,  
 Si les tyrans ne faisaient les grands Rois.  
 Des courts instans que le Ciel nous octroie  
 Bien il sentit tout le prix & valeur.  
 Il en usa comme d'une faveur  
 Qu'un jour enleve , ainsi qu'il nous l'envoie.

On lui donna le nom de *Julien* ;  
A ce grand Prince on eût donné le sien.

Il s'écriait , cet autre bon Saturne :

*Je veux de pleurs qu'on arrose mon urne !*  
Et se gardait , pour un instant trop court ,  
De les presser sous un sceptre si lourd.  
Le malheur cesse alors qu'il le découvre ;  
Avec son cœur une main pleine s'ouvre.

Son vieux châtel semblait un cabaret ,  
Sur un tonneau la justice il rendait ,  
Et l'équité , toujours épanouïe ,  
Souffrait bien moins de cette bonhomie ,  
Que du sang froid d'un Juge grimacier  
Qui fait des lois un sordide métier.

Ce Prince enfin , des Princes le modèle ,  
En *Epicure* habillait *Marc-Aurele*.

Assez souvent , dans ses lares badins ,  
Il s'égayait des préjugés voisins ,  
Mais sans gronder toutefois ; le bon sire  
Point ne grondait , & ne savait que rire.  
Un jour que , plein de bachiques vapeurs ,  
Sa main prodigue épandait ses faveurs ,  
De sa bonté l'ivresse impétueuse  
Lui fit trouver une faille heureuse.  
De ses mulets il fit des Conseillers ,  
Et de ses chats autant de Financiers.

Il ne fut point jusqu'à son singe *Etienne*  
Qui ne tatât de cette heureuse veine ;  
Au singe donc il fit expédier  
Brevet d'honneur par *Maître Jean Chartier* ,  
Et lui ceignit l'ordre chevaleresque.  
L'autre , endossant sa noblesse burlesque ,  
Le casque haut , de fer empaqueté ,  
Se pavana par toute la cité.  
Il affourcha sur une blanche mule  
Sa dignité gravement ridicule.  
Tous les passans s'écriaient : Voyez donc  
Des Chevaliers le plus sot qui fût onc !  
D'autres vantaient ses talens , son génie  
Pour plaire au Roi qui bernait leur folie.  
Il ne manquait à notre Paladin  
Que la parole ; un ami de *Merlin*  
La lui donna. Le vénérable sire  
Ne cessa plus de vanter sa vertu ,  
Et les aïeux dont il était issu.

Un sien parent fut Préfet dans l'Empire ,  
L'autre Consul , & l'autre Sénateur.  
Le singe avait ces choses oui dire  
Apparemment à quelque grand Seigneur.  
Mais le Héros , d'après maintes peintures  
De Paladins , de géans pourfendus ,  
Voulut aussi courir les aventures ,



Et déployer ses loyales vertus.

Il partit donc un beau jour de *Péronne* ,  
 En tapinois , sans rien dire à personne ,  
 Se fit roffer , & je ne fais comment ,  
 De la *Folie* enfin devint l'amant.

Icelle étant en France souveraine ,  
 Se ressouvint de son féal *Etienne* ,  
 Et lui vendit son poste d'alguasil  
 A prix d'honneur , & jurant d'être vil.

Devant *Paris* les ennemis camperent ;  
 De ses palais les Plaisirs s'envolèrent ;  
 Les citoyens , divisés dans la paix ,  
 Ou par l'orgueil , ou par leurs intérêts ,  
 En ce moment réunis par la crainte ,  
 Gardent les murs & bordent leur enceinte.

Deux Chevaliers , l'un *Saxon* , l'autre *Alain*  
 ( Ils avaient nom *Agramore* & *Talhin* )  
 Font avancer un *Héraut* vers les portes ,  
 Pour annoncer aux gauloises cohortes  
 Que deux Guerriers , au quinzième soleil ,  
 Devant les murs attendront leur pareil.

En un moment , la Renommée agile  
 A répandu ce cartel dans la ville.  
 Mains Chevaliers qui devaient leur haubert ,  
 Briguent l'honneur de punir cette audace :  
 On voit paraître & le comte *Robert* ,

Lequel avait engagé sa cuirasse,  
Et *Jean Dudon* , qui promet de payer  
Sur l'ennemi l'incrédule usurier.

*Rhinçon* paraît , dont l'avarice folle  
Appelle un casque un ornement frivole ;  
*Paul Hudégon* , lequel donna son bien  
Pour un baiser , & lequel fut tout sien ;  
Le souple *Odar* , ingrat avec tendresse ,  
Parlant toujours vertus , humanité ,  
Lâche avec art , faux avec politesse ,  
Monstre fardé de sensibilité ;

*Guelfe* , parjure , & cynique effronté ;  
*Altamant* , fourbe avec tranquillité.

Au demeurant , par un rare assemblage ,  
Tous ces faquins étaient pleins de courage.

*Nemours* parut ; lui seul peut-être alors  
Avait un cœur sans tache & sans remords ;  
Son front , blanchi sous l'aigrette poudreuse ,  
Annonce encore une ame vigoureuse ,  
Où les vertus , qu'assiége en vain le temps ,  
Ont réparé la faiblesse des ans.

« O vous , dit-il d'une voix aguerrie ,  
» Qu'assemble ici l'amour de la patrie ,  
» En telle main que tombe cet honneur ,  
» Votre vertu me répond du vainqueur ;  
» Et si la gloire , autrefois plus facile ,

» Amene ici ma vieilleffe débile ,  
 » Amis , c'est moins pour vous la disputer ,  
 » Que pour offrir en ce moment funeste  
 » Le dernier coup que mon bras peut porter ,  
 » Et tout mon sang , ou le peu qui m'en reste.  
 » Nous sommes tous & braves , & Français ;  
 » Entre nous tous que le Destin prononce ,  
 » Et que vos bras attendent sa réponse ».

Les Chevaliers paraissent satisfaits.

On met les noms dans une urne fatale ,  
 Et l'on convient que la gloire sera  
 Aux premiers noms que le Ciel enverra.  
 Crainte , espérance était par-tout égale.  
*Pepin* sortit : il eut pour compagnon  
 Le redoutable & bouillant *Ferragon*.  
*Pepin*, frappé d'une noble épouvante ,  
 Ayant quitté la gloire & les combats ,  
 Devers *Paris* avait pressé ses pas.  
 Pour cet assaut , tout fier il se présente ,  
 Et le Héros , vain dans sa lâcheté ,  
 Ne croyait point à la fatalité.  
 Il espérait que le Destin mobile  
 Honorerait sans danger sa vertu.  
 Il porte au ciel un regard abattu ,  
 En s'écriant , dans le grand goût d'*Achille* ,  
*Puisse ce bras honorer mon pays ,*

*Et dans ces murs rapporter un trophée  
Baigné du sang des lâches ennemis !  
Par la terreur sa harangue étouffée ,  
N'éveilla point l'ombre du grand Ajax ,  
Et du Héros , pere d'Asfianax.*

*D'un air altier le poltron se retire ,  
Marche en triomphe , & tout bas il soupire.*

*Nous reverrons Paris dans quelques jours ;  
Je vous devais quelques contes d'amours.  
Cherchons Nicette , amante fugitive.  
Quel bord désert entend sa voix plaintive ?  
En peu de mots le fil je reprendrai  
De son histoire ; elle sera succincte.  
Depuis ce temps elle a toujours pleuré.  
Les cieux jaloux ont repoussé sa plainte ;  
Elle gémit dans l'ombre des forêts.  
De ce séjour le vide & le silence  
Quelques instans lui rendaient l'espérance ,  
Et plus souvent encore ses regrets.  
Anachorete , & sensible & profane ,  
Elle n'avait que les bois & son âne  
Pour confidens de ses tendres soucis.  
L'âne aurait pu consoler ses ennuis ;  
Mais ma Nicette , entiere à sa douleur ,  
De Jeanne d'Arc n'avait point la candeur.  
Je ne fais point si l'âne avait su prendre*

Pour sa beauté quelque sentiment tendre.  
 Dans la forêt , languissant il se perd ,  
 Et ses soupirs font trembler le désert.  
 Parfois la nuit , étendu près de *Nice* ,  
 D'un pied noueux il lui presse la cuisse ;  
 Sur lui *Nicette* abandonnait un bras ,  
 Le caressait , l'appelait son cher âne ;  
 Peut-être bien ils ne s'entendaient pas.  
*Nice* quittait à l'aube la cabane ,  
 Prenait le froc , montait sur le *baudet* ,  
 Et s'avavançait au bord de la forêt.  
 Chemin faisant , sa voix plaintive & tendre ,  
 Le nom d'*Organt* aux bois faisait entendre.  
 L'ombre fuyait , & le soleil naissant ,  
 De perles d'or émaillait l'orient.  
 Or , bonnes gens , vous éprouvez peut-être ,  
 Tout comme moi , qu'amour, en ce moment ,  
 De nos désirs éveille le salpêtre ,  
 Et nous excite à l'amoureux penchant.  
 Une fillette en sa couche feulette ,  
 En s'éveillant , soupire , étend un bras ,  
 Va promenant l'autre sur ses appas ;  
 A droite , à gauche une jambe elle jette ;  
 Son cœur qui bat , agite son beau sein ;  
 Elle soupire , & sa vue inquiète  
 Cherche *Guillot* qui s'est levé matin.

Par sa douleur *Nicette* réveillée,  
 Au coin du bois était assise alors,  
 En *Moine noir*, comme on fait, habillée,  
 Vient à passer une *Nonnette*, fors  
 A l'œil fripon, à la guimpe arrondie,  
 Au pied alerte, à la mine fleurie,  
 Qui, du plus loin que le *Moine* elle vit,  
 Ou bien crut voir, le Diable au cœur sentit ;  
 Sa joue, & fraîche, & vermeille, & tremblante,  
 Se velouta d'un tendre vermillon.  
 Moins ronde était, & moins appétissante  
 La pomme qu'*Eve* un beau matin, dit-on,  
 Vint présenter à son époux glouton.  
*Adam* mangea la pomme, & se fit fête  
 De nous damner. Je l'excuse pourtant.  
 Qui de nous tous n'en aurait fait autant,  
 Et voire plus ? car gentille & bien faite  
 Était la Dame. Ayant la pomme en main,  
 Elle en montrait deux autres sur son sein,  
 Deux au minois, comme notre *Nonnette*,  
 Deux autre part enfin pour notre dam.  
*Eve* était belle, & faible était *Adam*.  
 Dans sa douleur *Nicette* ensevelie,  
 Tenait les yeux vers la terre arrêtés.  
 La jeune *Sœur* arrive à pas comptés,  
 D'un air timide, & sa voix adoucie,

De quelque endroit demande le chemin.  
*Nice* pleurait ; la *Nonnette* attendrie ,  
 Voyant de plus son minois tendre & fin ,  
 Entre en propos , & lui ferre la main ,  
 En lui disant : Par *Jésus* & *Marie* ,  
 Mon frere cher , quel est votre chagrin ?

D'un malheureux la présence intéresse ;  
 S'il est aimable , il porte à la tendresse.  
 L'amour souvent s'allume dans les pleurs ;  
 Car la faiblesse est la vertu des cœurs.  
 La jeune Sœur , pieuse & charitable ,  
 Au frere en Dieu se montrait secourable.  
 Un tendre cœur aime à se confier ;  
*Nice* dit tout , sans se faire prier.

La jeune *Agnès* , en l'écoutant , soupire ,  
 Moitié dépit , regrettant son erreur.  
 « Eh bien , dit-elle ; eh bien , ma chere Sœur ,  
 » Vous voyez trop que ce monde trompeur  
 » Ne donne rien de ce que l'on désire.  
 » Voilà le jour où viennent s'éclipser  
 » Les songes vains qu'il nous fait caresser.  
 » Quittez le monde , & dans un monastere  
 » Venez sentir , à l'ombre des autels ,  
 » La vanité de ces rêves mortels.  
 » Ne brûlez plus pour un bonheur coupable ;  
 » Vous connaîtrez , en brûlant pour *Jésus* ,

» De

» Des vains plaisirs le néant méprisable ,  
 » Et tout le prix des célestes vertus.

*Nice* lui dit, d'un air inconsolable :

« *Mais mon amant , ne le verrai-je plus* » ?

Et tout à coup grand fracas dans la plaine ;

La poudre vole , & voici des coursiers

Des palefrois , des jeunes Chevaliers ,

Dames en croupe , allant à perdre haleine ,

Chantant , riant , faisant contes d'amour.

L'aube douteuse avait fait place au jour.

La jeune *Nonne* & le Moine *Nicette*

Voulurent fuir : on court , on les arrête.

« Epoux en Dieu , l'on vous en donnera ,

Dit un plaisant de la troupe loyale.

» Avant le jour que faisiez-vous donc là ,

» Monsieur le Moine à vertu matinale ?

» De tout mon cœur je vous fais compliment ;

» Point n'êtes sot , ne prenez de l'église

» Le plus vilain. Et vous , la belle enfant ,

» Il est bien doux , malgré que l'on en dise ,

» De se sauver. Comptez ; nous sommes sept ,

» Vous fêtoierons tous les sept , s'il vous plaît ;

» Et vous , Monsieur le saint homme d'Hermitte ,

« Vous fêtoierez nos Dames d'eau bénite ».

Bref , on descend ; ce qui fut dit fut fait :

On tire au sort. *La Trémouille* commence.



Pendant cela , les Dames , par pudeur ,  
Priront la fuite , ayant ferme espérance  
Que l'homme noir serait bon écumeur.

Mais cependant Monsieur *de la Trémonille*  
Monte à l'assaut , les deux moles descend ;  
Il entre au fort , & vole , & pille , & fouille.  
Les Chevaliers , comme gens de patrouille ,  
Ne jouaient pas un rôle fort plaissant ;  
Mais chacun d'eux eut son tour cependant.  
La pauvre *Agnès* , pâmée & confondue ,  
N'ouvrait qu'à peine une mourante vue ;  
Son sein , mouillé de larmes de plaisir ,  
De temps en temps jetait quelque soupir ;  
Ses bras en croix , étendus sur le sable ,  
Rendaient ce signe encor plus adorable.  
Un doux souris découvrait quatre dents ,  
Qui partageaient ses deux levres de rose.

Mais que fait *Nice* en ces tristes instans ?  
*Nice* pleurait ( car que faire autre chose ? )  
Et se cachait à l'abri d'un vieux pin.  
Dans la forêt nos *Dames* s'arrêterent ,  
Cherchant des yeux le jeune Chérubin ;  
Au petit pas elles se rapprocherent ,  
Montrant le nez , enrageant , de bon cœur ,  
Que le vilain méconnût son bonheur.

Nos Chevaliers , après leur aventure ,

Baisent *Agnès*, reprennent leur armure,  
Piquent des deux, croyant leurs Dames voir  
Sens sus dessous avec l'animal noir.

L'on pense bien quelle fut leur surprise.  
Aurait-on cru qu'un Moine eût lâché prise?

On l'aperçut, on courut, on le prit,  
Et sur son âne en triomphe on le mit.

Il se présente un cabaret, on entre.

Près du foyer, un Moine à large ventre  
Buvait lui seul; *Nicette*, en le voyant,  
Reconnaît *George*, & baisse, en rougissant,  
Son capuchon. On raconte l'histoire,

On rit, on chante, on fait venir des brocs,  
Et le vin blanc s'évapore en bon mots.

Notre *Aumônier* rit dans sa barbe noire,  
Se promettant, avant la fin du jour,  
Qu'il bernerait les plaisans à son tour.

Il fit si bien, par un trait de grimoire,  
Que ces Messieurs se mettent en courroux  
Sortent en plaine, & s'entr'occident tous.

*George* étonné considérait *Nicette*.

Mais, par *Saint-Jean*, ce vêtement est mien,  
Ce lui dit-il, & me rappelle bien

Notre aventure. Oh! la belle fillette,

Me le paierez; j'en jure *Saint-Thomas*.

Ne pleurez point, eh! ne vous en veux pas.

*Nice* tremblait , ainsi qu'une fauvette  
 Près du vautour : bref , il la fit asscoir ;  
 Les *contes bleus* amenerent le soir.  
 Le penaillon , ivre du tendre espoir  
 De chalumer sa vengeance complete ,  
 Sentait la chair , & des yeux dévorait  
 Le doux tendron qui les regards baiffait.

L'heure arriva ; le Moine antropophage  
 Pressait à cru la naïve Beauté ,  
 Qui larmoyait de son air emporté ,  
 Et reculait , par un faible courage ,  
 Une odieuse & triste volupté.  
 Le cu de George en l'air déjà s'éleve,  
 Et le vilain mange la pomme d'*Eve*.  
*Nice* tremblait à ses durs mouvemens ,  
 Et ripostait par des gémiffemens.  
 Mais , par bonheur , le Moine était un âne :  
 Vous m'entendez , & *Nice* n'était *Jeanne*.  
 Le goupillon , bien qu'il fût d'un Sorcier ,  
 Ne put jamais entrer au bénitier.  
 Le Moine , las de sa rude monture ,  
 Glacé de rage , & brûlant de luxure ,  
 Baisse le pont , résolu de nouveau  
 Le lendemain à battre le château ,  
 Et pour rêver sa victoire future ,  
 Il s'endormit. Mais *Nice* qui veillait ,  
 Vers le minuit l'entendant qui ronflait ,

Prend le grimoire , & de ses yeux de fille ,  
Ouvre ce livre où tout l'enfer était.  
Voilà soudain la maison qui fourmille  
D'*Esprits impurs*. L'un se présente , & dit :  
Que voulez-vous ? *Nice* lui répondit :  
Le cher amant que ma tendresse pleure ,  
Et qu'en ce lieu l'amenez tout à l'heure ;  
Puis , si pouvez , que vous ôtiez d'ici  
Ce déloyal , qui me fait grand souci !  
Que tout va bien , quand le Diable s'en mêle !  
Le Démon , preste , en Sicile vola ;  
*Antoine Organt* en effet était là  
Qui s'amufait aux tetons d'*Isabelle*.  
Entre ses bras il prit le Chevalier  
Si doucement , que , sans le réveiller ,  
Il l'apporta devers l'hôtellerie ,  
Et l'étendit près de *Nice* assoupie ,  
Sans bruit aucun. Soudain l'Esprit impur  
Adroitement vous prit l'Aumônier dur ,  
Sur des pavots dans son char il le gîte ,  
Comme un soldat qui dort en sa guérite ,  
Etrille , panse , attelle les mulets.  
Adieu le *Moine* , adieu tous ses projets.  
Que l'on peindrait trois plaisantes surprises !  
Le *Moine* en l'air s'éveillant en sursaut ,  
Cherchant *Nicette* , & préparant l'assaut ;

*Antoine Organt* , dans ses tendres méprises ,  
Croyant tenir la maîtresse du soir ;  
*Nice* prenant *Organt* pour l'*homme noir* .

L'ombre s'enfuit , le jour naît , le coq chante ;  
Le Paladin , éveillé par l'amour ,  
Etend un bras , & presse son amante .

*Nice* lui dit : Il n'est pas encor jour ,  
*George* ; dormez , quel Démon vous réveille ?  
*George* , ce mot mit la puce à l'oreille  
Au Chevalier . Nous sommes trois cocus ,  
Répondit-il . Ne vous souvient-il plus  
Que cette nuit *Antoine Organt* est vôtre ?  
Une autre fois vous ferez fête à l'autre .  
Mais terminons ceci loyalement .

A ce discours , *Nicette* confondue  
Se précipite aux bras de son amant ,  
Jette un soupir , & perd le sentiment .  
*Organt* frappé n'ose en croire sa vue ;  
Il s'aperçoit qu'il n'est plus chez *Vulcain* ,  
Présente à *Nice* un baiser incertain ,  
Et reconnaît enfin sa tendre amie .  
En l'appelant , il la rend à la vie .  
Sein contre sein , ils se tiennent pressés .  
Mais , dit *Organt* , ma Belle , je vous prie ,  
Est-ce un fantôme ou vous qui m'embrassez ?  
*Oui* , c'est bien elle ; *oui* , c'est *Nice elle-même* .

*Que plus n'aimez , & qui toujours vous aime.*

*Nice* , en riant , raconta ses malheurs ;

Une par une , elle compta ses pleurs ,

Et puis finit par la naïve histoire

De l'aumônier & celle du grimoire.

Oh ! qu'un cœur tendre , au moment du retour,  
Sait bien payer les ennuis de l'absence !

Récits divers , épanchemens d'amour ,

Larmes , baisers , enfin tout ce qu'on pense.

Nos deux amans , ivrés de se revoir ,

L'aube trouvaient trop voisine du soir.

Le toit fumeux de leur hôtellerie

Avait pour eux le lustre des palais ,

Hors que la peur , les soucis , & l'envie ,

Hors que l'ennui n'en approchaient jamais.

Au sein de *Nice* , *Organt* encore oublie

l'oncle *Turpin* , ses armes , les combats ,

Et laisse en paix rouiller son coutelas.



---



---

## C H A N T   X I X .

---

### A R G U M E N T .

*Du terrible combat des quatre Chevaliers  
Ferragon , Talbin , Agramaure , & Pe-  
pin ; de l'arrivée de Champagne du  
pays de Saint-Jean ; de la peinture qu'il  
fait de ce pays à son maître Organt ;  
Nouvelle visite de l'Ange gardien.*

**L**E cœur de l'homme est l'énigme du Sphinx ;  
Si l'on pouvait , avec les yeux du Linx ,  
De ses replis éclairer la souplesse ,  
L'œil étonné , de maints hauts faits vantés  
Démêlerait les ressorts effrontés  
Dont un prestige a fardé la bassesse.  
Ces Conquérens , sous les noms imposteurs  
De liberté , de soutiens , de vengeurs ,  
A l'œil surpris découvriraient peut-être  
Un scélérat , honteux de le paraître ;  
Ces Moines saints , les yeux en Paradis ,

Décéleraient sous la haire fouillée ,  
Un cœur brûlé de la soif des Houris ,  
Une ame seche , à l'intrigue pliée ,  
Et l'Avarice , en Lazare habillée ;  
L'homme puissant, dans son humilité ,  
Le vil tagoût d'une lâche fierté ;  
Dans l'amitié , l'on verrait l'espérance ;  
Et dans l'amour , non le tribut du cœur ,  
Mais le fardeau de son indifférence ;  
Parfois dans l'un un grain de suffisance ,  
Parfois dans l'autre une jalouse humeur.  
Homere a beau nous peindre , dans Achille ,  
D'un bras fougueux le courage indompté ,  
Il était homme , & fût resté tranquille ,  
Sans l'aiguillon d'un peu de vanité ,  
Sans *Brisés* & la nécessité.

Ainsi *Pepin* , dont la haute vaillance  
Chancelait même à l'aspect d'une lance ,  
Devant les gens , au gré de sa valeur ,  
Du temps rapide accusait la lenteur.  
Enfin la nuit , peut-être sa dernière ,  
Quitte les cieus parsemés de lumiere.  
Vénus fuyait ; l'aube , d'un pied vermeil ,  
Traçait la route aux coursiers du soleil ,  
Et du tribut de ses perles humides ,  
Désaltérait les campagnes arides ,



Jà les Zéphyrs sur les fleurs se jouaient ,  
Jà les oiseaux par les airs voltigeaient.  
*Guillot* , au son de sa flûte enjouée ,  
Dans les vallons ses chevres ramenait ,  
Et le clairon de sa voix enrouée  
Aux champs de Mars les Guerriers appelait.  
Pâle & tremblant , *Pepin* se claquemure  
D'une superbe & trop pesante armure.  
Voici venir l'orgueilleux *Ferragon*  
Sur un courfier, dépouille d'un Saxon.  
Il tient en main une lance pesante ,  
Qu'il enleva de celle d'*Alicante* ,  
Preux Chevalier qu'il coucha sur le dos ,  
Dans un combat contre les Ostrogots.  
Sa tête altiere était enveloppée  
D'un casque dur , froissé de coups d'épée.  
Pour mon *Pepin* , fier de se signaler ,  
Impatient , il fait caracoller  
Un beau courfier qui hennit , se rengorge .  
Tout frais venu du pays de *Saint-George* ,  
Et dans Paris fait la poudre voler.  
Le long *Talbin* & le large *Agramaure*  
Devant les murs ont devancé l'aurore ;  
Les ennemis , dans la plaine étendus ,  
Pour admirer les vaillans coups de lance ,  
Le casque haut , menacent en silence

Nos Paladins & nos Bourgeois cocus,  
Et nos tendrons sur les murs accourus.

Un gros nuage arrivait dans la plaine;  
C'était *Pepin* & *Monsieur Ferragon*,  
Qui s'avançaient au grand trot vers l'arène.  
*Pepin* tremblait, & flottait sur l'arçon;  
Et composant sa fiere contenance,  
Mourait de peur, & criait : *Vive France !*  
Lorsque le sort, aux deux buts du champ clos,  
L'un devant l'autre eut posté les Héros,  
*Talbin* alors, d'un air simple & sauvage,  
Tint aux Gaulois ce farouche langage.

« Le peuple Alain vous demande raison,  
» Au nom des Dieux & du peuple Saxon.  
» Eh ! de quel droit prétendez-vous soumettre  
» Un peuple libre, un peuple né pour l'être,  
» Un peuple juste, & plus que vous peut-être ?  
» Est-ce l'espoir d'agrandir vos Etats  
» Qui vous a fait dévaster leurs climats ?  
» Sont-ce vos Dieux que vous voulez répandre ?  
» Ils en avaient de justes & d'humains,  
» Les vôtres sont de lâches assassins.  
» S'ils étaient bons, on les verrait s'étendre  
» Sans le secours de vos profanes mains.  
» Mais loin de moi ce coupable artifice.  
» Le nom du Ciel, écrit sur vos drapeaux,

- » Voile en effet une lâche avarice.  
 » Vous a-t-on vus , magnanimes Héros ,  
 » Avec bonté consoler vos conquêtes ,  
 » Et soulager de vos prodigues mains  
 » Ceux que leurs coups avaient faits orphelins !  
 » Il s'en faut bien , barbares que vous êtes !  
 » Le sang , les pleurs , l'or , & les cruautés ;  
 » Voilà les Dieux pour qui vous combattez.  
 » Le glaive en main , vous donnez le baptême ,  
 » Et l'avarice est votre loi suprême.  
 » Lâches , tremblez , & sachez seulement  
 » Que vos fureurs nous ont laissé du sang.  
 » Dans la vertu l'audace se ranime ,  
 » Et la faiblesse est compagne du crime.  
 » Nous espérons que vous serez vaincus ,  
 » Ou par les Dieux , ou bien par nos vertus » .

Je n'entends rien à tout cela , beau sire ,  
 Dit *Ferragon* qui ne savait pas lire.  
 Mais tenez-vous ferme sur l'étrier ,  
 Et ma réponse est au bout de l'acier.  
 Au même instant , un *Héraut* qui s'avance ,  
 Sonne du cor , & la troupe s'élance.  
 La terre fuit sous le coursier ruant ,  
 Et nos Guerriers , les lances en avant ,  
 Du même élan de leur course rapide ,  
 Se sont frappés dans un choc intrépide.

Deux

Deux palefrois , par le coup repouffés ,  
 Se sont cabrés à demi renversés ;  
 C'était celui du farouche *Agramaure* ,  
 Et de *Pepin* qui respirait encore ;  
*Talbin* trompé chancela sur l'arçon ,  
 Vers l'aiguillette atteint par Ferragon.  
 L'air retentit, embrasé d'étincelles.

Les deux premiers , raffermis sur leurs selles ,  
 Avec sang froid tirent leurs coutelas ,  
 Et vigoureux , précipitent leurs bras.  
*Pepin* frémit ; son terrible adverfaire  
 Vous le rossait de son lourd cimenterre.  
 Avec fureur les deux autres Guerriers  
 Entrechoquaient leurs glaives meurtriers.  
 Las de combattre , ils firent une pause.  
 La tête haute & la visière close ,  
 Ils s'observaient d'un œil étincelant ,  
 Et s'exerçaient à frapper sûrement.  
 Bientôt , après ce farouche silence ,  
 Plus furieux , l'un & l'autre s'élançe ;  
 L'airain en feu sous les coups retentit ;  
 Leur bras s'évite , & se trompe , & se suit.  
 L'œil étonné , de leur fer homicide  
 Laisse échapper le mouvement rapide ,  
 Qui , dans l'ardeur de ce mobile jeu ,  
 Trace dant l'air mille cercles de feu.

*Part. II.*

N

Déjà le sang inondait leurs armures ,  
Quand tout à coup l'un & l'autre courfier ,  
Rendus fougueux par de larges bleffures ,  
Par les éclairs & le bruit de l'acier ,  
Gagne la plaine , & ne veut reconnaître  
Ni l'éperon , ni la voix de son maître.  
Les *Spadaffins* , en efforts superflus ,  
Pressent des flancs qui n'obéissent plus.  
Impatiens , de la selle ils sautèrent ,  
Et , plus hardis , à la charge volèrent.  
Chaque parti voyait avec frayeur  
L'acharnement de ces foux pleins d'honneur ,  
Qui , rejetant l'artifice & la ruse ,  
Faible avantage où leur bras se refuse ,  
Ne paraient plus , semblaient jouer la mort ,  
Et n'écoutaient que leur fougueux transport.  
Le *Ferragon* voit , dans sa main trompée ,  
En mille éclats s'échapper son épée.  
Son ennemi prend la sienne à deux mains ,  
Leve les bras , la couche sur ses reins ,  
Et la ramene avec une furie  
Dont le Gaulois , défarmé , confondu ,  
Certainement eût été pourfendu  
Jusqu'à l'endroit des sources de la vie ,  
S'il ne se fût détourné de côté.  
Notre *Saxon* , par l'effort emporté ,

**V**a se froisser & rouler sur la poudre ,  
 Avec le bruit d'un chêne ou de la foudre.  
**L**e Franc adroit courut sur son rival ,  
 Appesanti par le coup sur l'arène ,  
**E**n lui criant : Tu mourras , déloyal !  
**S**on bras nerveux le désarma sans peine ,  
 Et menaçait son cœur épouvanté.  
 » Va, lui dit-il, je pardonne à la haine  
 » Le sentiment de ta déloyauté ;  
 » Mets à profit ma générosité.  
 » Je suis Gaulois , & bien que tu publie ,  
 » Chéris mon Dieu , car tu lui dois la vie ».  
**S**ire *Agramaure* , avec son fer pointu ,  
 De son rival ayant trompé l'écu ,  
 Fit rejaillir auréole profane  
 Du fin acier qui lui couvre le crâne.  
**L**e Brave alors , oubliant sa valeur ,  
 Le Roi , le Ciel , & la France , & l'honneur ,  
 S'échappe , vole au travers des cohortes ,  
 Et de Paris gagne soudain les portes.  
**A** son secours *Balourdise* vola ,  
 Et d'un nuage elle l'enveloppa.  
**C**onteur exact , il faut que je vous dise  
 Succinctement que dame *Balourdise*  
 Avait déjà délaissé les Saxons ,  
 Peuple rebelle à ses doctes leçons ,

Et que l'instinct de la vieille tendresse  
 Avait changé sa fureur en faiblesse.  
 Elle disait à *Pepin* éperdu :  
*Comme un César vous avez combattu ,*  
 Et désormais votre gloire surpasse  
 Le vieil *Hercule* & le Dieu de la *Thrace*.  
*Pepin* , tout sot , souriait cependant  
 A ce naïf & petit compliment.  
 Un noir essaim des enfans d'*Hippocrate* ,  
 Nigauds chargés de simples & d'onguens ,  
 Vient visiter l'*Alexandre* des *Francs* ,  
 Qui se pâmait comme un âne qu'on gratte.  
 Avec *Lourdise* il coucha cette nuit ,  
 Et la V...le est l'enfant qu'il lui fit.  
 Laissons *Pepin* , & *Paris* , & l'armée ;  
 Suivons ailleurs la folle *Renommée*.  
 Tant de récits auront fait oublier  
 Ce bon *Champagne* , immortel *Ecuyer*.  
 Voici venir là-bas un *Chevalier* ,  
 Difait *Organt* à *Nice* son amie ,  
 Comme ils étaient dans leur hôtellerie.  
 L'objet avance : oui , c'est bien lui , je crois ,  
 Mon *Ecuyer Champagne* que je vois.  
 Mon cher *Lecteur* , tranchons les accolades ,  
 Les complimens , les exclamations ,  
 D'un premier feu frénétiques boutades ;

L'on termina par se dire , buvons.

Le verre en main , assis à table ronde ,  
*Champagne* , *Organt* , & sa maîtresse blonde ,  
 Se fêtoyaient & d'amour & de vin.

Tous ces festins que le Chantre d'*Achille*  
 Rêvait à jeun dans un siècle imbécille ,  
 Où l'on voyait les vases d'or briller ,  
 Où d'*Amphions* une troupe altérée ,  
 Où l'ambroisie , à la mousse dorée ,  
 D'un demi-Dieu faisait un Grenadier ,  
 Ne valaient pas , quoi qu'*Homere* publie ,  
 La volupté pleine de bonhomie  
 Que favorisait dans le broc familial  
 Le bon trio de mon hôtellerie.

Preux Ecuyer , dit *Nicette* en riant ,  
 Racontez-nous , s'il vous plaît , votre histoire  
 De point en point , mais sans mentir ; pourtant ,  
 Si n'aimez mieux & vous gaudir & boire.

*Champagne* dit : « Oh ! le hasard est grand.

- » Il vous souvient qu'un jour , dans un couvent ,
- » Du haut du Ciel il descendit un âne ,
- » Et que , bête de votre cul profane ,
- » Il vous porta devers le firmament.
- » Vous conterez aussi votre aventure.
- » Quelques instans je vous suivis des yeux ;
- » Mais un nuage ayant blanchi les cieux ,



- » Je vous perdis , & prenant ma monture ,  
 » J'epique , parts , & vous fais mes adieux.  
 » Moins chatouilleux de lauriers & de guerre ,  
 » Qu'embarrassé de ne savoir que faire ,  
 » Je m'en revins au camp le lendemain.  
 » L'on fut surpris de me revoir sans maître ;  
 » L'on me parla de votre oncle *Turpin* :  
 » Je répondis , & je mentis peut-être ,  
 » Qu'aiguillonné par le double souci ,  
 » Et du destin , & d'un oncle ravi ,  
 » Le noble espoir de venger cet outrage  
 » Vous avait fait parcourir maint rivage ;  
 » Que vous aviez poursuivi *Galifrin* ,  
 » Noir ravisseur de l'Evêque *Turpin* ,  
 » Dans son palais au haut du mont Caucase.  
 » Dans tous les yeux je lisais mon extase ;  
 » Ces beaux discours émerveillaient *Charlot* ;  
 » L'un vous vantait , l'autre vous trouvait sot.  
 » Moi , je riais. Je ris bien davantage  
 » Six jours après. Tout à coup j'entendis  
 » Un bruit affreux s'élever du rivage ;  
 » Le verre en main , de table je sortis.  
 » Saisi d'effroi , criant aux ennemis ,  
 » Je m'affourchai sur ma monture grise.  
 » Mais , juste ciel ! quelle fut ma surprise ,  
 » Lorsque je vis les Francs enforcés ,

- » Criant , dansant en cercles redoublés.
- » J'avais mon verre , & , d'une main tremblante ,
- » A leur santé j'avalai l'épouvante.
- » Bref, je sentis une fièvre brûlante ;
- » Parmi les champs je m'emporte comme eux.
- » Il me souvient de ce délire affreux
- » Comme d'un songe incertain , ténébreux ,
- » Dont il ne reste à l'esprit qui s'abuse ,
- » En s'éveillant, qu'une trace confuse.
- » Je recouvrai , sous un autre horizon ,
- » Ce ne fais quoi qu'on appelle raison.
- » Un ciel nouveau s'étendit à ma vue ;
- » Je découvris une plaine inconnue ,
- » Et j'admirai dans ces lieux enchanteurs
- » Un palais d'or , des champs couverts de fleurs.
- » Mais suis-je mort ? me disais-je à moi-même.
- » N'est-ce point là le pays des Elus ?
- » Tout annonçait à mes yeux confondus ,
- » Du Paradis la demeure suprême.
- » Je m'approchai d'une épaisse forêt ,
- » Où je cueillis une pomme vermeille ,
- » Repas des Dieux , que la faim m'apprêtait.
- » Je regardais , & je prêtais l'oreille ;
- » Car je trouvais mon destin odieux
- » De vivre seul , eût-ce été dans les cieux.
- » Je m'avançai devers une fontaine ,

- » Dont j'entendais murmurer le cristal :  
» C'était du vin. Quelle rive lointaine  
» Vous retenait en ce moment fatal ?  
» Avant de boire , & d'en mourir peut-être ,  
» En soupirant , j'appelai mon cher maître.  
» Mais il fallut céder aux Dieux jaloux ,  
» Et me résoudre à me saouler sans vous.  
» Je demeurai penché vers le breuvage  
» Trois jours entiers , mort ivre sur la plage ;  
» A mon réveil , je battis le canton ,  
» Et j'arrivai , par un riant vallon ,  
» Sur le sommet d'une haute montagne.  
» Je vis des *Preux* étincelans d'acier ;  
» Ils avaient l'air des gens de *Charlemagne*.  
» En m'avançant , je reconnus *Hidier* ,  
» Et *Rocambo* , votre ancien *Écuyer*.  
» J'appris de lui que ma bonne fortune  
» M'avait conduit ; devinez ? Dans la *Lune*.  
» Il me montra , sur les côteaux voisins ,  
» Un beau châtel , où Monsieur *Saint-Antoine* ,  
» Dans ce pays vivant comme un *Chanoine* ,  
» Avait reçu les *Gaulois Paladins*.  
» On me conta qu'*Astolphe* d'Italie  
» Était venu , d'un courage nouveau ,  
» Retrouver là le bon sens de *Renaud*.  
» D'avoir le mien il me prit fantaisie ,

- » Et je m'en fus au palais de *Saint-Jean*.  
 » Ce beau palais est un moulin à vent.  
 » Sur des hauteurs où reposent les nues ,  
 » On voit rouler ses aîles étendues ,  
 » Et l'on entend sonner dans le lointain  
 » Le cliquetis du céleste moulin.  
 » *Saint-Jean*, perché sur son *Apocalypse* ,  
 » Fait chaque jour le tour de l'Univers ,  
 » Pour recueillir le bon sens qui s'éclipse ,  
 » Evaporé de nos cerveaux divers.  
 » Le saint *Chimiste* en ôte la sottise ,  
 » Le moud , l'épure , & le naturalise.  
 » Souventes fois il ne reste plus rien  
 » Dans le tamis. Le saint *Pharmacopole*  
 » Vous met après ce rien dans une fiole ,  
 » Laquelle il range avec les noms écrits ,  
 » *Prêtres , Guerriers , époux , amans , amis*.  
 » C'est là que vont ces chimères nourries  
 » De la vapeur des humaines folies ,  
 » De l'insensé qui cherche le bonheur ,  
 » Du Conquérant que sa fortune enivre ,  
 » De ce Savant qui pâlit sur un livre ;  
 » Mais on n'y voit celle d'aucun buveur.  
 » Arrivé là , je découvre une plaine  
 » Où voltigeait une foule incertaine  
 » De spectres d'air. L'un s'appelait l'*Honneur* ;

- » Dans le cristal de sa frêle substance ,  
 » On distinguait les taches de son cœur ,  
 » La fausseté , l'orgueil , & l'impudence ,  
 » L'intérêt nud , & le dépit rongeur.  
 » Plus loïn venait , sur une boule huilée ,  
 » De bulles d'air la *Fortune* habillée ;  
 » L'œil , ébloui par son éclat changeant ,  
 » Porte au cerveau le désir & l'envie.  
 » Là , l'*Avarice* au ventre de harpie ,  
 » Mourant de faim pour nourrir son argent.  
 » Je vois plus loïn la *Politique* douce ,  
 » Qui va baifant le bras qui la repouffe ;  
 » L'*Espoir* gonflé , son haleine suivant ,  
 » Et que berçait l'*Intérêt* complaisant ;  
 » Plus loïn venaient les *Promesses fidelles* ;  
 » On les voit tendre , avec compassion ,  
 » Une main vide à la *Soumission* ,  
 » *Et vers le dos elles ont les mamelles.*  
 » L'*Occasion* vint ensuite à passer ;  
 » On la fait naître , on ne peut la fixer.  
 » Le tourbillon qui roulait sur sa trace ,  
 » Me laissa voir & l'*Intrigue* & l'*Audace.*  
 » La *Gloire* vient sur un char azuré ,  
 » Et de soupirs enfle un habit doré.  
 » L'*Orgueil* parut ; il suivait la *Naissance* ,  
 » Et celle-ci , marchant à reculon ,

- » Vint aboutir à l'autre d'un *larron*.
- » La *Flatterie* agaçait l'*Innocence*.
- » Venaient après les *Jugemens humains*,
- » Qui chancelaient sur leurs pieds incertains.
- » Ils immolaient mainte triste victime,
- » Et sous le dais tranquillifiaient le crime.
- » Enveloppés d'un tourbillon de vent,
- » Ces spectres vains coulaient dans le néant.
- » Je vis de loin, sur son cheval céleste,
- » Vers le moulin *Saint-Jean* qui volait preste.
- » En arrivant, il m'accueillit fort bien ;
- » Il me parla, mais je ne compris rien
- » A son grand style enflé de paraboles ;
- » Il me mena dans le palais des fioles.
- » Ou j'ai mon sens, ou jamais n'en aurai ;
- » Car en ce lieu point ne le retrouvai.
- » Je bus celui des sept Sages de Grece.
- » Lors il me prit un accès de sagesse
- » Impétueux, & je ne savais plus
- » Ce que c'était que vices, que vertus ;
- » Tantôt joyeux, tantôt d'humeur stoïque,
- » Timide après, & puis d'humeur cynique,
- » J'encourageais & le bien & le mal.
- » Je me croyais tantôt un animal,
- » Tantôt un Dieu ; je changeais de nature,
- » Et d'un coursier revêtais l'encolure.

» *Saint Jean me fit avaler ne sais quoi,*  
 » *Pour me guérir , & je redevins moi.*  
 » Je vis à part , en de petite fioles ,  
 » Les grands projets des Ministres des Gaules ;  
 » On leur voyait & l'éclat & l'effor  
 » D'une comete , & leur queue était d'or.  
 » J'y vis aussi le cœur de *Cunégonde* ;  
 » Mais tout son fiel est resté dans ce monde.  
 » Je trouvai là l'Archevêque *Turpin*.  
 » Je l'abordais ; il disparut soudain.  
 » Las d'habiter cette rive étrangere ,  
 » Et soupirant après les doux appas  
 » Que je laissais tranquilles ici bas ,  
 » Je prends du Saint la monture légère ,  
 » L'*Apocalypse* , & pars , & me voilà.  
 » Le bon sens grec , supérieur au nôtre ,  
 » m'ayant causé cette aventure-là ,  
 » Point n'ai voulu vous rapporter le vôtre.  
 » On est heureux , & l'on boit sans cela » .

L'*Ange Gardien* ayant pris en Sicile

Le *beau harnois* laissé par son pupille ,

En *Paladin* arrive au cabaret ,

Dans le moment que l'*Écuyer* parlait.

« Pour Dieu , dit l'*Ange* à son filleul *Antoine* ,

» Vous passez là votre temps comme un Moine ,

» A rire , à boire , & vous ne pensez pas

« Que

- » Que le pays est couvert de soldats.  
» Laissez ce verre , & prenez-moi ces armes ;  
» Votre pays a besoin de Gendarmes ,  
» De bras zélés , de nobles défenseurs ,  
» De Francs enfin , & non pas de buveurs ».
- 





---



---

## C H A N T X X.

---

### A R G U M E N T.

*Des préparatifs du Siège de Paris ; d'un assaut livré par les Infideles , & de l'étrange destinée du saint Archevêque Turpin.*

O H ! qu'*Arouet* a montré de génie ,  
 En célébrant dans son ouvrage pie  
 Un âne dur , un âne vigoureux !  
 Moyen c'était d'intéresser les Belles.  
 Homere ennuie avec ses demi-Dieux ,  
 Et *Briséis* eût peut-être aimé mieux  
 Cet âne fier , aux deux brillantes aîles ,  
 Ou le baudet qui *Nicette* suivit ,  
 Que ce Héros qui les Troyens occit.

D'autres pourront , dans une autre *Enéïde* ,  
 Ressusciter l'*Aufonie* & l'*Aulide* ;  
 Mais j'aime mieux mon Héros gris vêtu ,  
 Que ces Héros boursoufflés de vertu.

J'eusse mieux fait de chanter & de boire,  
Que vous conter ces funestes revers,  
Et vous mener, ivres comme Grégoire,  
Au Ciel, au Diable, à la Lune, aux Enfers.  
Mais puis qu'enfin j'en ai fait la folie,  
Jusques au bout suivons cette faillie.

Le *Roi de Saxe* & celui des *Alains*  
Bloquaient Paris, ses tendrons, & ses Saints;  
Une forêt de lances infidelles,  
A Charenton ressuscitait Arbelles.  
Les champs étaient couverts de Chevaliers;  
L'on élevait des tours & des beliers;  
Sur des chariots on enleve les chênes,  
Aïeux sacrés des amours de Vincennes,  
Où les Bourgeois, dans un temps plus ferein,  
Venaient baiser la femme du voisin.  
Les ormes verts sous la hache frémissent,  
Les vallons creux de leur chute gémissent.  
Les Chefs poudreux haranguent le Soldat,  
En lui vantant le profit du combat,  
En lui parlant des Dieux, de la vengeance,  
Du vin, de l'or, & des tetons de France.  
De leur côté, l'on voit les assiégés  
Sur les remparts en bataille rangés.  
Zéphyre fait ondoyer les panaches,  
Et l'on entend gringoter les rondaches.

Le mouvement de ce vaste appareil  
 Etincelant aux rayons du soleil,  
 Semble une mer & tranquille & perfide ,  
 Qui , dans les plis de son frissonnement ,  
 Roule les feux de l'Olympe liquide ,  
 Et dans ses flots dissout le firmament.

Le son aigu des instrumens de guerre ,  
 Les palefrois , les évolutions ,  
 Des ennemis les barbares chansons ,  
 Les sabres longs , les beliers , la poussiere ,  
 Les Fantassins , les Sapeurs , les Houfards ;  
 Tout annonçait & la Sottise & Mars.  
 Du haut des tours on voit les Infideles ,  
 Armés de dards , de piques , & d'échelles ,  
 Coiffés de fer & l'écu sur le dos ,  
 Devers les murs se porter à grands flots.

Quand les Gaulois se virent à portée ,  
 Le bras nerveux sur son arc étendu ,  
 De traits sifflans chasse une nue ailée ;  
 Les ennemis présentent leur écu ,  
 Serrèrent les rangs , marchent avec audace ,  
 Et de terreur environnent la place.  
 Oh ! *Saint-Denis* , que fais-tu dans ce jour ,  
 Loin de la France & loin de ton faubourg ?  
 Vois tes glacis inondés de carnage ;  
 La grace a-t-elle enivré ton courage ?

De Chevaliers un redoutable essaim  
Borde Paris d'une forêt d'airain.  
Contre le mur les échelles dressées,  
Avec fracas sont soudain renversées ;  
Un coup de sabre atteint les plus hardis ,  
Le dard au loin frappe un lâche surpris ;  
Les yeux sanglans étincellent de rage ,  
Et la Discorde applaudit au carnage.  
Grimpés en l'air , luttant avec effort  
Contre le fer qui leur porte la mort ,  
Froissés , meurtris sous le poids l'un de l'autre ,  
Groupe tremblant , & digne de *Lepautre* ,  
Criant , jurant , accroupis , redressés ,  
Tantôt roulant , & soudain remplacés ,  
Et les Gaulois , & les fiers Infideles  
Tombaient , montaient , combattaient pêle-mêle.  
On en voyait sur le mur suspendus,  
Se colleter , & rouler confondus.  
On se mesure , on s'atteint , on s'empoigne ,  
Et furieux , sans parler , on se cogne.  
Mais tout à coup , grand tumulte dans l'air :  
On voit paraître une effroyable nue ,  
Et le ciel bleu se dérobe à la vue.  
L'objet approche , on croit voir Lucifer  
Et ses Démons échappés de l'Enfer.  
C'était l'armée en nouvelle fortune ,

Qui revenait des plaines de la Lune.  
Les *Francs* étaient burlesquement perchés  
Sur ne fais quoi , fantômes mal lèchés ,  
Spectres divers , qu'on appelait *Sottifes* ,  
Projets brillans , & creuses entreprises ,  
Monstres éclos de ce pays de dam ,  
En colonie envoyés à *Saint-Jean*.  
Chaque Gaulois , retrouvant sa chimere ,  
Monta dessus , & revint sur la terre.  
Monsieur *Denis* , *Charlemagne* s'entend ;  
Car tous les deux ne faisaient qu'un pourtant.  
*Denis* planait , ou *Charle* , à votre guise ,  
Sur une grosse & brillante *Sottife* ,  
Laquelle au front cornes de bouc avait.  
Sa face lourde , & faite pour l'égide ,  
S'enlumina d'un gros rire stupide.  
*Insouciance* on dit qu'on l'appelait ;  
Elle portait sur sa croupe carrée  
Harnois brillant , une selle dorée ,  
Dressait la queue , & n'apercevoit point  
Le sang vermeil qui bordait son pourpoint.  
Des aîles d'or lui sortaient des épaules.  
Ainsi planait le Monarque des Gaules.  
Le benoît Sire en croupe rapportait  
Une *Sottife* à ses regards aimable ;  
Mais en effet furie épouvantable ,

Un fiel amer de ses levres coulait ;  
Son œil , rempli d'une candeur farouche ,  
De l'Empereur la faiblesse irritait.  
En rougissant , elle trame un forfait ;  
Devers le cœur on lui voit une bouche  
A triples dents ; elle mâche un lingot :  
Bouche livide , & que baise *Charlot*.

*Ebbo* paraît sur un monstre qui jongle  
Avec roideur ; mais des pieds de devant ,  
Avec douceur caresse impudemment.  
Les pleurs du peuple ont passé dans son sang ,  
Et l'avarice a recourbé son ongle.

Les Paladins suivaient confusément ;  
Les uns montaient un point d'honneur ardent ;  
D'autres un char attelé de l'Envie ;  
Chacun était perché sur sa Folie :  
Fortune faite en pays étrangers ,  
Songes brillans , enfumés de lauriers ,  
Prestiges vains , caprices , héritages ,  
Projets déçus , fidélité , bonheur ,  
Honneur enduit de la crasse des âges ,  
Protections , dettes de grand Seigneur ;  
La chimérique & brillante cohue  
Formait en l'air une profonde nue.

A cet objet redoutable de loin ,  
Adieu l'assaut ; par la plaine on s'échappe :

Chacun croit voir un Diable qui le happe.

*Vitikin* crie , on ne l'écoute point.

*Nemours* lui feul , sur la breche déferte ,

Crie à voix haute : Amis , courons , alerte !

Bravons l'*Enfer* , poursuivons les *Alains* ,

Et le dernier périra de nos mains.

Ainsi jadis , quand le Maître du Monde ,

Abasourdi par le peuple de l'onde ,

Lui fit pleuvoir un grand soliveau Roi ;

Les esprits forts de l'engeance mouillée ,

Au fond des eaux poursuivis par l'effroi ,

Parmi l'écume & la fange troublée ,

Gagnaient les joncs , se pressaient dans leurs trous ,

Et croyaient voir Jupiter en courroux.

Il me souvient que dans l'hôtellerie

J'avais laissé l'*Ange* , *Organt* , & sa mie.

L'*Ange* parlait. Nous reprendrons le fil

De son discours. « Enfin , lui disait-il ,

» Dieu dans vos mains a remis la victoire ;

» Venez combattre , & délivrer Paris ;

» Ce n'est qu'après la bataille , ô mon fils !

» qu'il faut chanter , faire l'amour , & boire ».

L'*Ange* tourna vingt fois le même sens ,

Enveloppé de termes différens ,

Et ce discours signifiait en somme ,

Qu'il fallait prendre & le glaive & le heaume ;

Laisser l'amour & le vin, & partir,  
Pour triompher, se venger, ou mourir.  
Notre *Gardien* à son char vous attelle /  
Du bon *Saint-Jean* la maigre haridelle.  
Qu'avait *Champagne* amenée ici bas.  
L'*Ange* n'osait trop épurer le cas.  
Il attachas ses deux ailes de cygne  
Au dos rogneux de ce baudet condigne  
Qu'avait *Nicette*, & lequel, en passant,  
Jouera bientôt un rôle intéressant.  
*Antoine Organt* près de son *Ange* monte  
Dans le chariot, qui, d'une course prompte,  
Derrière lui voit fuir mainte cité.  
*Nice* voulut fendre l'air sur son âne ;  
En voltigeant, la naïve Beauté  
Vient effleurer un baiser de côté,  
Et l'*Ecuyer* sur le saint cheval plane.  
Déjà *Paris*, du haut des airs, semblait  
Un tourbillon des enfans du sud-ouest.  
On voit bientôt de nombreuses cohortes  
De Chevaliers qui s'écoulent des portes,  
Et l'on découvre assiégeans, assiégés,  
Prêts au signal, dans la plaine rangés.  
*Antoine Organt* brandit son allumelle,  
De l'autre bras dresse son bouclier,  
Où l'on voyait le portrait de sa Belle,



Et dans l'ardeur de son courage altier ,  
 Jure les cieux , jure sa damoiselle ,  
 De terminer ce combat meurtrier  
 Par le trépas du dernier Infidelle.  
 En ce moment, l'Ange le retint ; car ,  
 Impétueux , il s'élançait du char.  
 Nice le baise , & pleurant sur son âne ,  
 Va se porter sur le haut d'une tour.  
 Ainsi l'oiseau sur le faite d'un plâne ,  
 Se tient tapis à l'aspect de l'autour.

De tout côté regne un calme farouche ,  
 Et la Terreur vole , un doigt sur la bouche.  
*Erâtre , Helene , Hydaman , Vitikin*  
 Suivent les rangs , une pique à la main.  
 Notre *Empéreur* , courant sur sa chimere ,  
 Ouvre les yeux , & dit : Que faut-il faire ?

Mais tout à coup l'intervalle effrayant  
 Qui séparait le Franc & l'Infidèle ,  
 S'est réuni par un choc foudroyant ,  
 Et corps à corps on se croise , on se mêle.  
 La rage heurte & brise avec fracas  
 L'un contre l'autre angons & coutelas ;  
 De traits légers une épaisse volée  
 Se croise en l'air , tombe sur la mêlée ,  
 Et le Soldat , furieux , inhumain ,  
 Voit le trépas qui pleut d'un ciel d'airain.

Dè juremens les échos retentissent ;  
En se cabrant , les palefrois hennissent ,  
Qui sur le dos renversé tout entier ,  
Avec la bride entraîne son courfier ;  
Qui d'une lance atteint à la visiere ,  
De pleurs de sang va rougir la poussiere.  
Les bras croisés , raccourcis , & tendus ,  
De coups divers se frappent , confondus ,  
Et la *Folie* , au milieu d'un nuage ,  
En souriant , reconnaît son ouvrage ,  
Et de son foudre ébranle le rivage.  
*Antoine Organt* sur son char attelé  
Du palefroi dans la *Lune* volé ,  
Tout fier de vaincre aux yeux de sa maîtresse ,  
Moins par courage encor que par faiblesse ,  
La lance au poing , parmi les bataillons  
Trace en courant d'effroyables sillons.  
L'essieu gémit dans sa course rapide ,  
Et devant lui , comme un troupeau timide ,  
Les escadrons , que la peur précipite ,  
*Foin de l'honneur* , le cherchent dans la fuite.  
La fiere *Hélène* attaque *Ferragon* ;  
Le vieux *Nemours* , triomphant de son âge ,  
Ranime encore un bras fait au carnage ;  
Sur la poussiere il étend *Guibyon* ,  
A *Néridan* enleve l'aiguillette ,

Tranche à *Murdin* la moitié de la tête.  
 Couvre d'éclairs le casque d'*Ydamant* ,  
 Qui , transporté d'amour & de furie ,  
 Soutient d'un bras *Hélène* évanouie ,  
 Frappe de l'autre , & s'ouvre vers le camp ,  
 Dans la mêlée , un passage sanglant.  
*Hirem* au centre , environné de gloire ,  
 Presse les Francs & suspend la victoire.  
 A l'aîle droite on voit *Antoine Organt*  
 Voler par-tout comme un feu dévorant.  
 D'un coup mourant il atteint *Arimbade* ,  
 Et lui fait faire une brusque saccade  
 Sur son cheval richement écaillé ,  
 Du contrecoup rudement ébranlé.  
 Avec fureur il enfonce , il renverse  
 Les ennemis que la terreur disperse.  
 Sur une croix , à cheval dans les airs ,  
 Le Diable en rut , échappé des Enfers ,  
 Examinait , du cintre d'une nue ,  
 De ce combat quelle serait l'issue.  
 Mon saint paillard d'Archevêque *Turpin*  
 Devait bientôt s'ouvrir à repentance ,  
 Et réparer des Gaulois le destin.  
 Le Diable fin , & plein de prévoyance ,  
 Devinait bien quel cas il aviendrait ,  
 Si repentant le saint paillard était.

*Mathieu*

*Mathieu Paris* va bientôt nous apprendre  
Ce qui faisait qu'il craignait telle esclandre.  
*Guise*, *Sornit*, de *Blois*, *Paul Enguerrand*,  
De leur désert arrivés récemment,  
Audacieux, parcoururent la mêlée,  
Et de fuyards inondent la vallée.  
Les farfadets, peuple ennemi de Dieu,  
Torches en main & revêtus de feu,  
De leur haleine échauffent le carnage  
Et sur des chars parcoururent le rivage.  
*Parragaron*, fier & bouillant *Alain*,  
Avec fureur combattait près d'*Hirem*.  
Ce Roi reçut sur sa tête chenue  
Un trait lancé d'une main inconnue,  
Qui l'étendit sur la poudre expirant.  
*Parragaron*, transporté de colere,  
Comme l'oiseau qui dispute son aire,  
Près de son Roi combattait vaillamment,  
Et disputait, de son bras redoutable,  
A l'ennemi sa dépouille honorable.  
Trente Gaulois par sa main renversés,  
Mordaient la poudre, à ses pieds terrassés;  
Il se battait entouré de carnage.  
Mais quand il vit les siens de tous côtés  
Tourner la bride & fuir épouvantés,  
Avec l'espoir il perdit le courage;

*Part. II.*

P

Il s'avança vers le Comte de Bloi.

« Parragaron , dit-il , se rend à toi ;  
 » Prends soin d'*Hirem* , & reçois cette épée  
 » Qui de ton sang aurait été trempée ,  
 » Si ta vertu n'était digne de moi ,  
 » Et si ta mort eût pu sauver mon Roi ».

De Nice alors l'âne se mit à braire ,  
 Et de sa voix l'effroyable tonnerre  
 Fit retentir , du sommet de la tour ,  
 Tous les échos des vallons d'alentour.

Tels on verra , quand le Maître du monde  
 D'un pied d'airain brifera l'Univers ,  
 Les morts tremblans quitter la poudre immonde ,  
 Au bruit des Saints qui brairont dans les airs.

Nice disoit : *Monseigneur , ne suis Grecque ,  
 Point ne savais mon âne être Archevêque.*  
 Car on saura qu'après cette chanson ,  
 D'âne en Prélat fut mué le grison.  
*Nicette* alors , honteuse , se rappelle ,  
 Et la cabane , & l'erreur criminelle ,  
 Qui dans ses bras autrefois adressait ,  
 Au lieu d'un âne , un Prélat qui pensait.  
 Elle rougit à l'image tracée  
 Dans son esprit de mainte autre pensée.

« Je suis *Turpin* , riposta l'oing de Dieu ;  
 » *Satan* me fit semblable départie ,

- » Et l'Aumônier d'*Antoine* mon neveu
- » M'amena fors en votre hôtellerie ,
- » Ayant perdu son baudet , emporté
- » D'un ouragan par l'Enfer excité.
- » Epris pour vous d'une vive tendresse ,
- » De mon malheur je payais ma faiblesse ,
- » Comme ce Roi des Babyloniens.
- » ( Apparemment vous connaissez la Bible. )
- » Je me flattais que vous seriez sensible ,
- » Et que vos yeux devineraient les miens.
- » En vain du Ciel la vengeance suprême
- » Maudit la France au nom de mon forfait ;
- » En vous voyant j'oubliais l'anathème.
- » Vous êtes belle , & j'étois un baudet.
- » Vous rougissez ! Vous souvient-il encore
- » De la forêt où nous avons passé
- » Un temps si doux , & si-tôt éclipsé ?
- » Jusqu'au moment où la riante Aurore ,
- » De feux naissans pénétrait la cloison ,
- » Entrelacés , dans un tendre abandon ,
- » D'une sensible & vigoureuse étreinte ,
- » Contre mon cœur j'étouffais votre plainte ;
- » Je soupirais , & vous n'entendiez pas
- » De mon respect les soupirs délicats.
- » Enfin mari des revers de la France ,
- » Et rebuté par votre indifférence ,

» Mon cœur sentit la pince du remord ,  
 » Et de la chair étouffant le murmure ,  
 » De pleurs amers a lavé sa luxure.  
 » Mais je ne puis oublier qu'à la mort ,  
 » Et la forêt , & l'émotion douce  
 » Que vos beaux yeux allumaient dans mes sens ,  
 » Votre tristesse , & vos épanchemens.  
 » Vous rougissez , votre bras me repousse.  
 » Oh ! juste ciel ! inutile regret !  
 » Sanglots , baisers , & nuits de la forêt !  
 » O douce erreur ! ô charmante cabane » !  
 Comme il parlait , *Turpin* redevint âne ,  
 Et les accens de son timide amour ,  
 Dans sa racine ébranlerent la tour .

Raffasié de gloire & de carnage ,  
*Antoine Organt* , morne sur le rivage ,  
 Laisait flotter les rênes de sa main ,  
 Et de Paris regagnait le chemin .  
 Les champs étaient jonchés d'armes brisées ,  
 De braquemarts , de lances fracassées ;  
*Alains* , *Gaulois* , tout à l'heure orgueilleux ,  
 Et maintenant dans la nuit éternelle ,  
 Chefs & Soldats , le Chrétien , l'Infidèle  
 Mêlent un sang l'un à l'autre odieux .  
 Là des Guerriers expirés dans la rage ,  
 En se roulant sur un trait inhumain ;

Là dans le sang le Ciel peint son image,  
Le malheureux & sage *Vitikin* ,  
En recueillant le débris déplorable  
De ce revers , s'écriait : *Justes Dieux* ,  
*Qui protégez l'impie audacieux* ,  
*Ah ! vengez-vous ; & rendez-moi coupable !*

Tels on a vu *L. . . . .* & *B. . . . .* ,  
Pâles d'opprobre & brillans de forfaits ,  
D'un souffle immonde obscurcir l'innocence ,  
Et sur un front de remords sillonné ,  
Faire admirer la tranquille arrogance  
Du crime heureux , du crime couronné.  
Tel un *D. . . . .* , que l'ongle des harpies  
Tira jadis du ventre des furies ,  
Doux scélérat , hypocrite effronté ,  
Blanchi par l'or & par l'iniquité ,  
Tranquillement égorge sa victime ,  
Boit l'adultere , & savoure le crime ;  
Tandis qu'on voit la timide vertu ,  
L'ame saignée & le front abattu ,  
Subir du Ciel l'injustice suprême ,  
Du Ciel ingrat qui se trahit lui-même.

L'ombre déjà , si douce aux malheureux ,  
Couvrait les champs d'un crêpe ténébreux.  
Le Roi *Charlot* passa la nuit à boire ,  
Et perdit là le fruit de sa victoire.



170                    O R G A N T ,  
Organt partit , comme le jour naissait ,  
Pour le châtel qu'au Maine il possédait.  
Il emmena *Nicette* sa maîtresse ,  
Qui ne voulut jamais être Comtesse ;  
Et *Satanas* , en ce désarroi-là ,  
Monta *Turpin* , & devers *Sens* alla.

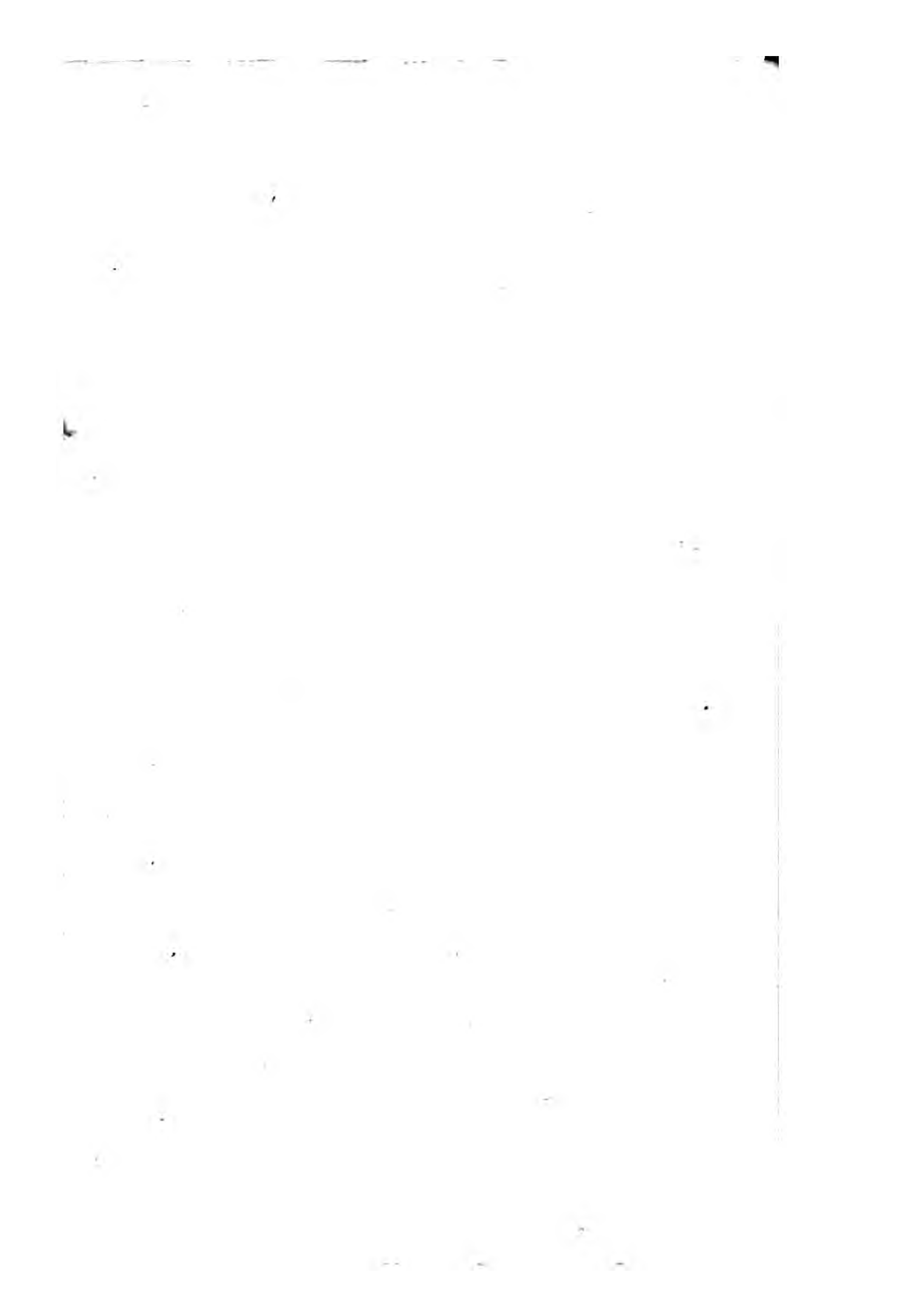
F I N.

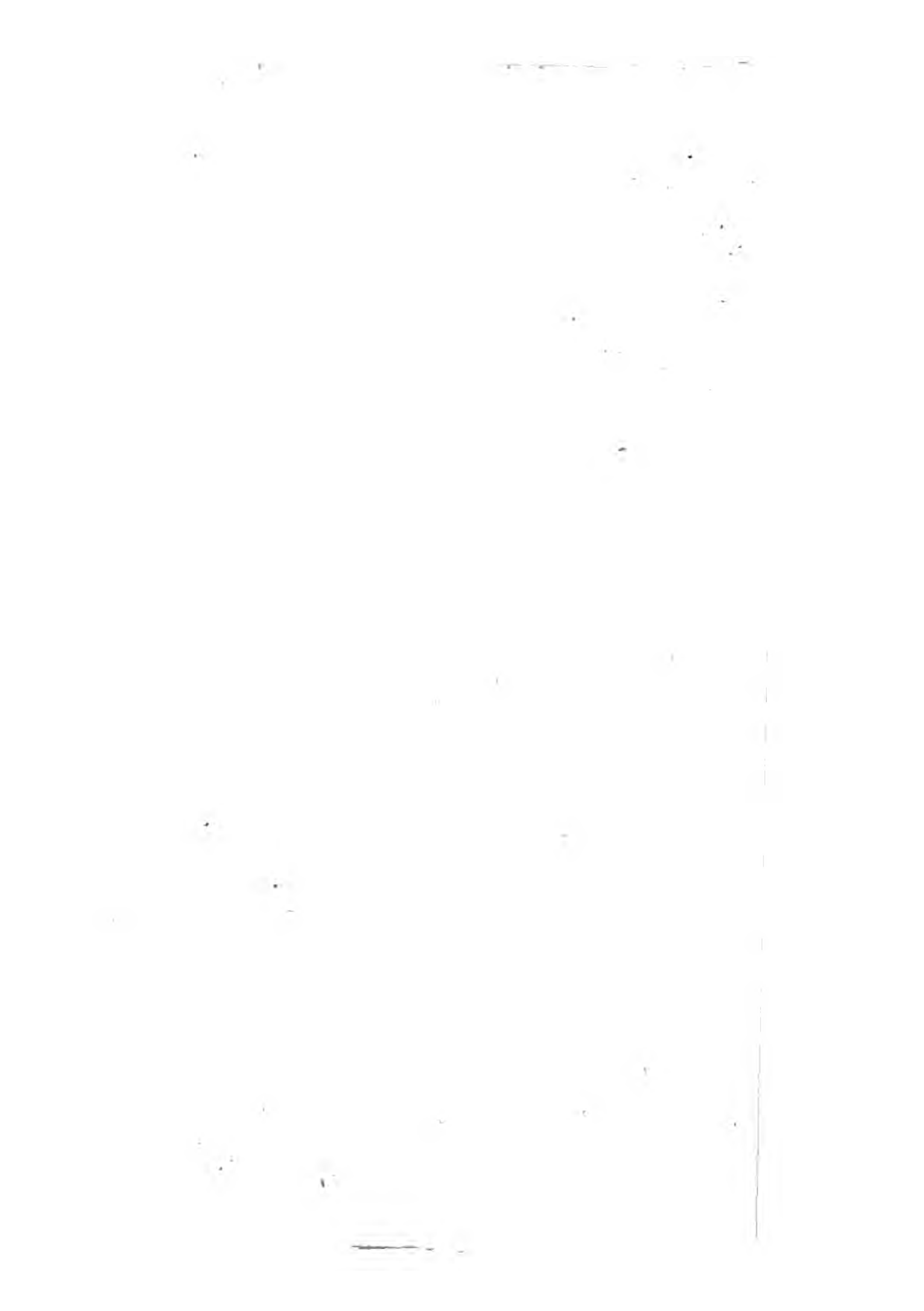
---

*Fautes essentielles à corriger.*

Chant III , pag. 48 , vers 7 , aurait , *lis.* avez.  
Chant VIII , pag. 125 , vers 10 , m'est , *lis.* n'est.  
Chant X , pag. 159 , vers 26 , mœurs dévots ,  
*lis.* saintes mœurs.







2/2

2/2





